

le piège

Revue des anciens élèves
de l'École de l'air



**Baptême dans le vent
des hélices**

Dans ce numéro :
Dossier Spécial Jeunes

n° 212 - mars 2013



L'ARMÉE DE L'AIR

C'était il y a une soixantaine d'années...

Éditorial

Aujourd'hui, au risque de me répéter, je souhaite vous parler de recrutement des membres pour notre association. C'est, en effet, une de nos priorités.

Être membre de l'AEA c'est contribuer à renforcer encore l'esprit d'entraide, être solidaire de ses camarades dans les difficultés comme dans les succès. C'est contribuer à améliorer notre budget pour faire face à tous les projets de l'association. C'est enfin contribuer à donner du poids à l'AEA dans le cadre de nos relations avec les autres associations qu'elles soient "air" ou non. Il faut que l'AEA ait du poids. Le poids passe par le nombre des adhérents. Il nous faut donc développer notre campagne de recrutement.

Ce que nous avons fait en envoyant un courrier à tous les responsables de promotion pour les sensibiliser à ce souci. Nous avons déjà des réponses positives. Ce que nous avons fait aussi en continuant à resserrer les liens entre l'AEA et les cadres et les élèves de l'École de l'air. Par la présence régulière auprès des jeunes promotions d'un de nos camarades, André Barrière, par le soutien par notre association de projets d'élèves dont les comptes rendus sont régulièrement publiés dans *Le Piège*, par le relais des cadres de l'école que je remercie de leur soutien, les élèves ont conscience que l'AEA est leur association. Ainsi, tous les élèves de la promotion 2012 sont devenus membres de l'AEA.

Il nous faut tout mettre en œuvre pour poursuivre et je voudrais demander à chacun de vous qui lirez ce message de poursuivre notre action en le relayant vers des camarades dont on apprend qu'ils ne sont pas encore membres...



Permettez-moi de mentionner aussi le succès de la journée CAP 2C d'information de nos camarades d'active à ce que représente la démarche de reconversion. Très professionnelle dans son organisation et son contenu, pilotée par l'AEA et l'AEMA, fruit de la coopération entre neuf associations d'anciens élèves, cette journée qui a rassemblé 75 auditeurs leur a montré que dans un environnement économique complexe et difficile tout espoir est possible et que les associations par leurs réseaux d'anciens peuvent les aider et sont là pour les aider. Un grand merci à tous les organisateurs de cette manifestation très appréciée. Maintenant, une réflexion va être lancée pour voir comment aider encore mieux nos camarades dans ce domaine.

Mon dernier point concerne *Le Piège*. Nous en avons tous besoin. Nous en apprécions tous le contenu, un contenu que nous cherchons à ouvrir toujours davantage aux jeunes – à preuve le dossier "Spécial Jeunes" du présent numéro – un contenu dont nous devons la qualité aux membres de notre comité de rédaction. Vous les connaissez. Je tiens à les remercier vivement en notre nom à tous pour leur travail. Mais ce comité a besoin de renfort pour toujours vous servir mieux. Il vous en parle dans cette revue. N'hésitez pas à venir le rejoindre.

En tout amitié,

**Pierre Niclot
(71-Blanckaert)**



**Association des anciens
élèves de l'École de l'air**

Fondée en 1946,
reconnue d'utilité publique

Adresse postale:

5 bis avenue de la Porte de Sèvres -
75509 Paris cedex 15

Adresse géographique: 3 bis av. de la Porte
de Sèvres - bât 73 - 1^{er} étage - 75015 Paris

Tél. : 01 45 52 34 91 - Fax: 01 45 52 34 92

www.aea.asso.fr - contact@aea.asso.fr

Cotisation : hors abonnement à
la revue *Le Piège*: 39 euros

Abonnement:

France et UE (un an): 19 euros

Étranger (un an): 21 euros

Rédaction:

Directeur de la publication:

Pierre Niclot (71)

Rédacteur en chef:

Comité de rédaction:

Francis Grimal (61)

Hugues de Sacy (61)

Alain Delahodde (65)

Hubert Tryer (67)

Réalisation:

Maquette & mise en page:

Calligrammes - 92100 Boulogne

Impression: Leclerc;

80000 Abbeville

Publicité:

EDIF - 102 avenue Georges Clemenceau

94700 - Maisons-Alfort

Dépôt légal

Quatrième trimestre 2012

N° de commission

paritaire: 0312G88848

ISSN: 0152-0016



Couverture: © École de l'air

► sommaire



p24

Éditorial

Actualités

- 4 > Agenda
- 4 > Brèves
- 5 > Courrier des lecteurs

Histoire

- 8 > La fin de l'équipage du *Blenheim* du GRB1
H. de Sacy (61)
- 10 > Survol de l'Armée de l'air de
la république du Vietnam
1962-1975
V. Vu-Thuong (54)
- 12 > Instituteur en Algérie
J. Menu (61)

Récits

- 15 > L'ARCO : hier, aujourd'hui et
demain
R. de Crevoisier (56)
- 16 > Souvenirs du *Mirage 4000*
J. Guillou (55)

- 17 > Un chasseur dans une
assemblée régionale
J. Fleury (52)

- 20 > Métamorphose du commissaire
de l'air en commissaire des
armées "air"
P. Costa (80)

- 23 > Mots-croisés
P. Platel (49)

- 23 > Piqûre de rappel
L. Robineau (51)

- 24 > Opération "Serval".
Première mission *Rafale* au Mali
"Rasoir Alpha Leader" (96)

- 27 > Un aspect méconnu des
opérations de Suez
J. Souviat (38)

Vie de l'école

- 28 > **SPÉCIAL JEUNES**
H. Hameau, A. Duchesne,
G.F.T. Tchekam, M. Burnet, A. Petitbon,
T. Loustalot, S. Jeanjean,
X. Savalle, N. Garçon, J. He Lim (11),
J. Duplessis (12), G. Didion (00)

SPÉCIAL JEUNES



p20



p28



p 16



p46

Idées

- 40 > Pour une gestion dynamique des points d'appui de la France
D. Mercier (79)
- 42 > Une histoire du présent
M. Jameux (50)
- 46 > Enjeux et limites de la sophistication des équipements militaires
F. Gonzales (96)
- 49 > Le charbon, heur et malheur
C. Mainguy (49)
- 51 > Chine ; le XVIII^e Congrès du PCC (8-15 décembre 2012) : faits et enjeux
M. Jan (59)
- 54 > Quelques mots entre nous pour ceux qui aiment notre pays
A. Lalanne-Berdouticq (Saint-Cyr 72)
- 57 > Mali : les raisons du succès français
J.-P. Gaviard (71)

Vie des promotions

- 58 > Les 65 ans de la Saint-Ex -
M. Forget (46)
La promo 53 en voyage
M. Durand (53)
- 59 > Les déjeuners de la Blériot
P. Warmé (58)
- 60 > La promo 62 - Martin a fêté son cinquantenaire
A. du Beaudiez (62)
- 61 > Quarantièmes provençaux
P. Leheup (72)
- 62 > Géographie et histoire de l'Afrique du Sud
B. Delcamp (66)
La 74 honore les Rois mages, le dernier des Mohicans et son dernier roi
S. de Lauriston (74)
- 63 > Les 20 ans de la 92, l'occasion d'une belle rencontre
J. Raout (92)

Vie des régions

- 64 > Conférence sur le maréchal duc de Richelieu, gouverneur de Guyenne
D. Bastien (71)
- 65 > Visite du Centre d'essais moteurs de la croix d'Hins
D. Bastien (71)

Notes de lecture

- 66 > Les livres

Entre nous

- 67 > Carnet

Vie de l'AEA

- 68 > Inscriptions au gala 2013

agenda

Du vendredi 29 au dimanche 31 mars

3^e Carrefour de l'air au Musée de l'air et de l'espace: l'aviation de collection en fête... et en vol. Programme détaillé à consulter sur : www.museeairespace.fr

Jeudi 11 avril et 27 juin

17h15: réunion du Conseil d'administration à l'École militaire

Vendredi 3 mai

Rencontre avec les « poussins » de la promotion 2012

Comme l'an passé, l'AEA invitera les poussins de la promotion 2012 à déjeuner, à l'occasion de leurs "journées parisiennes". Venez nombreux rencontrer nos jeunes autour de ce déjeuner prévu à 12h30 à l'École militaire, occasion essentielle pour leur permettre de découvrir l'AEA, de la reconnaître comme leur association et ultérieurement la rejoindre.

Inscription: par courrier (forme libre – joindre un chèque) ou directement en ligne au prix de 25 €



Curtiss H75 Hawk.

Samedis 18 mai et 1^{er} juin

Compétitions de golf à Villacoublay et à Salon-de-Provence.

Cette année, les traditionnelles compétitions Golf-AEA se dérouleront le 18 mai à Villacoublay et le 1^{er} juin à Salon-de-Provence.

Jeudi 30 mai

17h00: Assemblée générale à l'École militaire

Rendez-vous annuel primordial pour notre association, nous comptons sur vous pour y venir nombreux ou, à défaut, transmettre votre pouvoir à l'AEA. L'ordre du jour et les autres éléments nécessaires (bulletin d'inscription, pouvoir...) seront transmis avant le 30 avril en même temps que la convocation.

Vendredi 7 juin

Le Gala 2013 de l'AEA et l'AEMA: après deux éditions sur le "Paquebot", venez manifester votre solidarité au Haras de Jardy, à 10 minutes de Paris. Au programme, un spectacle équestre de haute voltige donné par la troupe Caracole, que suivra un cocktail gourmet servi sous le vaste pavillon aménagé et, bien sûr, le DJ qui animera votre soirée dansante jusqu'à 3 heures du matin. Soyez nombreux à partager ce moment fort de notre vie associative.

Les tarifs d'entrée sont les mêmes qu'en 2012. Vous pouvez vous inscrire en ligne ou utiliser le bulletin d'inscription figurant en dernière page de cette revue.

Associé au gala, le carnet de vol 2013 portera cette année sur les valeurs de l'aviateur.

Procurez-vous et offrez ce document de qualité qui en outre alimente les capacités d'entraide de notre association.

Vendredi 5 juillet

Baptême des promotions à Salon-de-Provence

brèves

Le général Modéré (81-Rossi-Levallois), commandant les Écoles d'officiers de l'Armée de l'air...

... est heureux de nous faire connaître que notre école brille à nouveau par ses résultats. En effet, le samedi 8 décembre 2012 a été rendu public le classement des meilleurs licences, bachelors et grandes écoles post-bac et post-prépa du cabinet SMBG.

Pour la deuxième année consécutive, la filière "diplôme d'ingénieur de l'École de l'air" accède à la plus haute marche du podium dans la catégorie écoles d'ingénieurs spécialisées en aéronautique mécanique et automobile.



Le comité de rédaction vous fait savoir...

Qu'il est très sensible à vos témoignages de satisfaction, notamment celui-ci, reçu en début d'année:

«... Vous nous apportez tous les trois mois des nouvelles de l'école, des jeunes et des moins jeunes, avec de nombreux articles intéressants, voir passionnants, sur des sujets on ne peut plus variés... » « ... Bravo à l'équipe et aux nombreux auteurs qui ont conservé une mémoire remarquable d'événements parfois oubliés mais tellement précieux pour la communication et l'histoire de l'Armée de l'air riche de générosité et d'humanité. Et vous savez mettre ceci en valeur... »

Mais...il avertit aussi que la qualité du *Piège* fléchira (ou s'effondrera) bientôt avec le départ de certains bénévoles: il lui faut du renfort rapide

Besoins: deux officiers supérieurs ou généraux, ayant quitté l'activité, habitant la région parisienne, à l'aise avec leur ordinateur et Internet, pour un travail de lecture et de relecture essentiellement à domicile, et acceptant d'être disponible deux heures par semaine à l'AEA. En particulier, il faudrait un colonel ou général, ayant quitté récemment l'activité, connaissant très bien cette Armée de l'air qui n'arrête pas de changer et capable de dire « *Oui, c'est le général Tartempion qui commande le 3^e Schmilblic. Je le connais. Il va pouvoir nous renseigner. Je le contacte* »;

(le comité de rédaction actuel a quitté le service actif depuis 15 ans en moyenne)

Quelques chiffres à titre d'information: au cours des années 2010, 2011 et 2012, les piégards ont fourni 86% des articles dans les trois rubriques principales du *Piège*, "Histoire", "Récits", "Idées" (hors "Vie des promos" ou "Vie des régions"). En 2012 dans les mêmes rubriques, la moitié des articles publiés ont été proposés spontanément par leurs auteurs, et l'autre moitié a été "pêchée" par le comité de rédaction.

Au sujet des illustrations en "Vie des promos"

Les nombreux récits de voyages et de réunion de promos sont le signe que *le Piège* est lu, apprécié et qu'il contribue au lien entre les promotions et à l'intérieur de celles-ci. Néanmoins, le comité de rédaction doit rester vigilant afin d'éviter que ces récits n'occupent un nombre de pages excessif dans chaque numéro. Par ailleurs, il se réserve le droit de choisir les photos qui les accompagnent. En effet, quelques dizaines de sexagénaires ou septuagénaires, bien que très beaux gosses pour la plupart, bien sûr, ne constituent pas toujours l'illustration optimale pour une majorité de lecteurs, d'autant que les photos numériques peuvent s'échanger très facilement. Les photos de lieux touristiques visités seront souvent privilégiées.

courrier

Courrier Sud et de Marmier

(Le *Piège* 211)

..Ce petit courriel pour vous informer de mon admiration pour Lionel de Marmier pour lequel, et ses compatriotes, j'ai créé en 2007 l'association "Air Mémorial Creusois" ainsi que le musée de l'aviation dans son village natal de la Creuse (23), ouvert au public en 2008. Je suis très attachée au devoir de mémoire et j'ai étendu mes recherches à tous les aviateurs creusois disparus de toutes spécialités aéronautiques, que vous pourrez découvrir sur mon site www.air-memorialcreusois.fr

...Pour information, j'ai participé en 2005 au raid *Sur les traces de l'aéropostale, de Toulouse à Saint Louis du Sénégal* et mon équipage

"Lionel de Marmier" (photo ci-jointe) s'est classé 3^e sur 25 avions engagés.

M^{me} Fernande Bonnemain, 2 rue du Mont Blanc, 42170 - St Just St Rambert

Promouvoir les plus aptes

Je lis toujours avec beaucoup d'intérêt les articles de mon grand ancien Jean-Paul Salini (48-Brachet) en raison de la pertinence de ses points de vue et de son humour. Mais cette fois avec le numéro 211 du *Piège*, il me semble nécessaire de répondre, en particulier pour nos jeunes qui pourraient être ébranlés par son argumentation.

Trois points m'ont en particulier fait bondir: les profils de carrière, la sélection par concours et le recrutement initial.



L'avion du raid.

Les profils de carrière ont pour but de préparer l'officier à des responsabilités plus larges. Le principe est simple: on ne commande bien que si l'on connaît le travail de ses subordonnés. Aujourd'hui pour assumer ses fonctions,



un officier général doit connaître parfaitement l'activité opérationnelle des unités, le travail en état-major, le fonctionnement de la logistique et les mentalités des partenaires des autres armées. Il lui a donc fallu passer par toute une série de postes de natures différentes et s'il montre une insuffisance dans un de ces domaines, son ascension s'arrête.

Après avoir quitté l'uniforme, j'ai été président d'Aéroports de Paris avec quelque 8000 salariés. Hélas, pour la gestion du personnel, il n'y avait pas de profils de carrière : j'avais ainsi des chefs de bureau qui avaient passé quinze ou vingt ans dans la même activité, voire dans le même bureau. Ils étaient devenus incapables de s'adapter aux évolutions de leur fonction et donc encore moins à d'autres fonctions. Il m'a fallu beaucoup de salive pour expliquer la nécessité des profils de carrière. Je pus ainsi commencer à sortir l'encadrement d'une torpeur tout administrative.

La question du succès au concours d'entrée à l'École de guerre revient souvent sur le devant de la scène car des officiers, *a priori* promis au plus bel avenir, ont raté cette marche, au regret de leurs chefs comme de leurs camarades.

Aujourd'hui, je suis devenu un ferme partisan de ce saut d'obstacle car, au vu de la suite de la carrière des déçus du concours, j'ai constaté qu'il manquait effectivement quelque chose à ces officiers : manque de capacité de travail ou d'imagination, bagout cachant des failles, propension à la flatterie plus qu'à la réflexion prolongée, etc. Certes, il y a certainement quelques officiers remarquables qui passent à travers les mailles du filet pour une raison conjoncturelle ; c'est dommage, mais au nom de l'intérêt général de l'Armée de l'air, il vaut mieux perdre un bon que de retenir beaucoup de mauvais. Tel est le rôle de ce concours d'entrée à l'École de guerre. Il est indispensable. Il permet d'arrêter sans discussion des candidats qui n'ont pas toutes les qualités requises pour le haut de la pyramide.

Reste bien sûr, la question du choix des heureux élus aux derniers échelons de la hiérarchie. Cette fois, la sélection finale est faite par les hommes politiques ; elle échappe largement aux mains du CEMAA.

Enfin, pourquoi sélectionner les officiers du recrutement direct avec un concours du niveau de mathématiques spéciales ? À cela j'apporterai plusieurs raisons. La première est que la rémunération des officiers était initialement fonction de leur niveau universitaire. La deuxième est qu'il est bon que les officiers soient des ingénieurs de l'aéronautique car l'Armée de l'air est une arme technique. Durant mes 39 années de service, je n'ai jamais utilisé les transformations de Fourier, encore que pour mon stage d'officier de tir j'ai dû ressortir quelques manuels anciens. Mais j'avais surtout acquis en classe préparatoire une méthode de raisonnement rigoureuse ; elle m'a été fort utile.

Enfin, mes dialogues avec les ingénieurs de chez Dassault ou Matra ainsi qu'avec ceux de la DGA ont été très facilités par le bagage que j'avais acquis. Ils savaient que je possédais un minimum de connaissances scientifiques et qu'ils n'avaient pas besoin de partir de zéro pour m'expliquer leurs problèmes... qui seraient ensuite les miens.

Il me faut cependant ajouter que, devenu CEMAA, j'ai considéré que ce recrutement était trop monolithique. Je l'ai bien sûr maintenu, mais y ai ajouté quelques autres possibilités d'accès direct à l'épaulette. Il est ensuite possible, grâce aux profils de carrière, de combler certaines lacunes.

Aussi pour conclure, je dirais avec Jean-Paul Salini qu'il faut promouvoir les plus aptes ! Comme lui, je déplore que quelques-uns qui méritaient d'accéder aux étoiles aient végété dans des postes subalternes. Mais l'arbre ne doit pas masquer la forêt.

Jean Fleury (52-Dartois)

Les supports JATO étaient remis à neuf pour réutilisation

En lisant le courrier du numéro de décembre 2012, j'ai été très peiné d'apprendre qu'un poussin de la promo après la miennne ne pouvait plus dormir (il ne précise pas depuis quand !) car il ne savait pas ce qu'il advenait des supports JATO largués par les *F84 F* après décollage. Je suis heureux de pouvoir lui apporter aujourd'hui la clé du mystère.

Un petit préambule : dès les premières années après la guerre de 1939-1945, l'essentiel des matériels d'équipement au sol des bases aériennes et des unités de l'Armée de l'air rattachées au 1^{er} C.A.TAC (Commandement aérien tactique) avait été acquis, sur crédits d'occupation, auprès de l'industrie allemande renaissante.



F-84F Jato.

Il s'agissait, par exemple, de véhicules spécialisés, de groupes électrogènes, de barrières d'arrêt, de nombreux équipements électroniques pour les stations radar... Plutôt que de confier leur maintenance 4^e échelon à l'industrie, l'Armée de l'air avait décidé de l'assurer par ses propres moyens. Il existait donc deux groupes de maintenance de matériels à terre, les G.M.M.T. 02/431 et 03/431 implantés à Fribourg-en-Brigau, qui assuraient la remise à neuf de tous ces matériels. Le G.M.M.T. 02/431 possédait, en particulier, un atelier de chaudronnerie capable d'assurer la mise ou la remise en forme de toutes sortes de grosses pièces en tôle plus ou moins épaisse.

Plutôt que de jeter les supports JATO "usagés" à la ferraille et de "racheter du neuf" pour les remplacer, il avait été décidé de prescrire aux escadres de les larguer sur la base (on peut supposer à un endroit tel qu'ils se déforment le moins possible au moment de leur impact au sol), de les récupérer et de les convoier au G.M.M.T. 02/431 pour remise à neuf en vue de leur réutilisation.

Si cette réponse permet à Michel Pochoy de retrouver enfin le sommeil, j'en serais bien ravi.

Jacques Wolf (56-Le Cong)

1- Devenu MBDA.

Retrait des forces françaises du Fezzan

Le texte de mon camarade Fleury du numéro 211, intitulé « Tripolitaine contre Cyrénaïque » m'apprend qu'en août 1955, la France retire ses forces du Fezzan...

Mon affectation à cette époque au G.T. 1/62 "Algérie" basé à Alger, me permet d'avancer que cette date correspond à une décision, mais non à l'exécution du retrait.

En effet, au cœur de l'année 1956, j'ai effectué comme pilote de *Nord 2501*, plusieurs missions vers les oasis du Fezzan où étaient stationnées les unités sahariennes : Ghadamès, Edjeleh, Sebha. J'ai accompli la dernière de ces missions le 10 décembre 1956. Ce jour-là, j'ai rapatrié à Alger le corps du colonel Colonna d'Ornano qui reposait à Mourzouk depuis son décès le 11 janvier 1941 lors de l'attaque de cette position tenue par les Italiens. Je pense que cette mission correspondait aussi au rapatriement des derniers officiers sahariens qui avant d'embarquer avaient amené les couleurs françaises.

Marcel Poulet (52 - Dartois)



L'oasis de Ghadamès

Photos DR



L'action sociale du GMPA, un soutien durable dans les difficultés

Conçue comme partie intégrante de l'offre prévoyance, l'action sociale du GMPA constitue un axe fort de sa démarche qui vise à **proposer à ses adhérents**, au travers de partenariats avec des acteurs expérimentés et performants, **une protection complète et sur mesure** allant bien au-delà des garanties d'assurance souscrites.

Au travers des aides financières versées, des partenariats noués avec des associations, du conseil, de l'assistance ou de l'écoute, **le GMPA offre à ses adhérents un soutien actif aux moments clés** : lorsqu'ils démarrent dans la vie active, lorsqu'ils sont victimes d'un événement douloureux en opération ou, lorsque séniors, ils sont confrontés à la perte d'autonomie.



Pas besoin de souscrire une garantie supplémentaire, être membre du GMPA c'est l'assurance de bénéficier de la solidarité et de l'entraide de l'ensemble de la communauté des adhérents.

DONNER UN COUP DE POUCE AUX JEUNES ACTIFS

Qu'il s'agisse de trouver un logement, de reprendre des études, de passer le permis de conduire... les adhérents qui s'installent dans la vie active ont besoin d'être aidés pour faciliter leur quotidien. **Le prêt Jeunes Actifs** permet aux jeunes de moins de 30 ans d'obtenir un prêt à taux réduit consenti pour une durée de 12 à 36 mois. Le GMPA prend en charge une partie du coût du crédit et se porte caution pour l'adhérent.

ACCOMPAGNER LES FAMILLES

Traduction concrète des valeurs d'entraide et de solidarité qui animent l'association, le service **GMPA Accompagnement** offre aux adhérents ou à leurs proches confrontés à un décès, une invalidité ou une incapacité, un soutien moral, des conseils et une assistance téléphonique pendant tout le temps nécessaire à la consolidation de la situation.

SOUTENIR LES ORPHELINS

Depuis sa création, le GMPA porte une attention particulière au secours des enfants d'adhérents décédés. L'association a mis en place des **bourses d'études** pour les aider à poursuivre leur scolarité. Le versement de ces prestations est organisé par le moyen de partenariats conclus avec les principales associations d'entraide des forces armées : ADO, ADOSM, FOSA.

S'ENGAGER AUPRÈS DES SÉNIORS

Conscient des conséquences de l'allongement de la durée de la vie, l'association s'engage auprès des personnes en situation de dépendance et d'isolement. Elle le fait au travers d'une **offre d'accès prioritaire** de ses adhérents à **l'ensemble des EHPA et EHPAD** de la Fondation Caisses d'Epargne (à hauteur de 80 places par an).

Pour en savoir plus sur l'action sociale du GMPA :

www.gmpa.fr



La fin de l'équipage du *Blenheim* du GRB1

Hugues de Sacy (61 – Moulin)

Par sa position au Service historique de l'Armée de l'air, notre camarade a eu le privilège d'avoir été l'un des tout premiers à lire l'agenda dont il est question dans cet article. Vous comprendrez dès lors ce qui l'a poussé à en savoir plus. Ses recherches ont abouti à la publication d'un article pour la revue *Icare* en janvier 1998. En voici l'essentiel.

Le 25 avril 1959, Faya-Largeau informe le commandement de l'Air en Afrique Équatoriale Française de la découverte, par une patrouille d'un groupe nomade, de trois corps auprès d'une épave, rapidement identifiée comme celle du *Blenheim* numéro T.1867 du sous-lieutenant Claron, disparu le 5 février 1941. Ce jour-là, quatre bombardiers légers *Blenheim* du GRB 1, groupe de bombardement mis à la disposition de Leclerc, avaient décollé d'Ounianga-Kébir à 10 h 20 aux ordres respectifs de l'adjudant-chef Grasset, du sous-lieutenant Claron, du lieutenant de Saint-Péreuse et du sous-lieutenant Hirlemann, pour aller bombarder Koufra.

De ces quatre avions, un seul, celui de Claron, ne reviendra pas¹. La station d'Ounianga reçut à 15 h 26 le message suivant : « *Nous sommes perdus* », message répété plusieurs fois et reçu de plus en plus faiblement jusqu'à 15 h 48. Et puis le grand silence. Le journal de marche du GRB1 signale des recherches infructueuses jusqu'au 11 février. L'équipage était composé du sous-lieutenant Claron, navigateur commandant de bord, du sergent Le Calvez, pilote, et du sergent-chef Devin, radio-mitrailleur.

La note du 25 avril déclenche des démarches tendant à l'identification de l'avion et de son équipage et au retour des corps. Cela aboutit, après la saison des pluies, à l'envoi d'une mission conduite par le capitaine Fasseur du 72^e régiment d'infanterie de Marine et composée de 17 hommes dont un de ceux qui avaient découvert l'épave. En se servant de ses indications, le détachement arrive sur le lieu d'atterrissage du *Blenheim* le 26 octobre. La position de l'avion, à une cinquantaine de kilomètres de la position donnée dans le message du 25 avril, est environ en 19°17'N - 22°50'E. Dans le poste radio un message a été retrouvé qui portait l'inscription : « *SOS de avion Blenheim perdu dans desert. Posé peut être 80 milles² est sud est Ounianga sur plateau* ». L'équipage s'estimait donc à environ 140 km dans le sud-ouest de sa position réelle, elle-même à environ 250 km dans le 080° d'Ounianga.

Des constatations faites sur les lieux de l'atterrissage forcé, on peut dire qu'il s'est effectué train rentré et volets entièrement sortis, sur une distance approximative de 150 m. Un membre de la mission écrit : « *Le crash a été relativement dur : en effet le dessous du fuselage avant a assez souffert et la mitrailleuse axiale du navigateur à l'avant droit était enfoncée*



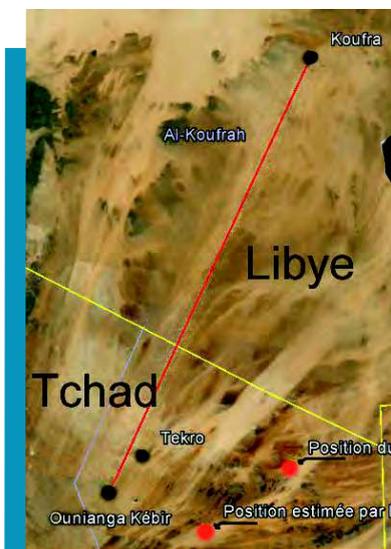
d'environ 20 cm dans le reg dur ». Toutefois il ajoute que rien « *ne permet cependant de supposer que les membres d'équipage aient été blessés lors du crash* ». Le premier à mourir fut le sergent Le Calvez, à qui ses compagnons confectionnèrent un semblant de tombe devant le nez de l'avion. Claron et Devin furent retrouvés, le premier sous l'aile gauche entre le fuselage et le fuseau moteur, le second sous l'aile droite, au même endroit, sans que l'on puisse savoir lequel a survécu le plus longtemps.

Le rapatriement des corps eut lieu le 5 février 1960, soit dix-neuf ans jour pour jour après le drame. Depuis lors et jusqu'en 1995, aucun élément nouveau ne permettait d'en savoir plus sur ce drame, sinon une explication sur ce qui avait pu causer l'erreur de navigation à l'origine de la perte de l'avion, donnée par Jean de Pange dans son livre *Nous en avons tant vu³* :

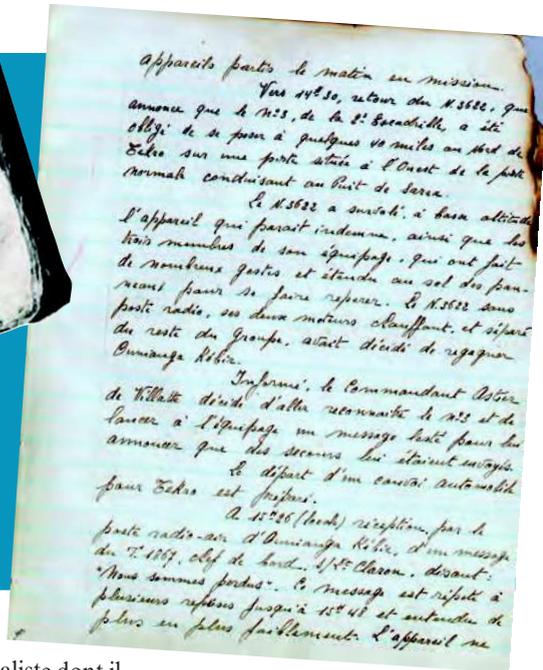
« *J'avais bien failli tomber dans le piège redoutable des trois falaises qui doit être expliqué et qui a perdu les équipages de Claron et d'Hirlemann en février. En effet, dans le désert un navigateur ne voit guère les obstacles mais il voit l'ombre qu'ils font. En partant d'Ounianga pour Koufra, le navigateur voyait l'ombre de deux falaises, celle d'Ounianga et celle de Tekro. Sur le chemin du retour, cinq heures plus tard, le soleil avait tourné et une falaise, au nord de Tekro, donnait à son tour une ombre. Le navigateur pensait donc que la seconde falaise était celle d'Ounianga et il se déroutait à gauche ou à droite pour chercher le lac [d'Ounianga]... Aujourd'hui encore, je suis persuadé que, comme Hirlemann, Claron a confondu la falaise de Tekro et celle d'Ounianga. Il a suivi cette falaise menteuse vers l'est pendant 250 km jusqu'à l'épuisement de son essence* ».

En 1995, le Service historique de l'Armée de l'air reçoit un courrier du colonel commandant les éléments français au Tchad indiquant que des nomades lui avaient apporté des documents et menus objets retrouvés quelques mois auparavant auprès de l'épave d'un avion. L'analyse des documents, trois lettres et un agenda, ne laisse aucun doute sur leur origine. Ils proviennent du *Blenheim* de Claron, les lettres étant signées de Devin et l'agenda lui appartenant. Les trois lettres sont adressées, l'une à sa femme, l'autre à ses parents et la troisième sans destinataire précis. La dernière est datée du 3 mars. Cette date permet de mesurer la durée du calvaire enduré par ces hommes, disparus depuis le 5 février, sur





Agenda de Devin.
Extrait du journal de marche du GRB1.



un plateau au nord du Tchad, à environ 800 mètres d'altitude, avec des nuits très fraîches sinon froides, des journées de plus en plus chaudes et, pour survivre, les quelques vivres et litres d'eau emportés à bord de l'avion.

Sur l'agenda sont notés, jour après jour, des renseignements sommaires sur leur vie de naufragés du désert. Ces notes, même très succinctes et parfois illisibles, nous en apprennent plus sur les derniers jours de l'équipage. Le premier renseignement intéressant est l'heure à laquelle l'avion, à court d'essence, a été contraint à l'atterrissage. À la journée du 5 février, on peut en effet lire: « Mission sur Koufra. Bt Terrain. Dep. 10h15. Sommes perdus atterrissons train rentré en plein (bled?) à 17h15. Sommes peut-être 80 milles ESE⁵ ASP⁶ ». Le posé a donc eu lieu environ une heure trente après la réception du dernier message radio⁶. L'équipage a ainsi toujours pensé être plus à l'ouest et au sud qu'il ne l'était en réalité. C'est vraisemblablement sur une route orientée à l'est, censée les rapprocher d'Ounianga alors qu'elle les en éloignait, que le contact radio a été perdu. En réalité l'avion n'est pas à 80 nm est sud-est d'Ounianga, mais à 130 nm⁷ dans l'est nord-est de ce terrain. L'erreur peut paraître énorme, mais rappelons que le seul moyen de navigation est la vue du sol; voir à cet égard le texte cité plus haut. L'écart en latitude peut s'expliquer si la falaise de Tekro a été confondue avec celle d'Ounianga. L'écart en longitude provient, à coup sûr, d'une altération de cap initiale dans le mauvais sens, l'équipage s'estimant à l'ouest de sa route, alors qu'il devait en être à l'est.

Sinon, l'agenda reflète les préoccupations premières d'hommes qui, jour après jour, après épuisement de toutes leurs réserves en eau et en vivres, après la vanité de reconnaissances menées par l'un ou l'autre, voient tout espoir s'évanouir et n'attendent plus que la mort. Celle-ci n'interviendra que plus d'une semaine après l'épuisement de leur réserve d'eau. Les notes du 25 au 28 février sont terribles à cet égard:

25 février: « Plus d'eau. Attendons Fin ».

26 février: « Encore en vie ».

27 février: « Encore VIVANT ».

28 février: « Encore en Vie ».

La page du 1^{er} mars pour sa part, la dernière à être renseignée, est assez étonnante. On y lit:

« JOUR ANNIVERSAIRE FRERE ROBERT.

Même pas 1 gout...

pour l'arros... »

Qu'en dépit de sa souffrance et au seuil de la mort, un homme puisse garder un tel sens de l'humour est tout simplement admirable.

La publication de ces documents, plus de cinquante-sept ans après leur rédaction, nous fait mieux comprendre l'amertume ressentie par Jean de Pange quand lui furent rapportés les propos suivants qu'aurait tenus Leclerc, au cours d'une réunion destinée à tirer les enseignements des opérations sur Koufra: « Quant à l'aviation, je préfère ne pas en parler. » On ne parle bien en effet que de ce que l'on connaît bien. Leclerc ne disposait pas, après le départ de Lionel de Marmier à la veille des

opérations de Koufra, du spécialiste dont il aurait eu besoin. À ce sujet Jean de Pange écrit:

« Le colonel Leclerc demandait toujours le maximum des hommes et des matériels, et, dans le cas du matériel terrestre, il avait autour de lui de nombreux officiers ayant l'expérience du désert, qui pouvaient lui indiquer quel était ce maximum. Dans le cas du matériel aérien, il n'avait personne pour le renseigner et quand il demandait plus que le maximum, et que le résultat n'était pas obtenu, ce sont les équipages qui étaient tenus pour responsables.

Le malheur pour nous a été que, par une de leurs aberrations fréquentes, les états-majors du Caire et de Brazzaville avaient retiré du Tchad, à la veille même des opérations de Koufra, les deux seuls officiers aviateurs, le colonel de Marmier et le commandant Goumin, ayant peut-être assez d'expérience et de "poids" pour pouvoir conseiller utilement le colonel Leclerc dans le domaine très particulier de la meilleure utilisation du matériel aérien.

De ce fait, nos avions furent utilisés un peu au hasard. Quand ce hasard faisait qu'ils étaient à peu près adaptés à leur mission, les résultats demandés étaient obtenus; dans le cas contraire les résultats étaient nuls. » ■

- 1- Celui de Hirlermann s'égarait mais réussit à se poser à Gouro, à 110 km dans l'ouest-nord-ouest d'Ounianga.
- 2- Environ 140 km.
- 3- Jean de Pange, *Nous en avons tant vu...*, 1940-1945. De Koufra au Normandie-Niemen. Éditions Serpenoise. Metz, 1994. Jean de Pange est le premier navigateur du GRB 1 à avoir survolé Koufra lors d'une mission de reconnaissance le 28 décembre 1940
- 4- ESE: Est Sud-Est.
- 5- La signification des trois lettres ASP n'est pas claire, mais il ne peut s'agir que d'Ounianga.
- 6- Ce qui correspondrait à un vol d'une durée totale de 7 heures. J. de Pange indique que le *Blenheim* avait une autonomie de 6h30. On peut toutefois penser que Claron a décidé d'adopter un régime d'autonomie maximale lui permettant de tenir l'air plus longtemps qu'en régime de vol normal.
- 7- Environ 240 km.



Le Blenheim, 18 ans après.

SHD Air

Survola de l'Armée de l'air de la République du Viêt Nam 1952-1975

Par Van Vu-Thuong (54 – Héliot)

Après l'École de l'air puis Meknès, notre camarade a participé comme pilote à la guerre fratricide qui a ravagé son pays, puis a exercé d'importantes responsabilités au commandement de son Armée de l'air. Ayant réussi à s'échapper en 1975, il est reparti de zéro aux États-Unis où, de plus, il s'est occupé des anciens piégards vietnamiens et garde des liens étroits avec l'AEA.

Origines et débuts

Créées en 1952, deux ans avant Diên Biên Phù et placées sous les ordres du général Nguyen Van Hinh (36-Astier de Villate), les forces armées du Viêt-Nam comprennent dès l'origine une composante air avec un centre d'instruction de l'aviation – où j'ai été formé comme pilote – puis deux groupes d'aviation d'observation et d'accompagnement au combat (GAOAC) sur *Morane 500 "Criquet"*.

Nous participons aux opérations aux côtés des Français, mais compte tenu de notre inexpérience et des capacités limitées de nos avions, surtout au Sud où l'adversaire est moins virulent.

Par ailleurs, dès 1952, des stagiaires commencent à être envoyés en France pour se former, notamment à l'École de l'air. Puis c'est Diên Biên Phù, les accords de Genève et le départ des Français. Mais l'envoi de stagiaires en France se poursuit. Pour ma part, j'arrive à Salon en septembre 1954 comme officier élève au sein d'un contingent de 20 jeunes vietnamiens répartis aléatoirement entre l'École de l'air et l'École militaire de l'air.

Le transfert (1955)

Pendant mon séjour à Salon, l'Armée de l'air de la République du Viêt-Nam (AARVN) reçoit une bonne partie des avions, équipements et installations laissés par les Français.

Elle hérite ainsi :

- des *F-6F Hellcat* du GC7 (escadrons "Provence" et "Nice") à Bien-Hoa (près de Saïgon) ;
- des *C-47 Dakota* de l'ET "Sénégal" à Tan Son Nhut (Saïgon) ; Nguyen Kao Ky (plus tard premier ministre du Viêt-Nam) est le 1^{er} commandant de l'escadron ;
- des *MD 315 Flamant* et *Siebel* d'un groupe de liaison ;
- des équipements logistiques et des installations du Commandement air en Extrême-Orient (CAEO).

Aucun bombardier ni hélicoptère n'est transféré. Après ces transferts, l'AARVN a cinq escadrons d'une soixantaine d'avions et environ 4000 hommes.

Après Salon, puis mon brevet de pilote de chasse à Meknès, je rentre



Le président Johnson, le général Westmoreland, le président Thieu, le premier ministre Ky.

Photos DR

au Viêt-Nam (Sud) en 1958 bien formé et prêt à servir avec ardeur et fierté mon pays où, depuis 1954, règne une paix relative. Ngo Dinh Diem en est alors le président. Arrivé sur place, mon optimisme s'évanouit. La plupart des postes clés et le commandement des unités de combat sont déjà attribués aux officiers membres du parti politique du régime, sans qu'ils aient reçu une formation professionnelle sérieuse. Respectant le principe appris à l'école "*les militaires ne font pas de politique*", je refuse de m'inscrire au parti. Étant de ce fait "politiquement incorrect", je garde neuf ans mes galons de lieutenant ! Tant pis, nous faisons notre devoir, bâtir notre aviation. Avec l'aide américaine, l'Armée de l'air du Viêt-Nam continue de progresser. Nous avons trois escadrons de *C-47*, quatre escadrons d'observation sur *Cessna O-1* qui ont remplacé les *MS 500*, un escadron d'hélicoptères *H-19* et un escadron de liaison. La chasse n'a encore qu'un escadron de *F-8F Bearcat* car les pilotes de chasse sont plus longs à former et les avions sont fatigués. Les effectifs de l'AARVN montent à 5000 personnes.

La 2^e guerre du Viêt-Nam (1959-1975)

Fin 1959, après des infiltrations secrètes dans le Sud, les communistes du Nord lancent leur première attaque près de la frontière cambodgienne. Un *Cessna O-1* est abattu. Le pilote est tué, l'observateur grièvement blessé. La deuxième guerre d'Indochine commence pour nous.

Notons que de 1955 à 1959, des conseillers américains (*Military Aid and Assistance Group - MAAG*) ont formé et entraîné nos forces mais en vue d'une guerre classique, comme celle de Corée en 1950. Ainsi, malgré l'expérience de la guerre précédente, nos troupes sont mal préparées face à une guérilla. Avec l'aide chinoise et en dépit des accords de Genève, les communistes s'infiltrèrent partout. La guerre s'intensifie rapidement.

Vers 1960, pour tenter de rétablir la situation, les États-Unis multiplient les conseillers et instructeurs. Trois escadrons de *T-28* avec moniteurs américains remplacent les *F-8F*. Les *AD-6 Skyraider* arrivent en 1962. De même deux escadrons de *C-47* et deux escadrons de *H-34*. Nos forces terrestres développent les opérations de pacification. Avec



ses équipages tout jeunes, notre aviation fait de son mieux pour appuyer l'infanterie. Malgré quelques succès dans des combats notoires, entre 1960 et 1963, nos FARVN n'ont toujours pas le dessus. Nous apprenons durement notre métier. À cette époque, le *Skyraider* est notre meilleur avion d'appui en raison de son autonomie (4 heures de vol), son armement puissant (12 bombes de 500 ou 1 000 livres, 4 canons de 20 mm plus des roquettes) et sa capacité d'encaisser des coups. En outre, sa vitesse limitée favorise la précision du tir.

La 2^e République

Le 1^{er} novembre 1963 un coup d'État dépose le président Diem. Ce n'est pas une révolution mais un putsch ; seuls les leaders changent : ce sont maintenant des généraux ! Au plan politique, la situation du Viêt-Nam n'est pas meilleure mais dorénavant les Américains ont plus de pouvoir dans la conduite de la guerre. Début août 1964, c'est l'incident de l'USS *Maddox*¹. Les Américains s'engagent directement dans la guerre et c'est l'escalade. En 1964, l'AARVN atteint sa maturité et ses effectifs atteignent 24 000 personnes.

"The American war"

"*Stay away – Let us fight the war*" disait le général Westmoreland, commandant des forces américaines au Viêt-Nam en 1964. C'était vexant !

Mais il est vrai que le concept, les règles et la tactique de guerre changent complètement avec l'arrivée massive des Américains. Dorénavant, ils coordonnent les opérations militaires avec nos forces armées (FARVN), mais se battent à part avec leurs gros moyens. Le rôle des FARVN est limité : pacifier le terrain et protéger la population. Pour le même combat que nous contre le même ennemi, les Américains sont équipés du *M-16* et de *F-4 Phantom* ; nous, du fusil Garand M-1 et d'*AD-6 Skyraider*. Et ne parlons pas de quantité, ni de finances ! Malgré cela, notre peuple est très reconnaissant aux Américains des sacrifices qu'ils font pour le Viêt-Nam.

Avec les bombardements américains quotidiens sur le Nord et les opérations de grande envergure menées au Sud, l'escalade continue. L'aide américaine s'amplifie. De 1965 à 1968, notre AARVN reçoit de nouveaux *Skyraider*, des *C-123*, *UH-1* et *U-17*. En 1967, les premiers *F-5 Freedom Fighter* sont livrés (un escadron), ainsi qu'un groupe de *B-57 Canberra* et un grand nombre d'*A-37 Dragonfly*.

L'AARVN travaille d'arrache-pied pour faire voler tous ces nouveaux appareils et nous nous montrons à la hauteur de notre tâche. En particulier, avec la formation solide qu'ils ont reçue, les officiers vietnamiens formés à Salon (une soixantaine d'élèves des promos 1952 à 1955), Meknès et Avord ont contribué remarquablement à accomplir cette tâche ardue.

L'offensive du Têt

Début 1968, le Nord-Vietnam communiste lance une attaque générale contre le Sud : l'offensive du Têt (Nouvel an). Les communistes subissent une défaite coûteuse. Encouragé par cette victoire et constatant que les troupes vietnamiennes peuvent se défendre avec l'appui feu américain, Westmoreland demande plus de moyens pour finir le travail. Mais l'opinion publique américaine s'est retournée contre la guerre et Washington refuse. Les Américains commencent alors des négociations secrètes pour mettre fin à leur engagement. Pour nous, 1968 constitue le début de la "vietnamisation" de la guerre. Le terme consacré de vietnamisation est controversé car il implique que, avant, la guerre était essentiellement américaine.

La vietnamisation

Pour l'AARVN, il s'agit d'un plan ambitieux de développement et de modernisation pour nous rendre capable de prendre la relève des Américains à leur retrait progressif du Viêt-Nam. Plusieurs types d'avions, avec la logistique et les infrastructures associées, sont transférés à notre Armée de l'air dont les effectifs passent en cinq ans d'environ 40 000 en 1968, à 65 000.

En 1968, comme sous-chef d'état-major Plans-Programmes, j'ai la



Des Skyraider de l'AARVN.

charge de ce projet avec une équipe de spécialistes bien qualifiés, dont une dizaine de piégarde. Ce fut un travail gigantesque et très difficile, car l'aviation est une arme technique, nous sommes en guerre et le temps presse. Voici quelques tâches essentielles de notre comité :

- traduction en vietnamien de centaines de livres et documents techniques ;
- formation de nouveaux techniciens ;
- formation de PN pour piloter près de 500 nouveaux aéronefs ;
- réorganisation de l'AARVN à tous les échelons : c'est seulement en 1974 que nous avons eu les premières unités du niveau division aérienne ;
- révision des règles d'engagement interarmes et autres documents. etc.

Et voici quelques problèmes épineux auxquels nous fûmes confrontés :

- d'un côté, tous les hommes qualifiés étaient nécessaires pour faire la guerre, mais d'un autre, il les fallait comme instructeurs ;
- les pilotes et les mécaniciens pouvaient être formés :
 - soit au Viêt-Nam : c'était plus rapide mais nécessitait des avions d'entraînement et des instructeurs ;
 - soit aux États-Unis : c'était plus long et exigeait une instruction préalable en anglais.

Nous avons choisi une solution mixte et obtenu des résultats acceptables.

- ne parvenant pas à recruter assez d'élèves-pilotes au standard physique demandé, nous avons dû abaisser les standards et retenir les pilotes en fonction de la taille des avions.

Fin 1968, la phase de planification est terminée. La mise en application commence aussitôt.

En 1971, l'AARVN est capable de recevoir et de mettre en œuvre le matériel transféré par tranches. Les forces combattantes américaines quittent le Viêt-Nam en 1972, hormis quelques escadrons de chasse. Avec moins de 100 heures de vol, nos jeunes pilotes vont déjà en opérations, guidés par leurs aînés. ■

1- Le *Maddox*, dans le golfe de Tonkin, est attaqué dans les eaux internationales par trois torpilleurs nord-vietnamiens. Il se replie dans les eaux sud-vietnamiennes.

La fin...

En 1975, à la fin des hostilités, l'AARVN, organisée en six divisions aériennes tactiques, est constituée de :

Chasse :
155 avions *F-5 Freedom Fighter* et *Tiger II* : 10 escadrons ;
194 *A-37 Dragonfly* : 10 escadrons ;
60 *AD-6 Skyraiders* : 3 escadrons.
Transport :
32 *C-130 Hercules* : 2 escadrons ;
70 *C-47 Skytrain* : 4 escadrons ;
50 *C-7 Caribou* : 3 escadrons ;
16 *C-119 Packet* : 1 escadron.

Reconnaissance :
32 *EC-47* (reco électronique),
1 escadron ;
Quelques *F-5* et *A-37* ;
Observation :
120 *O-1*, *L-19 Bird Dog*,
2 *O-2 Skymaster* et *U-6* ;
Liaison :
1 escadron de *C-47* et *DC6* plus quelques avions moins importants ;
Hélicoptères :
Plus de 700 hélicoptères : 20 escadrons de *UH-1 Iroquois* et 3 escadrons de *CH-47 Chinook*.

Le dernier jour d'avril 1975, le combat cesse, faute de munitions d'un côté... le nôtre !



Instituteur en Algérie

Jean Menu (61 – Moulin)

Au moment où la repentance est de bon ton, il n'est pas inutile de rappeler que la France a mené en Algérie des actions de promotion sociale au bénéfice de la population trop ignorées de nos compatriotes. Il faudra bien, un jour, écrire cette histoire. Notre camarade, sans le savoir à l'époque, en fut un acteur et il nous montre que plus de quatre années après le début de la guerre, des populations musulmanes maintenues à l'abri des actions terroristes du FLN, se montraient satisfaites de l'action, qui ne paraissait ni brutale ni injuste, des autorités françaises.



Carte de l'Algérie.

En 1959, pensionnaire à l'EPA (École des pupilles de l'air) de Grenoble en classe préparatoire à l'École de l'air, je rêvais de retourner en Algérie sur les lieux de ma naissance et de mon enfance.

Une opportunité se présenta quand j'appris qu'un centre social en Algérie recherchait des étudiants disponibles et volontaires pendant la période des vacances scolaires d'été. Les centres sociaux avaient été créés en 1955 avec pour but affiché de « donner une éducation de base aux éléments masculins et féminins de la population, de leur mettre à disposition un service d'assistance médico-social polyvalent et d'une manière générale de susciter, de coordonner et de soutenir toutes initiatives susceptibles

d'assurer le progrès économique, social et culturel de son ressort. »

À ma grande surprise, mon volontariat a été rapidement accepté. Je devais rejoindre Kherba dans les meilleurs délais. Cette localité m'était totalement inconnue. C'était un coin perdu dans l'Ouarsenis, quelque part à une cinquantaine de kilomètres dans l'est-nord-est d'Orléansville. Je savais que nous étions en pleine guerre, mais le jeune homme que j'étais balaya d'un geste de la main toute idée de risque, considérant que rien de grave ne pouvait lui arriver.

Afin de mieux lutter contre les fellaghas, le commandement militaire avait décidé de vider les montagnes avoisinantes de toutes les populations qui y vivaient et de les regrouper autour de cette localité. Un centre social avait été mis en place au bénéfice des familles déplacées. C'est donc la fleur au fusil que je me suis embarqué en direction de l'Algérie.

Arrivé à Alger le 1^{er} juillet 1959, j'ai rencontré tout à fait par hasard le général Massu. Ce dernier, d'un contact très facile, m'a brossé un tableau pas très rassurant du secteur dans lequel j'allais me retrouver. Fortes activités des fellaghas, accrochages fréquents avec les parachutistes, trains qui sautaient périodiquement. « Vous n'avez pas de chance, jeune homme, vous n'avez pas choisi le meilleur endroit, vous prenez des risques et allez rencontrer quelques difficultés », m'a-t-il dit. Excellente mise en condition psychologique!

C'est donc sur ces paroles « claires et sincères » que j'ai quitté Alger pour me rendre à Kherba, avec le sentiment de me jeter dans la gueule du loup. Il était trop tard pour reculer mais je connaissais déjà la devise de l'École de l'air. Alors, faisons face. J'allais y rencontrer les premières peurs de ma courte vie mais aussi ramener des souvenirs impérissables!



Kherba était pire que je ne l'avais imaginé : complètement paumé, une végétation clairsemée et déjà grillée par un soleil de plomb, une chaleur étouffante et bien entendu pas d'eau pour se baigner. En cette période d'été, tous les oueds avoisinants étaient complètement à sec ! Si ma connaissance de l'arabe avait été plus profonde avant de partir, j'aurais pu deviner que kherba signifiait "lieu de désolation". C'était, hélas, la stricte réalité.

L'accueil sur place a été très sympathique. On m'attendait avec impatience. Une seule Française, assistée d'employés arabes, présidait, en l'absence du responsable déjà en vacances, aux destinées du centre. Nous vivions dans des baraquements en bois, protégés par une clôture grillagée. Heureusement quelques arbres avaient résisté malgré le manque d'eau. Les chambres étaient d'un confort plus que rustique, sans climatisation bien entendu. J'avais l'impression d'être dans un camp concentrationnaire, bien loin des délices de la Côte d'Azur où je passais de temps en temps mes vacances d'été. Quant aux émoluments que je percevais, ils étaient à peine suffisants pour couvrir les frais de restauration que tout le personnel devait partager. Hormis la présence d'un poste militaire français d'une trentaine de personnes et d'éphémères passages de sections de combat de l'Armée de terre, nous vivions au milieu d'une population arabe très nombreuse et pas du tout hostile. Bien au contraire.

Pour la mission sanitaire qui nous était confiée, les moyens humains disponibles au moment de mon arrivée ne nous permettaient pas de faire face aux nombreuses demandes. Heureusement, un renfort de deux infirmières de Lille a permis de répondre à toutes les urgences. Elles découvraient l'Algérie et le choc culturel fut d'autant plus fort qu'elles avaient été habituées à travailler dans le confort relatif de nos hôpitaux métropolitains. Je pense en particulier au soin qu'elles prenaient pour faire les pansements aux enfants blessés par des tessons de bouteille, pour finalement les retrouver quelques jours plus tard avec du henné sur les plaies en guise d'antiseptique. Sans infection apparente !

Quant à moi, j'ai été chargé de faire la classe à des enfants âgés de 6 à 15 ans. Me voilà donc devenu instituteur, sans aucune expérience, ni formation pédagogique. On m'avait vaguement expliqué ce que je devais leur enseigner. Le programme me paraissait un peu bizarre pour des élèves qui n'avaient pas dû avoir une instruction suivie. J'étais en particulier censé leur apprendre des fables de La Fontaine !

La première rencontre avec ma "classe" eut lieu dès le lendemain de mon arrivée. J'étais déjà en place devant la porte du bâtiment qui nous servait d'école, quand j'ai vu arriver, à peu près à l'heure, une vingtaine d'enfants, sales et en guenilles. Aucun n'était accompagné de ses parents. Que des garçons, car les filles dans le coin n'avaient pas le droit d'être instruites. L'un des enfants, âgé d'une dizaine d'années, était blond avec des yeux bleus. J'ai cru un instant que j'étais en présence d'un petit Français. En fait, c'était un jeune Kabyle et il ne parlait pas un mot de français ! Tous me regardaient avec des yeux qui se demandaient comment était ce nouveau maître. Je les ai mis en rang par deux pour tenter de m'imposer tout en essayant de canaliser leurs surplus d'énergie et leur ai demandé de rentrer dans la salle, en silence. Mon Dieu, quel dynamisme et quelle indiscipline ! Une vraie volée de moineaux.

Ce premier contact m'a fait prendre conscience de ce qui m'attendait réellement. Peu parlaient le français, ils ne savaient ni lire ni écrire. Bien que turbulents, ils me paraissaient sur la défensive. Je sentais bien qu'ils voulaient me tester et apprécier ma capacité de réaction, voire de résistance. J'ai donc estimé que je devais m'adapter à la réalité, revoir si possible le programme et faire preuve d'un certain bon sens en reprenant quelques principes fondamentaux que j'avais gardés de mes années de scoutisme qui m'avaient appris à innover sans jamais baisser les bras. La responsable du centre par intérim me laissait toute latitude pour agir. J'ai donc pris quelques initiatives qui me paraissaient les mieux adaptées à la situation. Nous étions bien loin des cursus imposés par l'Éducation nationale de l'époque dont, en principe, je dépendais.

Le lendemain matin, compte tenu de leur manque évident de propreté, une action d'urgence me parut incontournable avant de commencer la



Paysage de l'Ouarsenis.



Nos baraquements.

classe. Je les ai orientés vers la buanderie et leur ai demandé de retirer leurs vêtements. Ils l'ont fait après quelques solides réticences, par pudeur, car ils ne voulaient pas apparaître dans leur plus simple appareil. Je les ai tous lavés les uns après les autres, au jet d'eau, à la brosse, au savon de Marseille. Le soleil s'est chargé de les sécher. J'ai dû, à leur demande, renouveler périodiquement ces opérations de "décrassage" ! Il est vrai que les conditions d'hygiène chez eux étaient lamentables. Maisons en terre, sans eau courante ni électricité. Néanmoins, j'ai pu constater que des efforts vestimentaires avaient été consentis par la suite. Sans doute, une réaction de fierté.

Pour la durée du séjour, il me fallait coûte que coûte instaurer un climat de confiance. D'abord, en leur faisant admettre que je devais être respecté et obéi, ce qu'ils firent sans aucune difficulté et très rapidement après avoir bien intégré les véritables rapports de force qui ne jouaient pas en leur faveur. Puis, il a été nécessaire de resserrer les liens qui me paraissaient distendus entre eux, compte tenu des traumatismes résultant des bouleversements familiaux qu'ils venaient de vivre à travers ces regroupements de populations, et en conséquence les convaincre de développer une solidarité de groupe.

Cette solidarité a été acquise, entre autres, par le sport. Très simplement avec un ballon de football, la moitié de la classe dans chaque camp sans tenir compte du nombre de joueurs, un terrain vague et sans herbe naturellement, deux buts sommairement positionnés et enfin l'instrument de mon autorité, un sifflet. Quel spectacle de voir tous ces gosses courant après un ballon dans un nuage de poussière impressionnant. Impossible pour moi de savoir si le but avait été marqué. Aux cris de joie poussés, j'en déduisais que c'était le cas, alors je sifflais et mon autorité était respectée.

Tout ceci passait bien évidemment par une meilleure communication entre nous. Mustapha, un petit Kabyle âgé d'une dizaine d'années, ►

Instituteur en Algérie

► pétillant d'intelligence et maîtrisant à peu près le français m'a aidé considérablement. Il connaissait par cœur *Le corbeau et le renard* et il était fier de le montrer à ses petits camarades. Grâce à lui, j'ai pu apprendre les quelques mots et phrases en arabe qui me permettaient de me faire comprendre. Pendant des années, je me suis souvent interrogé sur ce qu'avait pu devenir ce petit garçon dans l'Algérie nouvelle. Mais que pouvais-je faire en si peu de temps et dans un tel environnement ?

Le climat de confiance est venu assez vite. En communiquant, en nous apprenant mutuellement des mots nouveaux, puis peu à peu en pratiquant quelques rudiments de lecture et d'écriture. Je voyais qu'ils devenaient de plus en plus joyeux, ouverts et attentifs en cours. Même les plus retors, les plus "sauvages" ont peu à peu participé à la vie de groupe. L'un d'eux en particulier, Aïchour, adolescent récalcitrant à toute discipline du haut de ses quinze ans et un peu le souffre-douleur des autres, a radicalement changé de comportement, en mieux, le jour où j'ai décidé de lui confier la surveillance et donc la bonne tenue de la classe quand je devais m'absenter de courts instants. Il n'en est pas revenu que je lui fasse une telle confiance. Les autres non plus, du reste.

Très rapidement, le nombre des élèves s'est élevé à une quarantaine. J'en ai conclu que le "téléphone arabe" avait fonctionné et que j'étais apprécié. J'ai récupéré un vieux projecteur ainsi que des films. Les enfants adoraient les westerns, qu'ils vivaient intensément, prévenant leurs héros aux cris de « *attention, balek* » des dangers qu'ils couraient avec tous ces traîtres qui arrivaient en rampant par-derrière. Le cinéma était devenu rapidement un moyen de mettre la pression sur les cancre et les indisciplinés. En être privé était la pire des punitions et des humiliations.

Je les raccompagnais souvent le soir dans leurs douars. J'avais le temps et pouvais donc discuter avec les familles, les pères essentiellement qui, devant les fils, me déléguaient leur autorité. « *Tu peux lui en mettre une, s'il n'est pas sage* » me disaient-ils. Effet dissuasif garanti sur le rejeton qui se tenait à carreau. À cette époque en Algérie, on ne badinait pas avec le pouvoir paternel. Peu à peu les portes s'ouvraient, on m'offrait le thé brûlant et sucré. J'ai même été invité à un mariage et j'ai pu partager le couscous, sans viande et avec pour seul légume une grappe de raisin frais, assis à même le sol, autour d'un unique récipient dans lequel nous mangions entre hommes, avec nos mains. Peu à peu, certains adultes m'ont demandé s'ils pouvaient me rejoindre en classe après les cours pour que je leur apprenne, ne serait-ce qu'à écrire leur nom en lettres majuscules. La fierté que je lisais dans les yeux de ces hommes pauvres, rudes et simples, montrant qu'ils savaient signer au bas d'un document qui leur était lu, ne pouvait que m'encourager à poursuivre dans cette voie.

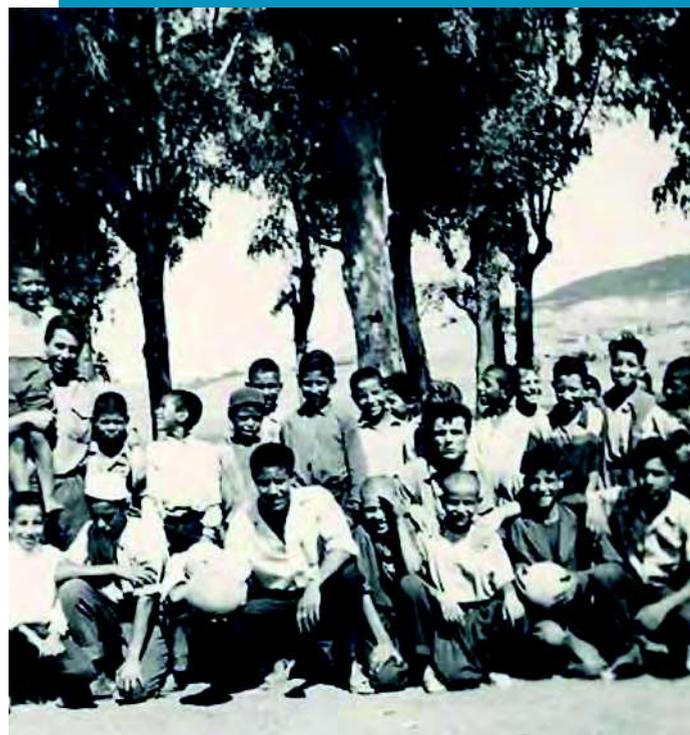
Les ennuis avec les fellaghas sont arrivés sans tarder. L'un d'eux fut tué dans le village à la plus grande joie des habitants. Ce qui montre bien que le soutien à la rébellion n'était pas aussi global que certains voulaient bien nous le faire croire. Nous avons fait l'objet de plusieurs attaques. Les bandes armées arrivaient la nuit par le lit d'un petit oued asséché qui passait derrière nos baraquements dont ils se servaient comme protection et ouvraient le feu sur le poste militaire. Souvent les rafales d'armes automatiques partaient à quelques mètres de nous et nous n'avions que le temps de nous jeter à terre. Pourquoi n'ont-ils jamais tiré directement sur nous ? Mystère !

Les accrochages étaient brefs. L'unité française du village ripostait et naturellement, nous prenions tous les coups. Ma chambre était percée de trous. Nous ne devions notre survie qu'en restant allongés au sol à attendre que les tirs cessent. Je n'en menais pas large en entendant les bruits



Photos Collection de l'auteur

Retour vers le douar.



Une partie de la classe.

de pas derrière la maison et les interpellations en arabe entre les tirs. Des voitures sautaient régulièrement sur des mines. Nous nous déplaçons régulièrement mais nous n'avons jamais eu à déplorer le moindre accident. Nous avons eu beaucoup de chance. Le train qui me ramenait toutes les trois semaines environ à Alger faisait l'objet d'attentats réguliers et lui aussi sautait. Je suis toujours passé entre les gouttes. De la chance également !

Malheureusement pour moi, le mois de septembre arrivait et avec lui ma propre rentrée des classes. C'est donc le cœur gros que je quittais tous mes élèves pour rejoindre Grenoble. J'avais le sentiment d'avoir vécu des événements sortant de l'ordinaire tout en acquérant plus de maturité. Je n'étais plus le même. En mieux, j'espère ! En tout cas, mon lit AA de 60 cm de large de l'EPA, ne m'avait jamais paru aussi confortable. Quant aux intégrales triples, elles étaient moins stressantes que les rafales d'armes automatiques.

L'Ouarsenis a fait longtemps parler de lui-même après l'indépendance. Cette région aux mains des islamistes du GIA, a été le théâtre de massacres horribles de femmes et d'enfants. Le gouvernement algérien issu du F.L.N. et son armée, ont été confrontés aux mêmes réalités et aux mêmes difficultés que celles que nous avons connues à cette époque. ■



L'ARCO¹ : hier, aujourd'hui et demain

René de Crevoisier (56 – Le Cong)

Bien des bruits courent sur l'ARCO et son devenir: qu'en est-il?

Aujourd'hui

L'ARCO actuelle, telle que bien des piégards en reconversion l'ont connue, a vécu: s'appuyant sur une analyse de la direction juridique, dont d'aucuns contestent avec raison le bien-fondé, la décision de fin juin 2012 du contrôleur général des armées Jacques Roudière², alors directeur des ressources humaines du ministère de la Défense (DRH/MD), de ne pas renouveler la subvention en est la cause directe. Comble de l'ironie du sort, la nouvelle est arrivée quelques jours après la certification ISO 2008 de l'ARCO et trois semaines plus tard un nouveau DRH/MD était désigné!

Bref, le dernier semestre de l'année 2012 a été fort occupé à rechercher des solutions pour sauvegarder l'aide de l'ARCO à nos camarades en recherche d'emploi, en particulier en tentant d'intéresser les organismes de prévoyance à mettre dans leurs objectifs stratégiques la reconversion: en vain. Les rencontres avec les cabinets de recrutement se sont avérées tout aussi vaines pour cause de refus de la Défense de lancer un marché public.

Cette décision, prise six mois avant son application, a également obligé à régler les problèmes internes humains et administratifs dans l'urgence (licenciement du personnel, résiliation du bail, désengagement avec la soixantaine de consultants sous-traitants) sans oublier l'information aux personnes en parcours de reconversion avec l'ARCO, qui ont été transférés à l'Agence de reconversion de la Défense (ARD): ceci a été facilité grâce à la décision du nouveau DRH/MD de repousser d'un trimestre la liquidation des opérations de fermeture de l'ARCO.

Il conviendra de souligner que, durant ses quarante années d'existence, plus de 70 000 officiers et sous-officiers se sont adressés à l'ARCO qui leur a fourni, grâce à sa double culture civile et militaire, les méthodes et les outils indispensables pour bien se reconvertir. Elle les a accompagnés jusqu'à l'emploi avec un taux de réussite largement supérieur à l'objectif fixé par la Défense, c'est-à-dire 75%, ce qui lui a valu les félicitations et compliments de la tutelle!

Créée à la demande des armées au début des années soixante-dix pour aider à reconvertir les officiers, l'ARCO a étendu son action au milieu des années quatre-vingt aux sous-officiers de carrière. Grâce à un accord avec l'Association pour l'emploi des cadres (APEC), elle lui adressait les candidats qui étaient considérés comme cadres ou assimilés cadres au

sens des conventions collectives: environ 700 candidats par an ont été suivis par l'APEC durant de nombreuses années jusqu'à ce que la Mission pour la mobilité professionnelle (MMP) d'alors reprenne cet accord à son compte.

Le futur

Pour nos associations, il nous apparaît nécessaire de ressentir comment l'ARD prend en charge la reconversion de nos camarades, étant donné qu'avec le retrait de l'ARCO plus aucun organisme autre que militaire ne pourra juger de son efficacité qui, à en croire les témoignages que nous recevons actuellement, ne fait pas l'unanimité. Une preuve en est toujours apportée par le nombre de candidats qui s'adressent encore aujourd'hui à l'ARCO, outil bien approprié pour la reconversion du cadre militaire.

Lors du conseil d'administration du 8 janvier dernier, il a été décidé de lancer une étude sur la création d'un "groupe de contact" réunissant les associations déjà membres et représentant le plus gros effectif et le niveau le plus haut de cadres à reconvertir (AEA/AEMA, AEN, Saint-Cyrienne, Epaulette et AETA³). Son mandat est de proposer un projet de réorientation de la mission actuelle pour lui permettre de rester en contact étroit avec le monde de la reconversion des cadres militaires. Deux axes seraient privilégiés: d'une part, le recueil de la satisfaction des membres de ces associations sur leur parcours de reconversion, d'autre part, pour les candidats qui en exprimeraient le besoin, la mise à disposition d'un groupe de partenaires professionnels et privés présentant de solides compétences dans l'outplacement des cadres militaires.

Au cours de ces deux dernières années, tant la certification ISO 2008, seul organisme de reconversion travaillant pour la Défense à l'avoir obtenu, que les nombreuses démarches effectuées dans leur recherche d'une solution pour trouver un palliatif à la dissolution de l'ARCO ont été le fruit de la pugnacité et de l'efficacité montrées par l'amiral Capart, président, et le général Genot, secrétaire général. Je tiens tout particulièrement à leur rendre cet hommage. ■

1- Association pour la Reconversion Civile des Officiers et des Sous-Officiers

2- Promo 76 - de La Motte

3- Association des anciens élèves d'enseignement technique de l'Armée de l'air (connue sous le nom d'Arpètes)



Souvenirs du *Mirage 4000*

Jacques Guillou (55 – Gouachon-Noireaut)

L'auteur a été responsable des programmes *Mirage 2000 C, B et N* au BPM. Il a eu la chance de voler sur le grand frère du *Mirage 2000*, le *Mirage 4000* ; il nous parle de ce magnifique avion.

AMD



Le Mirage 4000.

En mai 1979, à ma grande et heureuse surprise, l'EMAA a décidé de m'offrir un vol d'évaluation du *F15*, au sein de la première unité opérationnelle de l'USAF sur cet appareil, basée à Bitburg en RFA. Après une journée de briefings sur différents simulateurs, j'ai volé sur un *F15* biplace ; le pilote m'a laissé les commandes dès le lâcher des freins. Mon but était de comparer les performances et les qualités de vol du *F15* et du *Mirage 2000*. J'ai pu ainsi constater en particulier la grande agilité de ce dernier par rapport à un *F15* beaucoup moins manœuvrant.

J'avais à peine eu le temps de rédiger le compte rendu de vol que le CEMAA me désignait pour voler sur *Mirage 4000* avant le Salon du Bourget, la décision émanant du ministre de la Défense en date du 21 mai. J'avais la consigne de « ne pas exprimer de jugement de valeur ». J'ignorais à l'époque les ententes qui avaient pu avoir lieu entre Dassault et l'EMAA, mais j'ai su par la suite que Dassault désirait des éléments de comparaison entre le *Mirage 4000* et le *F15* validés par l'Armée de l'air avant le Salon. Le *M4000* était un prototype développé par Dassault sur ses fonds propres, une version biracteur du *M2000*. Le premier vol avait eu lieu le 9 mars 1979 aux mains de Jean-Marie Saget (49-de Seynes) un an après le premier vol du *M2000*. Après une douzaine de vols, l'avion avait été présenté au CEV, organisme d'État délivrant l'habilitation pour participer au Salon de l'Aéronautique.

Mon vol se déroule le 31 mai, l'avion a alors 15 heures de vol. Pendant deux jours, j'ai étudié l'avion avec Jean-Marie Saget et Bernard Sigaud, ingénieur d'essai AMD. La grande similitude des systèmes et circuits avec ceux du *M2000* a facilité les choses. Les commandes de vol électriques sont les mêmes, le circuit hydraulique très ressemblant mais doublé, le circuit carburant plus compliqué mais avec un pétrole interne triplé. Les canards sont mobiles. La cabine a un grand air de famille, mais les instruments en planche de bord sont plus grands.

F15 et *M4000* sont assez proches par leur taille, beaucoup moins par leur forme et leur motorisation. Le *F15* a une flèche moyenne bien inférieure à la formule delta des *2000* et *4000*. Il est plus chargé au m², les réacteurs PWF 100 sont plus puissants, deux fois 10 800 kN contre deux fois 7 500 kN pour les deux M53-2. Le carburant interne du *M4000* est le double (12 000 litres : il y en a même dans la dérive). Les limitations du *F15* sont plus sévères : 7 g de facteur de charge limite et 19 degrés d'incidence, contre 9 g et 26 degrés pour le *M4000*. Il est exceptionnel que de telles limites de domaine aient pu être atteintes après si peu de vols.

En simplifiant au maximum les comptes rendus de vol, on peut conclure que les avions sont très ressemblants en agrément de pilotage. Le *F15* est meilleur en marges de manœuvre¹ en dessous de 300kt, le *M4000* le surclassant à partir de mach 0,9. En revanche, le *M4000* est supérieur en limite de manœuvre² dans tout le domaine de vol. Les performances en



supersonique du *M4000* sont impressionnantes : 1 minute 30 pour passer de M 0,9 à 1,9 à 36 000 pieds, puis montée à 50 000 pieds en 20 secondes. En voltige, en partant à 250kt, PC max et 3,5 g, la boucle passe en 2 500 pieds. L'avion de Dassault montre une stabilité rare en approche, à une vitesse de 130kt. On touche tendrement à 115kt. Grâce à l'effet de sol, l'avion se pose tout seul.

Je conclus que cet avion est réussi dès le départ avec des performances globales supérieures dans beaucoup de domaines à celles du *F15* ; il est en outre meilleur par ses capacités d'emport, son pétrole interne et la polyvalence de la formule pour des missions, air-air et air-sol.

L'avion sera magnifiquement présenté au Salon par Jean-Marie Saget avec un huit vertical au décollage. À la fin du Salon, Bruno Vallières, PDG de Dassault, me présentera au ministre de la Défense, Yvon Bourges, qui me questionnera sur mes impressions. Après un court échange, il conclura « *bel avion, ça pousse ; dommage, on ne peut pas se le payer !* » En effet, le choix avait été fait de doter l'Armée de l'air du *M2000*.

J'ai continué à suivre le parcours du *M4000*. Il s'agissait pour Dassault de trouver des clients potentiels pour financer son développement, les moteurs étant prêtés sur le programme *M2000*. C'est ainsi que l'avion fut présenté au roi Hussein de Jordanie, au chef d'état-major irakien, à l'Arabie Saoudite et au général Moubarak, alors ministre de la Défense de l'Égypte, qui venait d'acquérir le *Mirage 2000*. Mais aucune commande ne venait. En septembre 1985, alors que l'Arabie Saoudite avait commandé le *Tornado*, ce pays, conscient des faiblesses de cet avion, s'intéressa à nouveau au *Mirage 4000* bien plus performant, pour une commande possible de 100 exemplaires. Louis Éon (62-Martin) fut chargé

des essais de l'avion peint couleur sable. Un SNA³ complet avait été installé avec une instrumentation cabine du type *Mirage 2000* comportant entre autres les visu têtes haute et basse.

Différentes configurations furent essayées : en mission air-air avec six missiles Magic, puis en mission air-sol avec deux AS30 laser, deux bombes de 1 000 kg, un pod Atlys et même un pod radar Antilope pour suivi de terrain, plus deux réservoirs supplémentaires de 2 500 litres, ceci pour une masse totale proche de 30 tonnes.

Mais depuis 1978, l'Armée de l'air avait lancé l'étude de l'ACT (avion de combat tactique bimoteur) et un démonstrateur ACX, baptisé *Rafale A*, avait été construit. Le *Mirage 4000* a donné des bases sur l'architecture d'un biréacteur, les matériaux composites, la formule aérodynamique avec canard et les CDVE. Il sera équipé en 1982 des moteurs M53-P2. Louis Éon le fera voler 18 minutes à mach 2 laissant imaginer tout ce qu'on pourrait tirer de cet avion en matière de supériorité aérienne. Une présentation au roi Fahd aura lieu en avril 1987. Malgré une démonstration éblouissante, le contrat ne se concrétisera pas. Les vols s'arrêteront définitivement début 1988.

En 1999, l'avion sera repeint aux couleurs d'origine et depuis, il est exposé au Musée de l'air et de l'espace. Ainsi se termine l'aventure du *Mirage 4000*, né un peu trop tard. Pour ma part, j'avoue que c'est de loin l'avion le plus enthousiasmant et le plus performant sur lequel j'ai eu le plaisir de voler. C'était il y a 34 ans. ■

1- Rappel : il s'agit du facteur de charge maximal stabilisé à vitesse, masse et altitude données

2- Facteur de charge instantané

3- Système de navigation et d'attaque

Un chasseur dans une assemblée régionale

Jean Fleury (52 – Dartois)

S'étant retiré sur ses terres de Bretagne après sa deuxième mise à la retraite¹ et souhaitant y être utile, l'auteur a obtenu d'être nommé en 2001 au Conseil économique et social régional (CESR). Cet organisme rassemble des représentants de la société civile, employeurs, employés et associations, ainsi que quelques personnalités qualifiées dont il a fait partie. Il nous en précise la mission.

Plutôt que de présenter de façon détaillée l'organisation du CESR et ses méthodes de travail, je préfère décrire les tâches que j'y ai accomplies durant six années ; le compte rendu du vécu est parfois moins indigeste que la fiche d'état-major.

Le CESR de Bretagne comporte quatre commissions, chacune d'entre elles étant spécialisée dans un secteur particulier. En tant qu'expert dans le domaine des transports (Roissy, qui est un aéroport, a une gare TGV, une station du RER, une gare routière, des installations spécialisées pour le fret et un point d'inspection aux frontières) je participais aux travaux de la commission "Aménagement du territoire et environnement".

Chaque commission du CESR analyse en détail les grandes décisions projetées par le conseil régional ; de plus, elle choisit un sujet d'intérêt régional à étudier et produit un rapport. La mienne décida de porter son attention sur un problème très important pour la Bretagne, tant pour son agriculture que pour le tourisme qui s'y développe, à savoir la qualité de ses ressources aquatiques.

Qui dit rapport, dit rapporteur. Deux représentants d'organisation écologique se proposèrent, ce qui ne recueillit pas l'assentiment général et en particulier celui de leurs collègues du monde agricole. Le hasard faisant bien les choses, il se trouva que j'étais absent le jour du choix final du ou des rédacteurs. Le syndicaliste représentant la CFTC prit la parole et déclara : « *Choisissons le général Fleury. Il n'y connaît rien et sera donc objectif.* » Je fus ainsi désigné. Je lui en suis fort reconnaissant car le travail fut passionnant ; de plus il m'a permis de devenir un expert en pollution des eaux, spécialité peu courante pour un aviateur !

Je fis équipe avec un biologiste de l'Université de Bretagne occidentale, de surcroît membre d'*Eaux et rivières de Bretagne*, association écologique... mais je dirais écologue et non écolo. Pendant deux années et demie nous organisâmes pour notre commission l'audition de nombreuses personnalités, telles que les chercheurs de l'INRA, de ▶

1- NDLR : le général Fleury a été CEMAA puis président d'Aéroports de Paris.



Un chasseur dans une assemblée régionale

► l'IFREMER, du CSEB², des spécialistes du BRGM³, des professeurs de la faculté de droit de Rennes, des représentants du monde agricole, des industriels, des élus, etc. Nous avons visité des fermes, des stations d'épuration des eaux usées, des zones humides aménagées, etc.

J'ai ainsi découvert que nombre de pesticides destinés à détruire les insectes ravageurs ou à soigner les plantes malades étaient des organochlorés ou des organophosphorés. Mes souvenirs de chef du bureau des programmes de matériel de l'EMAA, alors que je préparais la mise en condition de l'Armée de l'air en cas de guerre chimique, m'ont fait frémir. Je n'en n'ai été que plus ardent à souligner le danger de ces produits pour la survie des êtres vivants – bipèdes inclus – et des écosystèmes.

Le rapport final, qui fait 480 pages, a pour titre *Le défi de la qualité des eaux en Bretagne*. Parce qu'il soulignait la gravité d'un problème qui concerne la plupart des régions européennes et qu'il mettait en cause tous les pollueurs sans exclusive (particuliers, élus, agriculteurs, artisans, industriels, hôpitaux, établissements publics, etc.), il fut approuvé en réunion plénière par 112 voix pour et une abstention. Les méthodologies chères à l'Armée de l'air firent ainsi leurs preuves sur une question particulièrement polémique.

Pour pouvoir émettre des avis en toute connaissance de cause sur les différents sujets sur lesquels il est consulté, le CESR envoie des représentants assister aux manifestations ou aux réunions concernant des questions d'ordre économique, social ou environnemental. Je suis ainsi désigné pour visiter le salon annuel consacré aux gestions locales (municipales) de l'eau et y intervenir. Je suis également chargé de suivre les discussions relatives à la future plate-forme de Notre-Dame des Landes, l'aéroport du Grand Ouest. J'en suis un partisan convaincu : par vents dominants, les appareils sont amenés à survoler le cœur de Nantes à très basse altitude et à la queue leu leu. Tout aviateur doté d'un minimum de bon sens ne peut que trouver cela déraisonnable. J'interviens au cours du grand débat public concernant cette infrastructure majeure et suis ainsi hué et sifflé comme je ne l'avais jamais été. C'est ce qu'on appelle une expérience intéressante pour un ancien chef d'état-major de l'Armée de l'air. J'avais heureusement un peu vécu la chose lors de rencontres avec les opposants aux nouvelles pistes de Roissy-Charles de Gaulle. Le summum des protestations est survenu lorsque j'expliquais l'intérêt qu'il fallait porter aux besoins et aux réclamations des riverains. J'en conclus que les manifestants avaient pour la plupart été mobilisés pour faire du bruit et étaient totalement indifférents au sujet traité. J'en tirais une utile leçon comme quoi *vox populi* n'est pas forcément *vox Dei* et que, faute d'arguments valables, une "claque" peut être organisée pour influencer des décideurs.

Ancien président du comité mixte Armées-CEA, je représente le CESR à l'Observatoire du démantèlement de la centrale nucléaire de Brennilis. Cette installation, implantée dans les Monts d'Arrée et fonctionnant au graphite-gaz, fut la première du genre à être raccordée au réseau EDF.



La centrale nucléaire de Brennilis.

Elle fonctionna ainsi de 1966 à 1995. Sa déconstruction débuta en 1997 par les bâtiments les moins irradiés et se terminera par le bloc réacteur. La fin des travaux devrait intervenir d'ici une vingtaine d'années. Les différents aspects de l'opération sont pour moi du plus grand intérêt : méthodologie, précautions à prendre, évacuation des déchets selon leur durée de vie, contrôle de la radioactivité résiduelle tant au niveau des nappes phréatiques que de la végétation environnante, etc.

Enfin parmi les autres activités nouvelles pour moi, je participe au suivi des subventions accordées à la Bretagne par la Commission européenne. J'en découvre toute la complexité.

Les tâches confiées à un conseiller économique et social, dans la mesure où il n'a pas la responsabilité de la présidence d'une commission ou de rôle dans les instances dirigeantes du CESER⁴, ne sont pas trop prenantes : de l'ordre de trois jours par mois hors du domicile auxquels s'ajoutent une ou deux journées de travail à la maison. Il n'y a pas de rémunération à proprement parler mais en Bretagne⁵ une indemnité imposable de 224 € est versée par demi-journée de réunion dans la limite d'un plafond mensuel de 1 235 €. Les frais de transport qui leur sont liés sont bien évidemment remboursés (billet de train ou forfait kilométrique).

Il s'agit donc d'une activité dont le but n'est pas de faire fortune mais de mettre son dynamisme et ses connaissances au service de nos concitoyens. Mon séjour au CESR s'est ainsi révélé aussi passionnant qu'intellectuellement enrichissant, tant par la fréquentation de milieux peu usuels pour un aviateur militaire que par la variété des sujets traités. Je ne peux que conseiller aux anciens piégeards ayant quitté l'uniforme de rechercher une nomination au CESER de leur région, soit au titre d'une association, soit en tant que personnalité qualifiée. ■

2- INRA : Institut national de recherche agronomique. IFREMER : Institut français de recherche pour l'exploitation de la mer. CSEB : Conseil scientifique de l'environnement en Bretagne.

3- BRGM : Bureau de recherche géologique et minière.

4- Le CESR a désormais pris le nom de Conseil économique social et environnemental régional (CESER).

5- Chaque CESER arrête les modalités d'indemnisation de ses membres, dans la limite du plafond de 1235 €.



Métamorphose du commissaire de l'air en commissaire des armées "air"

Témoignages recueillis par Patricia Costa (80 – Saint-Hillier)

Les commissaires de l'air sont désormais commissaires des armées. Ces témoignages nous informent et ils constituent un hommage pour l'action des commissaires de l'air, et un hommage des commissaires de l'air à leur Armée de l'air.

Denis Mercier (79 - Caroff de Kervezec), chef d'état-major de l'Armée de l'air

Depuis le 1^{er} janvier dernier, le corps des commissaires de l'air a été dissous, à l'instar des corps de commissaires des autres armées, et intégré dans un corps unique relevant du service du commissariat des armées (SCA). Cette évolution, qui s'inscrit dans la volonté de mutualisation du soutien entre les différentes armées, ne remet cependant pas en cause le lien fort qui a existé et existera toujours entre l'Armée de l'air et ses commissaires. Parties intégrantes de notre grande famille, les commissaires de l'air ont été, en toutes circonstances, à nos côtés, sur nos bases aériennes ou sur les théâtres d'opérations, faisant preuve d'un professionnalisme qui n'est plus à démontrer. Ils ont occupé et occupent encore des responsabilités importantes, à tous les niveaux de la structure de commandement de l'Armée de l'air.

Aujourd'hui, il ne s'agit pas d'être nostalgique car l'histoire entre l'Armée de l'air et les commissaires n'est pas terminée. De jeunes commissaires du SCA débiteront leur carrière sur nos bases aériennes en servant l'Armée de l'air, s'imprégnant de ses valeurs et de ses traditions. Même si leur parcours les amènera à rejoindre par la suite des fonctions ailleurs, l'Armée de l'air continuera de leur offrir des postes à haute responsabilité. Nous aurons toujours besoin, au plus haut niveau de l'Armée de l'air, d'hommes et de femmes passionnés par l'aviation militaire et désireux de mettre à son profit leur expertise administrative et juridique.

Cette passion constitue un des volets de l'identité de l'aviateur dont le renforcement, à travers la mise en œuvre de nombreuses initiatives, fait partie des axes d'effort que j'ai fixés. Le sentiment d'appartenance à notre communauté d'aviateurs doit permettre à chacun d'entre nous de donner un sens à sa place au sein de notre institution militaire, quel que soit le poste qu'il occupe ou l'organisme qui l'emploie. Facteur de cohésion essentiel, notre identité d'aviateur intègre naturellement les commissaires qui le souhaitent et qui restent attachés à cette culture d'aviateurs.

Hervé de Laage de Meux (73-Marchal)

Si d'aucuns parmi les commissaires avaient depuis longtemps prédit la création d'un service interarmées du commissariat, si d'autres s'étaient depuis quelques années rangés à l'idée que la création d'un corps unique viendrait prochainement mettre un terme à l'existence des trois corps de commissaires d'armée, aucun parmi nous ne s'était sans doute imaginé l'extrême discrétion qui entourerait cette dernière évolution, celle précisément qui toucherait à notre identité statutaire.

Au douzième coup de minuit, ce 31 décembre dernier, à l'instar de nos camarades terriens et marins, nous avons été soustraits à notre armée d'appartenance sans que cela soit, de quelque manière, célébré ni même, oserait-on dire, signalé. Certains l'ont admis, d'autres l'ont regretté.

Et pourtant, à tout bien considérer, n'était-ce pas là le bon réglage qu'il convenait de donner à un événement qui, certes nous affecte mais qui, en fait s'imposait depuis qu'il avait été décidé en 2010 de retirer à chacune des armées l'essentiel de sa fonction administrative propre. En outre, plutôt que de se complaire dans les retours sur image, n'était-il pas plus judicieux de mobiliser toutes les énergies vers la mise en ordre de marche du nouveau corps interarmées. À y réfléchir, ce temps particulier, sinon difficile, a été bien géré.

Ce n'est cependant pas céder à la complaisance nostalgique que de s'arrêter un temps pour saluer l'Armée de l'air et considérer tout ce que nous, ex-commissaires de l'air, lui devons :

- ce système de formation initiale, à nul autre pareil, qui savait à la perfection forger notre identité "commissariale" tout en préparant notre indéfectible attachement à l'armée que nous avons choisi de servir ;
- le parcours qui nous était offert et qui, au contact de nos chefs et de nos camarades des autres corps, nous a tant enrichis d'une culture air qui marie si bien rigueur professionnelle et enthousiasme dans l'action ;
- la confiance qui généralement nous fut accordée par les gens de l'air et qui nous conduisait à toujours rechercher les manières d'être et de faire qui la justifiaient ;





La casquette de commissaire de 1^{re} classe

• la façon qu'a eue ce métier de structurer notre vie en lui donnant son style, ses images, ses souvenirs et jusqu'au ressenti que nous avons de nous-mêmes.

Bref, cet ensemble complexe sur lequel s'accordent les commissaires de toutes générations lorsqu'il s'agit de convenir qu'ils étaient bien dans l'Armée de l'air. Cette richesse s'est bâtie au cours de sept décennies de vie commune. Il n'est nulle raison qu'elle se perde, à charge simplement aux commissaires des armées ayant reçu leur formation spécifique au sein de l'Armée de l'air et, de ce fait, appelés à y servir à plusieurs reprises, de l'entretenir et de la faire prospérer. Nul doute qu'ils réussiront dans cette entreprise. Nul doute que l'Armée de l'air saura, dans le droit fil de ce qui se démontra jusqu'à ce jour, leur réserver le meilleur accueil et leur offrir toutes les raisons de la servir avec foi, détermination et bonheur.

Clément Sorbets (08-Andrieux)

Que change ce nouveau statut notamment pour l'Armée de l'air ?

Un statut nouveau pour des domaines d'attributions conservés.

Désormais, nous ne parlons plus de commissaire de l'air, mais de commissaire des armées. Le corps des commissaires des armées résulte de la fusion des corps des commissaires de l'Armée de terre, des commissaires de la Marine et des commissaires de l'Air.

Comme l'indique le décret du 5 septembre 2012 portant statut particulier du corps des commissaires des armées, ces derniers constituent « le corps d'officiers de carrière chargé de l'encadrement supérieur de l'administration générale et des soutiens communs des armées et formations rattachées du ministère de la Défense. » Leurs domaines d'attributions demeurent, comme par le passé, ceux de l'administration, des finances, du droit, du conseil et de l'audit ainsi qu'en matière environnementale et logistique. Si l'avènement du statut des commissaires des armées constitue un changement majeur dans la gestion des anciens commissaires de l'air, le sens de leur engagement reste sensiblement le même : poursuivre leurs missions au service de l'Armée de l'air.

Une gestion interarmées nouvelle, pour un principe d'ancrage d'armée ré-affirmé.

Chaque commissaire des armées relève du service du commissariat des armées (SCA), chargé de l'administration générale et du soutien commun des armées. L'avènement d'un statut interarmées, souvent vécu comme une révolution, a eu des conséquences immédiates pour les commissaires : une nouvelle tenue interarmées (pour ceux employés en interarmées), des appellations nouvelles (grades interarmées pour tous).

Il permet également de développer des collaborations enrichissantes entre commissaires de cultures d'armées différentes, notamment au sein de nouveaux centres experts du SCA (CESGA, CESCOF, CACIC¹, etc.). Ceci étant, le périmètre d'emploi demeure, au moins en première partie de carrière, au bénéfice d'une des trois armées. Ainsi, à l'issue d'une scolarité de deux ans au sein de la nouvelle École des commissaires des armées qui ouvrira ses portes sur le site de la BA 701 en septembre 2013, les jeunes officiers choisiront de servir au sein de l'Armée de l'air, de l'Armée de terre ou de la Marine.

À titre d'exemple, le jeune commissaire des armées désireux de servir l'Armée de l'air, pourra débiter sa carrière au plus près des forces, par exemple au sein du service de gestion synthèse (SGS) d'une base aérienne stationnée en métropole ou en outre-mer. Il y exercera des responsabilités de conseiller auprès du commandant de base dans des domaines multiples en tant qu'administrateur militaire et de commandant d'unité en tant qu'officier. De même, il pourra s'illustrer en matière juridique, et notamment en tant que *legal advisor* (LEGAD). Par la suite, il sera appelé à servir l'Armée de l'air dans d'autres structures (EMAA, DRHAA...), avant d'œuvrer dans un cadre interarmées (GSBdD², SCA, EMA...) voire international (OTAN, ONU).

L'expérience d'armée demeure essentielle pour le commissaire : ainsi, dans l'Armée de l'air et particulièrement sur base aérienne, elle lui permet de découvrir la culture de l'aviateur (traditions, activités de cohésion), d'appréhender les difficultés du terrain, d'entretenir des liens avec les opérationnels (pilotes, mécaniciens, etc.), et agir au plus près des opérations. Cette expérience facilite alors leur engagement sur les théâtres d'opérations extérieures et dans les exercices opérationnels.

Par conséquent, si l'Armée de l'air perd en gestion ses commissaires, elle les conserve dans la réalisation de ses missions d'entraînement et opérationnelles. Riche d'une culture "bleu ciel", le commissaire des armées, aviateur de cœur, continuera à œuvrer au profit de l'Armée de l'air, en son sein d'abord, en environnement interarmées ensuite.

Jean Grattepanche (85-Houdemon)

Étudiant passionné par le monde de la mer, c'est un peu par hasard – effet du classement d'un concours commun aux différents commissariats – mais sans *a priori* que j'ai intégré la promotion 1985 de l'ECA. Découverte d'un statut (militaire), d'une culture (Armée de l'air), d'un

1- Centre d'expertise de soutien général des armées, Centre d'expertise du soutien du combattant et des forces, Centre d'analyse et de contrôle interne comptable
2- Groupement de soutien de base de défense



métier (administrateur militaire) et le début d'une motivation !

Entré dernier, sorti premier... 27 ans de carrière (déjà !). 10 affectations (dont trois séjours outremer)... quatre OPEX : « *Engagez-vous, vous verrez du pays* », disaient-ils !

Quelques flashes : la concentration des pilotes avant une mission avec ravitaillement (opération Méteil au Qatar), une reconstitution de caisse douloureuse en mission de surveillance (centre IGESA en Corse), l'achat de mobylettes à Djibouti en lieu et place de lignes de bus (Ah, nos défuntes procédures dérogoires !), le rude apprentissage du métier de budgétaire (merci au commissaire général (2S) d'Haussy), quelques passages inégaux en interarmées avec un excellent souvenir (l'École de guerre).

Et maintenant un nouveau statut. Difficile de quitter sa famille de cœur, l'Armée de l'air.

Francis Bourdilleau (67-Peronne)

Au moment où les commissaires de l'air quittent notre Armée de l'air pour se fondre dans une structure interarmées, changer de corps et de statut tout en perdant toute appellation de grade, il me vient l'envie de témoigner sur le travail fait en commun et sur le soutien qu'ils m'ont apporté à chacun des postes de responsabilités qu'on a bien voulu me confier.

Comme tous les piégards, j'ai découvert les commissaires lorsqu'ils ont débarqué dans nos brigades après les "bahutages" qui nous avaient bien malmenés. Il va sans dire que leur intégration n'a pas été spontanée, puisqu'ils n'avaient pas partagé avec nous cette petite épreuve qui avait soudé brigade et promo ; de plus, nos différences d'âge et leur cursus universitaire ne nous rapprochaient pas. Nous nous demandions d'ailleurs à quoi allait bien pouvoir leur servir leur licence en droit...

Ce n'est qu'après être devenu commandant d'escadron sur une base fort peu ensoleillée du nord de la France que j'ai commencé à réaliser l'étendue des petits et grands services que le professionnalisme, l'esprit d'initiative et l'imagination du commissaire pouvait rendre au quotidien à chaque commandant d'unité et, par voie de conséquence, à ses personnels. Son périmètre de responsabilités permettait d'améliorer les conditions de travail, par le biais des plans d'équipement, mais il couvrait aussi la restauration au quotidien, mais surtout celle de campagne, ce qui est évidemment un élément essentiel pour le moral et l'allant de tout un escadron en période d'exercice.

Bien plus tard, ayant été nommé commandant de base dans la splendide et si accueillante Alsace, j'avais un commissaire qui cachait sous une apparence quelque peu réservée et taciturne, un dévouement sans faille, mais aussi un humour assez caustique. Pour l'anecdote, il avait pour habitude d'arriver le tout dernier dans la salle à manger du commandant de base et il n'y pénétrait que s'il était assuré que nous ne serions pas 13 à table... Il manifestait infiniment plus de témérité dans l'ensemble de son domaine de responsabilités, et lorsque je le sollicitais pour un investissement non programmé et un peu "inhabituel", afin d'améliorer les conditions de vie ou de travail de certaines unités, il trouvait à chaque fois une solution légale.

Lorsque j'ai eu la chance de revenir au milieu des forces vives en pre-

nant la tête du CASSIC, j'ai à nouveau pu mesurer l'efficacité et le dévouement des commissaires au profit des personnels servant dans des unités où les conditions étaient difficiles comme dans les stations hertziennes, mais également au profit de tous ceux qui étaient engagés sur le terrain, en particulier en opérations. Ils faisaient d'ailleurs très souvent partie des tout premiers à enfiler leur tenue de combat pour rejoindre le théâtre et s'y immerger au milieu de ceux qu'ils devaient soutenir. On me rapportait d'ailleurs régulièrement que sur les théâtres d'opérations (le principal pour mes unités était alors l'aéroport de Sarajevo), la qualité du soutien offert aux aviateurs par leurs commissaires était bien souvent jalosée.

Enfin, dans mes ultimes responsabilités au sein de l'Armée de l'air, celles de major général, j'ai à nouveau été épaulé par les commissaires chaque fois qu'ils étaient partie prenante dans l'un ou l'autre des domaines dont j'avais la charge. En particulier, après les attentats du 11 septembre 2001, lorsque l'Armée de l'air a dû déployer des moyens aériens à Manas, au Kirghizistan, les commissaires se sont impliqués à l'égal de tous les autres spécialistes, pour que ce déploiement se fasse au plus vite, et que nos personnels trouvent sur place des conditions de vie du meilleur niveau afin de pouvoir assurer sereinement les missions très difficiles qu'ils auraient à conduire. J'ai aussi pu constater la réelle capacité d'innovation de certains commissaires dans la mise en place de nouvelles modalités de management, l'Armée de l'air a ainsi pu être novatrice dans le domaine de la mise en place de son contrôle de gestion, méthode bien rôdée à présent et qui compte parmi les outils de "pilotage" des armées.

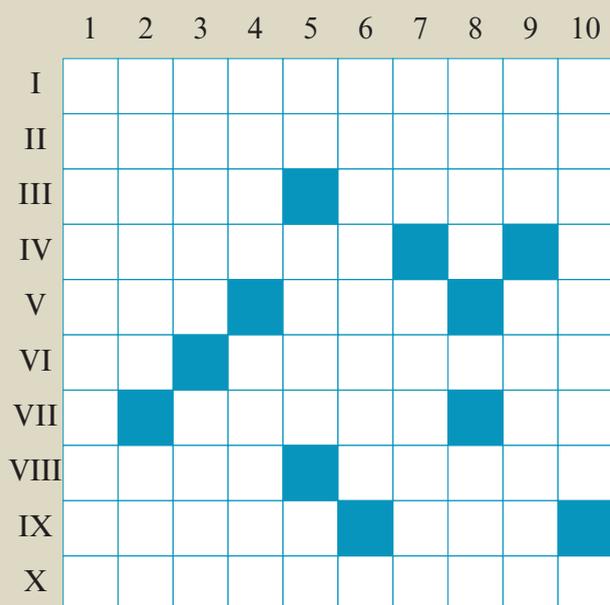
J'ai quitté l'Armée de l'air depuis déjà 9 ans, et lorsque je jette un regard en arrière, je réalise sans surprise que, comme tous les jeunes, j'ai été présomptueux, et que le petit poussin de 67 avait été bien imprudent dans le jugement quelque peu distant qu'il portait alors sur les commissaires qui venaient de rejoindre sa brigade. Mais par la suite, à chacun de mes postes de petites ou grandes responsabilités, l'un ou l'autre de ces commissaires a toujours été là pour m'épauler ou me conseiller et surtout s'attacher à faire tout son possible pour m'aider à réaliser dans les meilleures conditions matérielles la mission qui m'était confiée. Ils étaient alors des "aviateurs" au même titre que tous les autres spécialistes dont ils partageaient la vie intime au quotidien sur nos bases mais aussi sur les théâtres d'opérations. Ainsi immergés au cœur même des forces vives de notre Armée de l'air, ils en percevaient les besoins en matière de conditions de vie et de travail, avant même qu'ils ne soient formellement exprimés, démontrant ainsi à la fois leur raison d'être et leur efficacité au service de la mission commune.

Comme certains sans doute, je m'interroge sur leur efficacité future au profit de notre Armée de l'air alors qu'ils n'en feront plus véritablement partie ? Tout d'abord, parce que porter une double casquette n'a rien de confortable, mais aussi parce que les priver de vrais grades, laissant à penser qu'ils ne sont plus des combattants, risque de mettre à mal leur crédibilité au sein des forces. ■



Mots croisés

Paul Platel (49 – de Seynes)



Horizontalement :

I - S'il en manque un, les flics arrivent. II - A conduit Châteaubriant à Jérusalem. III - Personne dans un sous-marin - Nous soumettent à la question. IV - Peintre moraliste. V - Sont à angles droits - Ponctue la sortie du terrain - Utile dans un cercle. VI - Fait un petit tour - Sur le Parana. VII - On le prend pour un pigeon - Symbole. VIII - Représente la Russie ou la Californie - Ils sont imagés. IX - Grands trous - Un mot sans suite. X - Victimes du temps passé.

Verticalement :

1 - Éminence parisienne. 2 - Se répéter - À mettre en ordre pour le traverser. 3 - Sous le signe du crocodile - Un monsieur du nord pour César. 4 - Africain barbu et cornu - Du vent dans les voiles. 5 - Pronom - Leurs pensionnaires sont très bêtes - Blanc ou noirs. 6 - Des femmes qui sont pour l'ordre. 7 - En Chine arrive après le cochon - Godasse. 8 - Sentinelles ailées - Avec lui on en prend pour son grade. 9 - Donne une image de l'intérieur - Celui des oiseaux est piquant. 10 - Assemblent ce qui est Assemblée

(solution en page 67)

Parlons français - Piqûre de rappel n°28

Lucien Robineau (51 - Jeandet)

Pour transpercer les incultes de haut niveau sévissant ici et là, notamment sur les ondes

Nominal

Apparu au dictionnaire français en 1550, cet adjectif a vu s'ajouter des sens différents, mais toujours associés à son étymologie : « *qui se rapporte au nom, des personnes ou des choses* ». Ainsi, un appel peut être nominal, de même qu'un vote. Un scrutin peut même être uninominal. Lorsqu'on dit : « *Le mieux est l'ennemi du bien* », on donne à deux adverbes une valeur nominale. Au XVIII^e siècle on a opposé *nominal* (qui se réfère au nom, plutôt qu'à la réalité) à *effectif* (qui se traduit par un effet réel, selon le Robert). C'est ainsi que la puissance nominale d'un moteur est toute théorique et, ici, nominal est en fait le contraire de réel. On sait aussi que dans un portefeuille la valeur d'échange d'une action ou d'une obligation peut différer beaucoup de sa valeur nominale. Une dérivation récente et française, appliquée notamment en astronautique, fait dire à cet adjectif le contraire de ce qu'il veut dire : serait nominal ce qui se déroule conformément à ce qui était envisagé ou prévu. Exemple : « *J'ai l'intention de vivre éternellement. Pour le moment, c'est nominal.* »

Supplément gratuit

Une ou des années ?

On entend et on voit souvent, dans ce que disent les radios et écrivent les journaux, l'expression : « *Dans les années 2009...* ». Or, il saute aux yeux que l'année 2009 fut unique, ainsi que l'année 1951 ou l'an mil. Il est en revanche tout à fait légitime de parler des années trente, qui vont de 1930 à 1939.



Opération "Serval"

Première mission *Rafale* au Mali

"Rasoir Alpha leader" (96 – de Saxcé)

Nos jeunes camarades sont aujourd'hui rompus aux exigences de la "com". Pour preuve ce témoignage envoyé spontanément par l'un d'eux, chef de la mission *Rafale* menée sur le Mali dans les toutes premières heures de l'opération « Serval », la plus longue mission jamais effectuée par la chasse française. *Le Piège* a donc le plaisir de vous présenter ce "scoop" mettant en valeur la capacité de l'Armée de l'air à "entrer en premier". Vous n'aurez pas le nom de l'auteur, car la "com" a aussi ses contraintes.



Armement des avions au départ de Saint-Dizier.



Départ de la mission.

9h41 ... la durée du vol s'affiche sur l'un des écrans latéraux du *Rafale*, quelques instants après l'atterrissage sur la piste de N'Djamena. Ce vol m'a pourtant paru presque bref tant il a été intense. Quelques minutes plus tard, mes trois équipiers sont posés. Nous remontons désormais la piste à contre-QFU en direction du parking militaire. Nous sommes le dimanche 13 janvier, il est un peu plus de 17h00, notre première mission au Mali arrive à son terme. Le *Task* est rempli, plus d'une vingtaine d'objectifs ont été détruits ou gravement endommagés.

Je repense aux événements qui se sont enchaînés depuis 48 heures.

Vendredi 11 janvier, 16h30: fin de l'activité aérienne, je consulte les mails accumulés sur ma messagerie au cours de la semaine ... coup de fil d'un capitaine du centre national des opérations aériennes à Lyon : « Il faudrait nous donner une estimation du pétrole nécessaire à une mission de quatre *Rafale*, au décollage de Saint-Dizier et à destination de

N'Djamena, via le Mali... réponse pour hier ». Je ne suis pas surpris. Ce genre de question ne peut arriver qu'un vendredi après-midi à 17h00...

18h30: tout s'accélère. Un décollage de quatre *Rafale* est prévu dans la nuit de samedi à dimanche. En parallèle, une équipe restreinte de pilotes, officiers renseignement et mécaniciens, doit embarquer à bord de l'un des avions ravitailleurs *C135* qui accompagneront le dispositif à partir d'Istres. Départ prévu du bus à 3h00 du matin... juste le temps de faire un sac.

La mission telle qu'elle m'est alors présentée par le conseiller militaire du commandant de la défense aérienne et des opérations aériennes (COM-DAOA) consiste en un raid sur des objectifs tenus par les terroristes au Mali. Décollage prévu de Saint-Dizier, destination : N'Djamena au Tchad. Les pilotes embarqués dans le *C135* doivent quant à eux assurer la même mission, en sens inverse, le lendemain de notre arrivée. Les patrouilles pour les deux missions sont constituées. Le choix des pilotes



n'est pas simple : tous sont prêts et volontaires. Tandis que les pilotes désignés se rendent au service médical pour les derniers vaccins, les préparatifs de la mission commencent. Chaque cellule de l'escadron est mise à contribution : "préparation mission", "renseignement", "tir", "opérations"...

23 h 00 : retour à la maison pour le personnel indispensable à la préparation de mission du lendemain, afin de prendre un minimum de repos et préparer l'indispensable BV. Pour ma part, je garnis mon sac du strict minimum – une combinaison "sable" et une trousse de toilette – afin d'assurer la mission dont je pense alors qu'elle ne durera que quelques jours.

Samedi 12, 14 h 30 : après une matinée de repos pour les membres de la patrouille, nous nous retrouvons tous en "salle de guerre" de l'escadron. Les dossiers d'objectifs nous sont parvenus : des installations, camps d'entraînement, centres de commandement utilisés par les groupes terroristes à proximité de Gao, ville qui m'est alors parfaitement inconnue mais qui deviendra familière au cours des semaines à venir. Nos configurations se précisent : deux des quatre *Rafale* seront équipés de munitions guidées GPS "AASM", les deux autres de bombes guidées laser "GBU12".

18 h 00 : briefing téléphonique avec le conseiller juridique du COM-DAOA. Les règles d'engagement me sont présentées. L'escadron tout entier participe à la préparation de mission. La cellule "renseignement" est présente au grand complet. Je constate avec satisfaction la sérénité avec laquelle chacun travaille. Un véritable esprit de corps anime notre équipe, qui dépasse d'ailleurs les frontières de l'escadron. Deux pilotes du 2/30 nous ont en effet rejoints au cours de la matinée, tandis que le 1/91 a mis à notre disposition quelques-uns de ses équipages, en prévision d'un raid ultérieur. Tous œuvrent comme un seul homme à la préparation alors que la nuit commence à tomber. La base aérienne tout entière s'active à la préparation des avions. Les containers munitions encombrant les abords du parking témoignent de la nature de la mission qui se prépare.

20 h 00 : briefing avec le "Bretagne" et le commandant de bord du premier *C135* ravitailleur. Les points de séparation et de rejointe au moment de l'attaque sont fixés. La question du carburant disponible demeure, elle, largement en suspens. Nous ne savons toujours pas quel trajet nous emprunterons : Maroc ? Algérie ? Lybie ? Les autorisations tardent à venir.

22 h 30 : nous laissons à l'équipe de nuit le soin de finaliser la préparation. Ni l'ordre particulier d'opération, ni le plan de communication ne nous sont encore parvenus. Nous verrons tout à l'heure, après quelques heures de sommeil. Je quitte les locaux et rejoins l'hôtellerie en zone "vie". Avec cette montée en puissance subite, la base aérienne est animée comme en plein jour. Je croise les poids lourds qui ont transporté les munitions depuis les dépôts. À cet instant, la base aérienne "outil de combat" prend tout son sens.

03 h 00 : après une courte nuit, je regagne l'escadron. On m'annonce que l'ordre d'opération est arrivé et... que les objectifs ont changé. Le plan d'attaque a été revu de fond en comble par l'un des commandants d'escadrille. Il m'en expose les grandes lignes et me transmet les documents de mission. Ils se révéleront d'une aide indispensable en cours de vol, pour faire face aux aléas inévitables de la "conduite" : changement de mission en vol reçu du CPCO, absence du *pod* de désignation laser sur l'un des avions *spare*, pourtant chargé de GBU12...

La lecture de l'ordre d'opération rédigé par le CDAOA répond aux ultimes questions. Je récupère les fréquences radio indispensables sur le plan de communication tout juste arrivé. Le travail accompli en quelques heures par l'escadron est remarquable. Tout est prêt : fiches de percées, terrains de déroutement, *datacards*¹, plan d'attaque, dossiers d'objectifs,...

04 h 20 : briefing dans dix minutes. Les douze dernières heures m'ont prouvé, s'il le fallait, la pertinence de notre entraînement quotidien : les



Deuxième ravitaillement au-dessus du Maroc.

préparations de missions en temps toujours trop contraint, les modifications de dernière minute imposées par le commandant d'escadrille, jusqu'aux séances d'instruction, parfois rébarbatives, à l'utilisation des moyens de survie, rien n'est superflu.

04 h 30 : début du briefing. La réflexion tactique, les choix, la préparation sont derrière nous. Je sens ma patrouille sereine lorsque nous passons en revue, les uns après les autres, chacun des points de nos briefings mission réalisés à l'entraînement. Nous sommes désormais en terrain connu. Seule différence notable : l'attention particulière accordée à la CSAR²...

05 h 30 : Départ aux avions après avoir signé notre ordre de vol et enfilé nos combinaisons étanches. Les gilets de combat sont plus lourds ce matin, les pistolets qui les garnissent y sont probablement pour quelque chose. Un dernier mot d'encouragement du commandant de base et l'escadron rassemblé nous accompagne vers la ligne de *Rafale* disposés devant l'unité. Le tour avion est plus long qu'à l'accoutumée. La vérification de nos 24 bombes prend en effet un certain temps. Les actions vitales, cette musique apprise par cœur et maintes fois répétée au cours de l'installation cabine a quelque chose de rassurant. Seule entorse à cette "partition" : je ressens le besoin de serrer la main de mon pistard avant de refermer la verrière et me retrouver isolé du monde extérieur.

Mise en route et tests au sol effectués, je demande le roulage. Un dernier salut à nos mécaniciens. Nous quittons l'îlot de lumière de la ligne *Rafale* et son activité, pour nous enfoncer dans la nuit, vers le seuil de piste. Dernières vérifications, nous nous élançons l'un après l'autre sur la piste.

« *Rasoir Alpha 4, airborne* ». Il est 7h17. À peine plus de 36 heures après le premier coup de fil du CNOA, nous sommes en route vers le Mali. Belle démonstration de réactivité. Nous montons en "trail" vers notre altitude de transit. Il fait encore nuit noire. À peine la couche de nuage traversée, nous apercevons les premières lueurs de l'aube.

L'interception de notre premier ravitailleur est réalisée sans encombre au large d'Istres. Nous nous positionnons de part et d'autre et entamons notre périple vers le Sud. Les côtes espagnoles défilent à l'Ouest, puis le Maroc et la Mauritanie. Nous obliquons vers l'Est. Les ravitaillements tous effectués en point central s'enchaînent. L'indisponibilité temporaire du lance-bombes de l'un de mes équipiers, la modification du plan d'attaque, consécutive à l'absence de *pod* de désignation laser de mon numéro 3, ainsi que quelques problèmes mineurs se chargent de nous occuper l'esprit jusqu'à notre troisième ravitaillement en vol.

1- N.D.L.R. : Feuille au format A5 recueillant les données spécifiques à la mission.

2- *Combat Search and Rescue*

3- N.D.L.R. : À environ 2 à 3 nm l'un derrière l'autre, en accrochage radar.



Opération "Serval" Première mission Rafale au Mali

► Alors que notre trajectoire s'infléchit vers l'Est, à quelques centaines de nautiques des premiers objectifs, le CPCO nous gratifie d'une dernière adaptation du plan d'attaque, suite à la modification des priorités d'engagement des cibles assignées.

« *Rasoir Alpha 4, 5 tons, full, clear disconnect* »... L'annonce ponctue la fin du troisième ravitaillement de mon numéro 4 au-dessus du Mali et signifie que le dernier "obstacle" à la réalisation de l'attaque est levé : nous disposons désormais du carburant nécessaire à la réalisation de la frappe.

Nous laissons le *C135* sur notre gauche et descendons, en accélérant, vers l'altitude prévue de l'attaque. *Fence in*... ultime vérification du bon fonctionnement de mon système d'autoprotection. Nous allons évoluer dans le domaine d'engagement des missiles sol-air courte portée qui, selon nos officiers "renseignement", sont présents dans les rangs des groupes terroristes. Notre vitesse, 440 nœuds, diminuera notre vulnérabilité. Mon équipier en charge de l'annonce éventuelle des départs missiles sera le dernier rempart, lorsque j'aurai le regard rivé sur la cible.

Plus que 50 nautiques. Pour le moment, mon *pod* de désignation laser, pointé dans la direction de l'objectif, me permet seulement de distinguer le fleuve Niger. Bientôt apparaissent les formes caractéristiques d'une ville : Gao. Mes numéros 3 et 4 se séparent afin de se présenter sur l'objectif au cap prévu.

In Hot, plus que 15Nm, moins de deux minutes de vol, je lève les dernières sécurités armement. À 30 secondes du point de tir, l'image du *pod* me permet de reconnaître mon premier objectif. Pas de méprise possible.

Je presse la détente. Quelques longues secondes plus tard, une légère secousse, la conduite de tir du *Rafale* vient d'autoriser l'éjection de la première GBU12. Je lance l'illumination laser qui doit guider la munition vers l'objectif, reproduisant à l'identique la passe de tir répétée des dizaines de fois à l'entraînement. Tout en me concentrant sur la visée, je suis la décrémentation automatique du temps de vol jusqu'à l'impact. Plus que 10 secondes. Je suis désormais à la verticale de la cible. 5...4...3...2...le bâtiment visé disparaît subitement. Un flash blanc



envahit l'écran. La munition a fait but. À mesure que je m'éloigne de l'objectif, l'image de mon *pod* me permet de distinguer le panache de fumée, à l'emplacement où s'élevait l'un des bâtiments principaux du camp d'entraînement terroriste, quelques secondes auparavant.

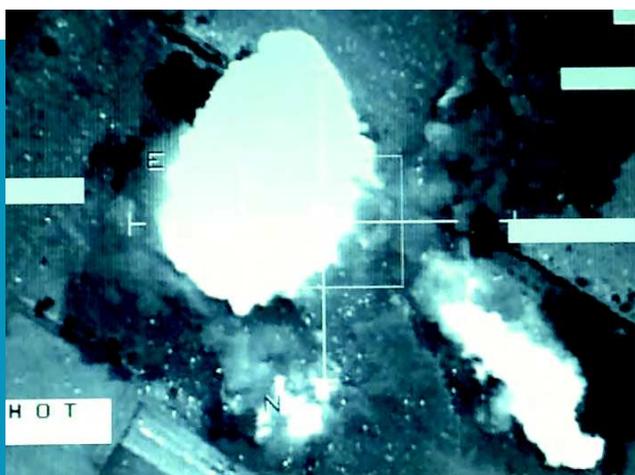
Les premiers comptes-rendus radio de mes équipiers me parviennent : l'attaque se déroule conformément au plan prévu. Mais bientôt, l'inévitable "grain de sable" vient s'inviter dans la mécanique bien huilée du plan de frappe. Mon équipier, encore chargé de toutes ses bombes, consomme plus de carburant que je ne l'avais prévu. Sans un ravitaillement préalable, impossible pour lui de réaliser ses frappes. Même problème pour mon numéro 4. Nous interrompons donc prématurément l'attaque pour converger vers le ravitailleur à quelques dizaines de nautiques à l'Est de notre position.

Au moment où nous le rejoignons, j'apprends que ce dernier peut nous offrir 24 tonnes de carburant. Je sais par ailleurs, après un rapide *Fuel check*, que 17 tonnes sont nécessaires à ma patrouille pour rejoindre N'Djamena. Le problème qui se pose alors à moi peut être résumé comme suit : « *Sachant que le C135 consomme 4 tonnes de carburant à l'heure, que chacun de mes équipiers consomme environ 100kg de carburant à la minute en phase d'attaque, et que nos derniers objectifs sont situés à 50 nautiques à l'Ouest de notre position, puis-je réaliser les dernières frappes et disposer du carburant nécessaire à la poursuite de la mission vers N'Djamena ?* »

Le *Rafale*, aussi perfectionné soit-il, n'apporte pas encore les réponses à ce genre de question et je remercie intérieurement mes instructeurs qui, il y a quelques années, se montraient inflexibles avec moi en matière de calculs pétrole.

Moyennant un petit coup de pouce de notre *C135* qui nous rapproche de notre objectif au cours du ravitaillement et nous autorise à lui prélever une quantité de carburant un peu plus importante que prévue, nous parvenons finalement à tirer nos dernières munitions sur les cibles assignées. Sécurités armements à peine abaissées, cap à l'Est en direction du Tchad. Un cinquième ravitaillement et deux heures plus tard, nous parvenons à destination. À peine posé, le colonel commandant la base de N'Djamena m'apprend que notre séjour s'annonce plus long que prévu. Nous renforçons dès à présent le dispositif aérien de l'opération "Serval". Il n'est plus question désormais de retour le lendemain, mais d'un détachement de quatre à cinq semaines.

Je repense un instant au contenu de mon sac... la mission risque en effet d'être longue. ■



But!

3- N.D.L.R. : Dernières actions à effectuer avant l'entrée en territoire hostile.

4- N.D.L.R. : Annonce correspondant à l'arrivée sur l'axe de tir



Un aspect méconnu des opérations de Suez

Témoignage¹ de Jacques Souviat (38 - Mailloux)

Notre camarade a participé aux opérations de Suez² en 1956, opérations largement évoquées dans de précédentes éditions. Dans cette transcription, il témoigne des difficultés rencontrées au cours de ces opérations avec les Israéliens et les Britanniques. Il débute au moment où, commandant de la 2, il vient d'arriver à Ramat David et rencontre le colonel Perdrizet, chef des éléments français déjà en Israël.

C'est à ce moment-là que le colonel Perdrizet m'a dit : « *Écoutez, je suis désolé, mais vous allez, pour quelque temps, laisser votre escadre au commandant Saint-Martin, car j'ai besoin de vous pour prendre le poste de chef des opérations des forces françaises en Israël.* » Cela ne m'a pas fait particulièrement plaisir. Le soir même, nous nous sommes retrouvés à Ramleh où se trouvait l'état-major des forces françaises qui devait s'intégrer à l'état-major des forces israéliennes. Ces forces françaises, nous allions l'apprendre plus tard, consistaient non seulement en ces 18 *Mystère IV* déjà en place, mais aussi en un certain nombre de *N2501* qui venaient d'arriver et en un escadron renforcé de *F84F* venant de Saint-Dizier qui devait arriver le lendemain ou le surlendemain.

Les opérations allaient donc commencer mais, aussi précis qu'avaient pu être les plans élaborés à l'état-major intégré de Londres, les choses concernant l'opération 750 étaient restées un peu dans le flou car, pour des raisons politiques, beaucoup d'affaires n'avaient pas été réglées. Et c'est le colonel Perdrizet qui s'y est employé. Le soir même nous avons pris contact avec le chef d'état-major de l'Armée de l'air israélienne, le général Tolkowski, et nous étions installés à côté d'Israéliens qui baragouinaient un peu le français. Il s'agissait de savoir ce qu'on allait faire, de découvrir le contexte, d'établir les ordres pour participer aux opérations. Tout cela avec le système de transmission tout à fait élémentaire des forces aériennes israéliennes de l'époque.

Pour arriver à savoir ce que faisaient les Israéliens pour que nous puissions planifier des opérations coordonnées, sinon intégrées, il a fallu que le colonel Perdrizet tape sur la table pour faire comprendre que nous ne voulions pas être traités comme une force secondaire et que nous entendions être associés à l'ensemble des opérations. Grâce à cette fermeté affichée par le colonel Perdrizet, des portes qui avaient beaucoup de mal à s'ouvrir, compte tenu de cette manie du secret des Israéliens, se sont ouvertes pour nous et nous avons véritablement pu faire ce que nous voulions.

(...)

Par ailleurs, les opérations franco-britanniques – à partir de Chypre – ont commencé quelques jours après notre arriv en Israël et après qu'Israël eut déclenché les leurs. L'Égypte s'est vue soumise à un *straffing* absolument intense. Seulement les choses ne se passaient pas toujours très facilement. Pour des raisons politiques, beaucoup d'affaires n'avaient pas été

Issu de la promotion 1938 de l'École de l'air, Jacques Souviat préside l'AEA de 1976 à 1979 à l'issue d'une brillante carrière.

Il fait toutes ses armes au 1/2 "Cigognes" et en prend le commandement avant de commander la 2. Fidèle à Dijon, il en commande la base. Il est adjoint au commandant des FAS avant d'être nommé sous-chef d'état-major opérations à l'EMAA.

Il commande enfin la 4^e région aérienne et termine au poste d'inspecteur technique de l'Armée de l'air.

prévues. Cela peut paraître tout à fait extraordinaire, mais nous nous trouvons sur un seul théâtre, celui du Moyen-Orient, face à un seul adversaire, l'Égypte, avec deux forces, l'une franco-britannique stationnée à Chypre et l'autre franco-israélienne en Israël, dont les actions n'étaient absolument pas conjuguées. Les Anglais, pour des raisons politiques, ne voulaient pas entendre parler des forces israéliennes. Nous nous trouvions ainsi dans une situation très délicate. Aussi, en dépit des ordres qui étaient de n'avoir aucune liaison entre nous, les Français en Israël et les Français à Chypre, nous avons tenu à les établir pour éviter des catastrophes. Une nuit, je suis parti avec un *Dakota* pour voir le général Brohon et lui expliquer que cela ne pouvait pas durer ainsi et que j'avais blanc-seing pour régler avec lui le problème de la coordination entre les forces franco-britanniques de Chypre et les forces franco-israéliennes. En particulier, je lui ai dit que du moment que la coordination en temps réel était absolument impossible, il s'agissait de définir des zones de responsabilités distinctes. Je lui ai demandé, avec l'aval des autorités israéliennes, d'accepter que les zones de responsabilités israéliennes soient situées à l'est du canal de Suez et que celles des forces de Chypre soient situées à l'ouest. Les choses se sont discutées longuement entre le général Brohon et les autorités britanniques et finalement nous avons obtenu gain de cause. Les opérations ont donc pu continuer comme ça, chacun de son côté : c'était un moindre mal. C'est dire que la coordination entre alliés dans cette opération a été quelque chose de difficile! ■

1- Témoignage reçu au Service historique de l'Armée de l'air en 1986 et retranscrit par Hugues de Sacy (61 - Moulin).

2- Voir les articles sur ces opérations dans les numéros 209, 210 et 211.



Place aux jeunes !



Nous commençons l'année 2013 avec une rubrique « Vie de l'École » entièrement imaginée, conçue et rédigée par les élèves de Salon-de-Provence. En donnant la plume à nos "jeunes pousses" dans ce numéro un peu exceptionnel, nous pensons intéresser les plus anciens aux motivations des élèves d'aujourd'hui dans un monde qui a beaucoup changé, et sensibiliser nos poussins et aspirants à notre association et à ses œuvres.

Le monde change, l'Armée de l'air change, et bien sûr l'École de l'air aussi, mais il est réconfortant de découvrir dans les articles qui suivent que la motivation et l'enthousiasme de nos jeunes sont une constante qui permettra à chacun de nous de se remémorer ses belles années du Piège.

Merci aux auteurs et participants des pages qui suivent pour ces bouffées de fraîcheur qui montrent aux plus anciens qu'ils ont transmis sans faille tous les relais, y compris celui des traditions.

2013, l'odyssée des Piégards

Hélène Hameau (11-Dupérier)

Page 29
En attendant
l'envol...

Mesdames et Messieurs les lecteurs du *Piège*, bienvenue à bord de ce *Cirrus SR20i*, pour un voyage d'une semaine au cœur de l'École de l'air.

Page 29
J'ai été piégé...

Lundi matin 7h20, l'aspirant Duchesne prend les commandes pour les couleurs. L'aspirant Tchissa du cours spécial de l'École de l'air fournit la clairance pour l'alignement et le décollage. Attachez vos ceintures.

Page 31
Aviateur ne rime
pas avec amateur

Page 30
Et à la stakhe
Bordel !

Prenez le cap de la stakhe² : quotidien hostile d'un aspirant à l'École de l'air. Jour après jour, il évolue dans ce domaine. Mais ce lundi soir, il prend un peu de hauteur pour assister au briefing d'une marche topo : c'est parti pour une nuit à l'aventure !

Page 33
Le rêve d'Icare
devient réalité

Page 32
Les JIFICS vues
par une
poussine...

Mardi matin, la tête en l'air, les aspirants réfléchissent aux semaines de vols à venir, à propos des stages de motivation qu'ils auront l'occasion de faire pendant leurs permissions, l'esprit encore vif des péregrinations de la veille.

Le dur retour à la réalité des cours s'apparente à un décrochage



Page 36
Terre de sport

dynamique. Le mercredi après-midi est l'occasion de nous adonner à un exercice d'encadrement des lycéens de la région dans le cadre du tutorat.

Jeudi après-midi, c'est une navigation basse altitude qui attend les aspirants : concentration optimale. C'est sport ! À l'École de l'air, ce dernier s'effectue en brigade, à raison de quatre heures par semaine. Cependant, cet après-midi-là, ils s'entraînent pour préparer le tournoi des grandes écoles de la défense. C'est aussi une opportunité d'échanger avec les diverses promotions des Écoles d'officiers de l'Armée de l'air (EOAA). Que de temps écoulé depuis nos premières foulées sur le terrain de sport alors que nous rencontrons nos grands anciens lors de la journée de remise des poignards !

En soirée, un vol en formation est programmé. Un *Pilatus 21* et un *F16*, entre les mains respectives d'un cadet singapourien et d'un cadet américain, rejoignent l'*Alphajet* dans le ciel salonnais. C'est l'heure de passer une bonne soirée ensemble, de partager, au-delà des frontières et des cultures, leurs différentes expériences.

Vendredi, à 12h20, c'est le rapport en présence des brigadiers. Le commandant Didion assure la navigation. Après ce périple insolite à l'École de l'air, le *SR20* atterrit.

Chers lecteurs ! L'ensemble de l'équipage espère que vous avez pu apprécier ce vol et souhaite vous revoir prochainement sur ses lignes.

Page 37
Une année riche en émotions !

Page 37
En marge de la cérémonie des poignards

Page 38
Être « bricard³ » à Salon-de-Provence

Page 38
À road less travelled



En attendant l'envol...

Arnaud Duchesne (11-Dupérier)

Pur produit EPA (École des pupilles de l'air), Khûb⁴ jusqu'au bout des bretelles, rien ne me prédestinait, avant mon entrée dans les "Classes de l'air", à devenir militaire. Un papa et une belle-maman traiteurs, une maman en fauteuil roulant, une famille de quatre enfants dont je suis l'aîné, bref une vie française méridionale comme tant d'autres. Et pourtant, c'est dans les contreforts des Alpes, au pied de la Chartreuse que tout a basculé. Entré pour devenir pilote, j'en suis ressorti avec la conviction que je deviendrai officier.

C'est ainsi que j'ai intégré le prestigieux "Nid des Aiglons" en août 2011, en tant qu'élève officier basier. Je reste persuadé d'avoir fait le bon choix en m'engageant dans l'Armée de l'air en tant que personnel non navigant : la proximité des avions m'est toujours aussi indispensable, mais je ne me serais pas autant épanoui en tant que navigant... et épanoui, Dieu que je le suis aujourd'hui !

Voué tout entier à l'apprentissage d'un métier qu'il me tarde d'exercer, dans cette illustre institution que constitue le Piège où nous est transmis tant l'héritage des Aiglons d'antan que le savoir nécessaire aujourd'hui à un officier prêt à en découdre pour son pays, je me sens comme un poisson dans l'eau !

Rigueur et travail rythment ces journées à 100 à l'heure qui font mon quotidien, carburant à la motivation toujours entretenue par un passage d'avion, un pax⁵, ou une sortie cohésion. Élève "traditions" de la 2011, je ne me lasse pas de monter projet sur projet, dans le but de porter haut les couleurs de ma promotion, ou parfois de mon école. Quand bien même tous les jours ne sont pas roses, il reste la course à pied pour prendre un grand bol d'air frais... et puis, en cas de coup dur, je sais que je peux toujours compter sur mes p'tits khôs pour me soutenir.

Quant à mon envol... qui peut me certifier vers quels horizons il me mènera ? Opérationnels, oui. Plus tard en état-major, sans doute. Mais à l'instar d'une armée sans cesse en mouvance, j'attendrai les opportunités qui s'offriront à moi tout en me battant pour garder le cap que je

me choisis aujourd'hui. Et quoiqu'il advienne, je sais que je garderai de mes années d'Aiglons, un souvenir impérissable.

J'ai été piégé...

Guy Fabrice Tchissa Tchekam (CSEA 11-Dupérier)

Je suis de nationalité camerounaise, de tribu bamiléké. J'étais en Master 1 d'informatique lorsque les tests de sélection de pilotes (tests psychotechniques) ont été organisés. Encouragé par Papa qui voyait l'occasion d'avoir un fils officier, sous le regard méfiant de Maman qui voyait plutôt un fils sacrifié, je me suis lancé et j'ai réussi. C'était le début d'une marche longue et périlleuse.



Photos École de l'air

Quelques mois après, j'ai été convoqué au CEMPN pour les visites médicales et mes résultats ont été favorables. J'ai ensuite réussi le concours ▶

- 1- *Cirrus SR20* : nouvel avion léger quadriplace pour la formation initiale des PN.
- 2- Stakhe : inspiré du stakhanovisme, ce terme désigne l'ensemble du travail académique du futur ingénieur.
- 3- Surnom des brigadiers
- 4- Khûb : redoublant de deuxième année de prépa, aussi appelé 5/2.
- 5- Pax : passager ou accompagnateur passif.

Place aux jeunes!

- d'entrée au Pôle aéronautique national à vocation régionale (PANVR) de Garoua au Cameroun.

Le PANVR, inauguré en 2001 par les présidents Jacques Chirac et Paul Biya, permet l'initiation et la sélection en vol des PN d'Afrique francophone, ceci pour minimiser les échecs dans la suite de leur formation. Après 5 mois et 10 missions sur *Tétrás* (ULM), j'ai terminé avec un pronostic moyen. En parallèle, j'ai passé le concours du Cours spécial de l'École de l'air (CSEA), que j'ai réussi, mais comme "officier de base".

C'est à ce moment que « j'ai été piégé... ».

Mes premiers jours à l'École de l'air n'ont pas été faciles. Des journées qui durent plus de 14 heures (difficile pour ceux qui faisaient le jeûne du ramadan) au froid d'Anceles, en passant par les JIFICs⁵, un séjour à Laveran pour un *check-up* et le décès de mon père, j'ai compris le sens du mot "engagement" et surtout de notre devise « *Faire Face* ». Heureusement, la cohésion et le soutien de mes p'tits khos m'ont aidé à surmonter ces moments pénibles.

Ce fut aussi un plaisir de découvrir les différentes traditions de l'école. Notamment le baptême promo. Même si à certaines de ces cérémonies, nous les AS (Africain stagiaire), regrettions l'absence de nos familles, ce fut toujours une joie de pouvoir partager ces instants mémorables avec nos camarades ainsi que d'avoir le soutien et les encouragements de leurs familles.

Après les deux ans du CSEA, les personnels non navigants (PNN) intégreront l'EMA2 (École militaire de l'Air) dans leurs spécialités respectives. Quant aux personnels navigants (PN), après quelques mois au « Piège » à peaufiner leur anglais et leur habileté en vol, ils iront à Cognac, puis à Avord. À la fin de notre formation, nous retournons dans nos pays respectifs mettre toutes les connaissances reçues au service de nos armées. Moi, j'ai opté pour l'administration des ressources humaines et espère parvenir un jour à la haute fonction de directeur des ressources humaines (DRH) dans mon pays. Une chose est sûre, l'heure est avant tout à la « Stakhe ».

Et à la stakhe, bordel!

Meigane Burnet et Aurélie Petibon (11-Dupérier)

Bien que la formation académique au sein des Écoles d'officiers de l'Armée de l'air ait logiquement évolué depuis sa création, la stakhe, demeure et résiste au temps qui passe. Après des années de préparation éprouvante au concours d'admission, les élèves-officiers n'en ont pas pour autant fini de pâler sur de noirs bouquins (ou plutôt devant leurs écrans d'ordinateur), la formation de futurs chefs étant à ce prix.

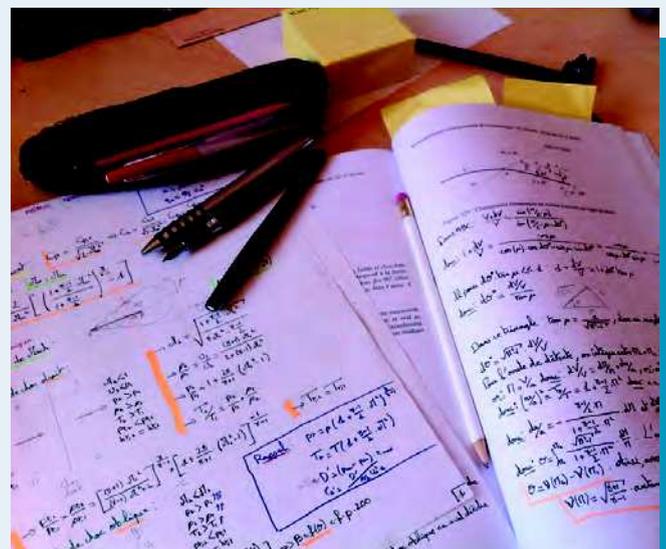
Du fait de la complexification technologique des avions et des systèmes d'armes, une partie des piégards suit actuellement une formation scientifique toujours plus poussée.

Parallèlement, l'école s'ouvre et cherche à diversifier le recrutement de ses futurs officiers. Ainsi, on peut trouver au Piège, depuis 2010, une espèce nouvelle pour laquelle la devise « *Faire Face* » à la stakhe est un défi quotidien : les EA « Sciences-Po », de futurs officiers des bases dont l'enseignement académique se focalise principalement sur les sciences humaines.

Il y a également leurs camarades africains qui, dans le cadre de conventions entre leurs pays et la France, suivent une formation de trois ou quatre ans à l'EA en fonction de leur spécialité et sont ensuite appelés à retourner servir dans leur pays. Les commissaires, qui font partie intégrante de la promotion EA, suivent également des cours à l'école bien que leurs nombreux stages les envoient aux quatre coins de la France sur différentes bases. Cependant, ces derniers vont bientôt faire partie de l'École interarmées des commissaires (*article dans ce numéro page 20*) qui ouvrira cette année sur la BA701 et formera l'ensemble des commissaires de nos armées.

L'enseignement dispensé au sein des EOAA est tout aussi varié que les diverses missions auxquelles les futurs officiers seront confrontés. La formation académique du piégard scientifique est orientée vers les "sciences dures", sensées répondre au besoin d'une spécialisation croissante en vue d'obtenir le fameux diplôme d'ingénieur. De plus, grâce à un partenariat avec l'université d'Aix-Marseille, il obtient également un Master et un "Diplôme Universitaire". Pour le piégard « Sciences-Po », la formation académique est axée sur les sciences humaines mais comporte tout de même une dimension scientifique avec, par exemple, des initiations à la cyberdéfense ou à la propulsion, même si certains domaines peuvent paraître bien obscurs : leurs vagues souvenirs (quand il y en a!) de mathématiques remontent... au lycée pour la plupart d'entre eux! Ces derniers suivent une scolarité de trois ans comme tous les PNN (à la différence des PN qui passent 4 ans à Salon-de-Provence), sanctionnée par l'obtention du diplôme de l'IEP⁶ d'Aix-en-Provence.

Voilà donc des piégards aux profils bien différents. Mais peut-être pas tant que ça. Tous, scientifiques ou non, doivent suivre un certain nombre de cours constituant un bloc de savoirs fondamentaux et indispensables à la formation générale de tout officier aviateur : les cours *Histoire de l'Armée de l'air* et *Histoire de l'officier* par exemple, ou encore *Éthique et commandement*. Être aviateur ne s'improvise pas. En outre, et afin de mieux comprendre l'environnement technique ou humain dans lequel il sera amené à évoluer, le piégard est sensibilisé à l'importance des facteurs humains. De la théorie et de l'observation pratique



Pour les têtes bien faites ET bien pleines...

pour devenir de bons chefs : il s'agit aussi d'appréhender les enjeux et les responsabilités futures de leur métier, et cultiver en conséquence les qualités nécessaires à leur exercice.

Un autre point commun est à souligner. Dans un contexte d'interarmement et d'internationalisation de la Défense, le piègeard doit être capable de communiquer dans un monde en perpétuelle évolution. C'est pourquoi une attention toute particulière est accordée à l'apprentissage des langues, l'anglais notamment dont la maîtrise est primordiale pour un officier opérationnel. Chacun travaille ainsi du mieux qu'il peut, avec un accent parfois... très français. L'apprentissage de l'anglais se fait par petits groupes afin d'amener chacun au meilleur niveau possible. L'opportunité de pratiquer une deuxième langue leur est également offerte (italien, espagnol, allemand, russe, chinois, japonais et arabe) en tant que débutant ou confirmé, une activité du mercredi après-midi qui est plus détendue, tout en restant très enrichissante.

Cependant, les heures consacrées à la stakhe ne se limitent pas à celles passées dans les amphis du BDE (bâtiment de la direction de l'enseignement) : de retour à l'internat, l'élève-officier du Piège dispose de créneaux de "travaux personnels d'assimilation" ou TPA qui sont en théorie (!) consacrés à l'étude... Mais la vie de promotion offre de nombreuses activités de cohésion et autres réjouissances, souvent susceptibles de distraire le piègeard des impératifs académiques (temporairement bien sûr !) même si les exigences en termes de résultats sont toujours plus strictes.

Au Testard, le travail reprend, il faut ranger et nettoyer, car une revue de chambre peut avoir lieu à tout moment. Puis les cours reprennent, ponctués par un rapport chaque midi. Lors de ce rituel quotidien, un élève de semaine se charge de présenter la promotion aux brigadiers ; il lit le cahier des rapports et des punitions. En effet, le manquement à une règle entraîne inévitablement la sanction. Celle-ci peut se limiter à des tours de la place Pelletier d'Oisy, familièrement appelée PO. Elle peut également se transformer en retenue temporaire sur base, selon la gravité de la faute. La tenue doit, évidemment, être irréprochable.

À travers toutes ces épreuves, des relations d'amitié se tissent très vite. Étrangement incapables de trouver les mots justes pour qualifier ce lien si spécial, sans doute faut-il vivre ces expériences pour comprendre.

Cette formation militaire qui est dispensée en continu tout au long de notre cursus ne crée pas que de la cohésion, elle nous apporte également les qualités propres à un officier. Nous en ressortons à chaque fois grands et enrichis. Cela nous prépare aux OPEX et à nos futurs métiers, quels qu'ils soient. Les bricards, avec qui nous partageons un lien privilégié, nous guident et nous inculquent les valeurs inhérentes à tout militaire, afin que nous puissions finalement prendre notre envol avec succès.

Aviateur ne rime pas avec amateur

Julie Duplessis (promotion 2012)

L'auteur revient sur ses deux premiers mois de formation militaire à l'École de l'air, et nous exprime son ressenti.

01h03 : les élèves de la promotion 2012 de l'École de l'air dorment paisiblement dans leur chambre au Testard.

« Contre appel ! Tout le monde se rassemble dans le hall, ASAP », s'écrie l'élève de semaine de la 3^e brigade. Le message se transmet rapidement. Chacun se précipite en "tenue du moment" et court réveiller les retar-

Photos École de l'air



dataires. Nos brigadiers nous attendent impatiemment, ils ne sont pas satisfaits, nous sommes beaucoup trop lents et manquons d'énergie. La rigueur et la discipline sont le quotidien du militaire, nous explique le commandant Raulot, notre commandant de promotion : « *Au cours de votre carrière, une alerte peut survenir à chaque instant, il faut donc être prêt à réagir face à n'importe quelle éventualité* ». L'encadrement nous laisse finalement une deuxième chance de prouver notre motivation et notre détermination : « *Dans cinq minutes, tout le monde doit être rassemblé en tenue de combat...* » La course contre la montre commence. Pantalon, veste de treillis, chaussettes vertes, bande patronymique, badge, calot, rangers cirées, il ne faut négliger aucun détail. Pour gagner du temps nous nous entraînons, vérifions la tenue du camarade voisin, rien à signaler, nous sommes prêts. Le chronomètre s'arrête à 3 minutes et 58 secondes : mission accomplie ! Nous avons l'autorisation de rejoindre nos chambres respectives.

Dès l'intégration à l'École de l'air, ce type d'exercice renforce l'esprit de corps au sein de la promotion. Nous découvrons rapidement que la cohésion sera indispensable lors de notre stage à Ancelle, début de notre formation militaire. En effet, en montagne, les journées sont longues et fatigantes. Le sac de survie et le Famas qui constituent notre équipement, semblent s'alourdir au fil du temps. Dans ces moments-là, le soutien et les encouragements de la brigade permettent le dépassement de soi. La première semaine correspond à l'acquisition de nouvelles compétences nécessaires à tout militaire.

Après un cours exténuant de techniques d'interventions opérationnelles rapprochées (TIOR) sous la férule du caporal-chef Lim, il faut repartir vers le site des courses d'orientation. L'épreuve débute, je cherche le Nord sur mon plan. Certaines balises sont introuvables, le terrain montagneux ne me facilite pas la tâche mais je garde courage en me rappelant que l'heure du déjeuner est proche. Une fois le circuit terminé, nous rentrons au rythme des chants de brigades. *La Strasbourgeoise* retentit à travers la montagne. Mais bientôt, les échos des *Adieux du bataillon de choc* nous parviennent : la 4^e brigade arrive.

Après le repas, la journée se poursuit par une séance de techniques de ►

5- JIFICS : Journées d'Incorporation et de Formation Initiale du Combattant.

6- IEP : Institut d'études politiques.

7- ASAP : *As soon as possible*.



Place aux jeunes!



Saut avec ventral.

► réaction immédiate (TRI). Plongée au cœur d'un combat fictif, je m'applique à restituer l'enseignement du sergent-chef Canova, notre instructeur militaire. Armée d'une réplique de Famas, j'avance progressivement derrière mon coéquipier. Soudain, deux ennemis nous attaquent. « *Tube arrière, tube arrière!* », crie mon binôme, je répète ses instructions et obéis à ses ordres. Sur la droite j'ai repéré un thalweg idéal pour se mettre à couvert. Suivi de près par mon camarade, nous descendons rejoindre un lieu sûr. « *Rallie, rallie* », fin de l'exercice.

De retour au camp, après deux heures quotidiennes de sport, nous assistons aux couleurs. Cet instant de calme me permet de méditer sur les valeurs que représente le drapeau français. Cela ravive ma motivation, chasse la fatigue et me permettra effectivement de surmonter la prochaine épreuve de cette journée : les tours de gardes! À 23 heures, le Famas en main, la lampe frontale en place, mon trinôme débute la première ronde. La nuit est paisible, seuls les chauffages des différentes tentes viennent rompre ce silence parfait, excepté celui de la 3^e brigade qui malheureusement ne fonctionne pas...

Quatre jours plus tard et quelques kilos en moins, un challenge interbrigades est organisé. Nos compétences y sont mises à rude épreuve. La 3^e brigade s'élance en premier sur le parcours. Nous sommes divisés en trois groupes afin de gagner un maximum de temps. Une équipe met en place la tyrolienne, les deux autres vont chercher les différentes balises. Il faut courir vite et faire des choix stratégiques mais surtout rester unis jusqu'à la fin. Au bout de 35 minutes, deux groupes ont terminé tandis que le mien cherche désespérément la dernière balise. Lorsque nous atteignons enfin la tyrolienne, on entend les encouragements de nos camarades « *La trois, les rois!* » Nous accélérons en dépit de notre fatigue pour ne pas décevoir la brigade. Dernière épreuve : le tir. Les ballons explosent du premier coup, et nous courons rejoindre

l'arrivée. Les brigades passent chacune leur tour. Le leadership, l'organisation, la stratégie, la cohésion et les techniques de chacun sont testés.

La journée suivante, nous attaquons la montée du Piolit (d'altitude), les brigadiers nous accompagnent également. Soudain, un bruit déchire le ciel : tout le monde s'arrête pour admirer un magnifique *Rafale*. Un peu plus tard, c'est un *Mirage 2000N* qui défile à son tour. Ces survols, orchestrés par nos bricards, motivent la promotion et lui donnent la force de grimper au sommet de la montagne. Plusieurs passages ont lieu pendant notre séjour, le rêve se concrétise un peu plus. Je me projette dans l'avenir et j'imagine ma vie au sein d'un escadron. Néanmoins le chemin est encore long, ce n'est que le début de l'aventure. Sur le trajet retour, nous participons à une cérémonie, organisée chaque année pendant cette période bloquée, pour rendre hommage à un équipage militaire mort en service sur la petite vallée des Alpes. Ceux-ci effectuaient une mission de reconnaissance lorsque l'avion s'est écrasé au sol. Le devoir de mémoire est, en effet, ancré dans la vie des militaires. Ce type de cérémonie témoigne de notre respect envers les anciens, symbole d'abnégation, de sacrifice et incarnant les plus pures valeurs militaires. Source d'inspiration, ces modèles nous rappellent les raisons de notre engagement, et renforcent nos convictions. Arrivés au camp, les lumières s'éteignent rapidement car la restitution des connaissances débute le lendemain. Tout le monde se couche tôt afin d'affronter au mieux les épreuves des deux derniers jours.

À la fin de ce stage, nous repartons en direction de Salon pour enchaîner sur une semaine para avec saut en automatique d'un *Transall* allemand. Ce nouveau challenge commence par un entraînement spécifique. L'atterrissage demeure la partie la plus délicate. Mais ce n'est plus le temps d'y penser car l'heure fatidique approche.

Le mercredi 30 octobre nous apercevons pour la première fois le "géant du ciel" et nous attendons impatiemment les instructions. Progressivement l'excitation et surtout l'appréhension se lisent sur les visages. Les uns derrière les autres nous embarquons dans l'appareil. Lorsque ce dernier décolle enfin les cœurs s'emballent, les muscles se crispent. À 400 mètres d'altitude, la sonnerie retentit, le voyant passe au vert, « *1..2..3.* », une tape dans le dos, il faut sauter. Dans le ciel, les parachutes se déploient rapidement, on entend des soupirs de soulagement. Finalement nous retrouvons le sol, fiers et satisfaits. Le *Transall* s'éloigne au loin. Nous validons notre BIPM⁹ à la fin du quatrième saut. Cette découverte du parachutisme restera un souvenir à jamais gravé dans nos mémoires.

Les JIFICs vues par une poussine...

Julie Duplessis (promo 2012)

Premier jour à l'École de l'air : j'ai dû *Faire Face* aux JIFICs. À peine entrée dans l'enceinte de la base 701, je suis devenue "poussine", sous la responsabilité des aspirants de la promotion Colonel Dupérier (EA 2011). Mes années au lycée naval de Brest m'avaient préparée à affronter cette période de tests et de dépassement de soi. Pourtant la réalité ne correspondait pas tout à fait à ce que j'avais imaginé. Malgré ma motivation, je me suis vite retrouvée accablée par la quantité d'informations à ingurgiter. La journée, je luttai pour rester éveillée car la nuit, les heures de sommeil se faisaient rares. Cette expérience fut éprouvante tant



physiquement que psychologiquement. Mais la cohésion me redonnait la force de ne pas flancher, lorsque mon moral était au plus bas. Finalement les JIFICs n'ont pas eu raison de moi, car le doute n'a jamais eu de place dans mon esprit. Mes convictions et ma détermination demeurent intactes. Cette phase a marqué un nouveau départ, le commencement d'une nouvelle vie.

...et par un EA2

Thomas Loustalot (11-Dupérier)

Pour moi-même, comme pour l'ensemble des deuxièmes années, les JIFICs restent avant tout un acte de commandement. En effet, l'objectif premier est de former les nouveaux poussins, leur inculquer les rudiments nécessaires à tout militaire – ordre serré, chants, capacité à donner des ordres... Mais les JIFICs ne se résument pas à un simple apprentissage, elles conservent un côté particulièrement gratifiant : le sentiment de participer à la création d'un esprit de brigade et de promotion qui naît au fil des nombreuses activités réalisées avec les poussins. Ainsi, les JIFICs participent véritablement à créer des liens entre les promotions. C'est au cours de ces premières semaines que nous choisissons notre "fils" ou "fille tradi", à qui nous remettons le poignard durant la très solennelle cérémonie en salle des marbres. Les JIFICs se sont donc révélées être pour moi une épreuve de maturité qui a alimenté ma volonté de mener à bien dans l'avenir d'autres actes de commandement.

Le rêve d'Icare devient réalité pour les piègeards !

Sébastien Jeanjean (11-Dupérier)

Que serait l'École de l'air sans le vol ? Une coquille vide sans aucun doute. À tous points de vue, il manquerait cette marque de fabrique propre à l'Armée de l'air, au nom de laquelle nous pouvons revendiquer notre appartenance à la grande famille des aviateurs. Et pour se l'approprier, il faut voler, quelle que soit notre spécialité.

L'École nous offre la possibilité de découvrir ce milieu si passionnant qu'est l'aéronautique, que ce soit par la formation ou par les stages de motivation.

Tout débute avec les vols de découverte dispensés par le Centre de formation aéronautique militaire initiale (CFAMI) qui nous accompagnera tout au long de notre cursus à Salon. À raison de deux semaines de vol tous les quatre mois environ, nous parvenons à faire de notre rêve une réalité.

Cette phase de la formation n'est pas sélective, mais les instructeurs sont invités à se prononcer sur la probabilité de réussite de chaque élève en ce qui concerne son avenir dans l'institution. Il est à noter que le cursus PN a été récemment remanié : le changement majeur à Salon-de-Provence est sans aucun doute la venue du SR-20. La totalité des avions sera présente début janvier 2013. Outre le gain de puissance, son avionique est telle que nous pourrions nous initier à la gestion d'un système moderne.

Pour les PN, une quatrième année à Salon est mise à profit afin d'obtenir l'ATPL (*Airline Transport Pilot Licence*) et débiter la phase 1 qui se faisait auparavant à Cognac.

Les vols en planeur sont aussi le moyen de pratiquer et de profiter



Photos École de l'air

«...Monte sans peur vers le soleil...»

du cadre magnifique qui s'étend tout autour de Salon. Des stages sont obligatoires, mais il est également possible pour les plus motivés de voler le week-end quand le temps et les effectifs le permettent. Avec un peu de chance et de bonne volonté, on peut parvenir à obtenir le brevet de pilote de planeur. Le vol à voile nous permet, entre autres, d'acquérir le sens de l'air. Ces journées se déroulent dans une ambiance assez décontractée, où nous pouvons goûter les joies du vol solo ainsi que les fameuses traditions de l'EIAM¹⁰ pour ceux qui parviennent au lâcher. Et dans ce cas-là, il nous faut prendre le terme "goûter" au sens propre...

En dehors de ces périodes, nous avons la chance de pouvoir nous rendre dans des unités opérationnelles afin de découvrir au plus près la façon de travailler du personnel, l'ambiance et tout un tas d'aspects infiniment utiles pour les choix qu'il nous faudra faire dans un avenir plus ou moins proche. La richesse de ces stages de motivation repose sur la diversité des unités qui sont prêtes à nous recevoir. Ce sont, pour la plupart, des unités navigantes mais les PNN peuvent également demander des stages adaptés à leur spécialité. Ainsi les PN peuvent construire leur propre opinion sur la chasse, le transport ou les hélicoptères. Les discussions au bar sont l'occasion pour les pilotes de faire partager leurs expériences et de bahuter les bleus que nous sommes.

Mais ce n'est pas tout. Comme vous le savez, chaque promotion se voit attribuer un escadron parrain, avec lequel des activités traditions sont organisées et dont les relations avec les pilotes sont plus décontractées qu'avec toute autre unité. Ces liens privilégiés nous permettent de nous rencontrer régulièrement et d'avoir la chance de voler. Ainsi, en ce qui concerne la « Dupérier », nous "paxons" souvent sur *Mirage 2000* au 2/5 "Ile-de-France", notre escadron parrain, et sur hélico puisqu'il y en a également à Orange. Presque toute la promotion a déjà "paxé en chasse" !

Enfin, il arrive parfois que le rêve devienne réalité plus tôt qu'on ne le pense. Comme par exemple ce pax avec la Patrouille de France auquel j'étais loin de m'attendre. Ces opportunités ne se font bien sûr pas toutes seules. Il faut d'abord la motivation de tout le monde, mais aussi le travail d'un encadrement qui a à cœur de faire vivre sa promotion.

Donc, pour résumer, nous volons à Salon, et nous volons même bien, au point de faire vivre la passion qui anime nos entrailles ! ▶

9- BIPM : Brevet d'initiation au parachutisme militaire.

10- EIAM : Escadron d'initiation aéronautique militaire.





2013, l'odyssée





e des piégeards



Place aux jeunes!

Terre de sport

Xavier Savalle (11-Dupérier)

« Ce que d'autres ont réussi, on peut toujours le réussir »
Antoine de Saint-Exupéry, *Terre des hommes*

► Tels sont les mots qui ont guidé la promotion « Colonel Dupérier » lors du raid Courrier Sud 2012, avec pour objectif d'honorer la première place qu'une des équipes représentant l'École de l'air avait décrochée lors de la précédente édition.

La préparation fut longue et aussi bien physique que logistique. Se déroulant sur une semaine, dans des conditions difficiles voire extrêmes, ce raid demandait une bonne condition physique qu'il était difficile d'affûter au vu d'un emploi du temps souvent chargé. De plus, il ne fallait plus compter le nombre d'appels téléphoniques, de mails ou le temps passé à démarcher de potentiels sponsors pour financer notre projet pour le moins coûteux. Et c'est finalement début novembre que l'aventure commença, par-delà l'Atlas et l'Anti-Atlas, à travers les dunes et les oueds, dans la fraîcheur des nuits et le soleil brûlant au zénith : avec plus de 40 km par jour, 350 km cumulés en course à pied ou sur VTT, nous avons traversé le Maroc pour un périple de plus de 1500 km sur les traces de nos anciens, les illustres aviateurs de l'Aéropostale qu'étaient Mermoz ou Saint-Exupéry. Riche de difficultés, de douleurs, de doutes, mais aussi et surtout riche d'émotions, de rencontres, de partage et de joie, cette aventure a été pour toute l'équipe l'occasion de se souder tout au long du parcours, par les souffrances physiques que tous partageaient et par l'effort que chacun accomplissait. Cet esprit de cohésion, de rigueur et de régularité qui émanait naturellement de notre équipe a été clairement ressenti chez les autres participants, qui reconnaissaient en nous ces valeurs militaires.

Mais en plus du défi sportif, nous étions attachés à la dimension humaine que nous avions souhaité donner à ce raid. Avant d'avoir le droit à la douche et aux tajines du dîner, les tentes tout juste installées sur le bivouac, nous remontions dans le 4x4 pour nous rendre dans les villages voisins : la première fois afin de contribuer à la protection du désert aux côtés de l'association Zaila. Chacun a donc participé à cette cause en plantant un palmier dans la palmeraie locale, dans l'optique qu'ils soient réintroduits dans des zones de pénurie. En se retrouvant autour d'un verre de thé et de quelques dattes, cette rencontre nous a fait saisir la simplicité de vie qu'il est suffisant d'avoir lorsque l'on est au milieu du désert. La seconde initiative nous amena dans une école primaire du village de Taliouine pour distribuer des exemplaires du *Petit Prince* rédigés en versions arabe et marocaine. Ce sont une cinquantaine de paires d'yeux curieux et intrigués qui se sont émerveillés devant ces livres, autant que nous d'ailleurs en voyant leurs visages s'illuminer. Une fois de plus nous avons quitté nos hôtes, enrichis d'une autre culture et réjouis de ce partage.

Au 4^e jour de course, la fatigue se faisait clairement sentir, les corps souffraient de la chaleur, de courbatures, les estomacs toléraient maintenant difficilement la nourriture locale. De plus, les équipes marocaines engagées dans la course donnaient une cadence infernale aux épreuves. Mais cela nous poussait finalement à aller les défier jusque dans les derniers kilomètres pour porter haut les couleurs françaises et représenter l'École de l'air. Cet engagement nous amena au terme du périple sur la



troisième marche du podium. Et lorsqu'à la remise des prix, ces athlètes aux foulées de rêve nous considèrent comme « six Français parmi les Marocains, mais qui font désormais parti des leurs », nous prenons conscience que tant d'efforts en valaient vraiment la peine, embrassant la convivialité du raid Courrier Sud et la beauté du sport.

Des images plein les yeux, des muscles fatigués et l'esprit encore au Maroc, le retour à Salon-de-Provence fut quelque peu difficile. Mais à l'École de l'air les activités sportives ne manquent pas, d'autant plus que commençaient dès notre retour les entraînements de "sport compétition" en vue du Tournoi des Grandes Écoles (TGE) et des rencontres internationales.

L'année précédente, nombreux étaient ceux qui avaient eu la chance d'affronter leurs homologues en terre étrangère, mais il ne s'agissait plus de suivre le rythme des Marocains fins et élancés sous 40° en plein désert, mais plutôt d'aller affronter 15 colosses britanniques dans la fraîcheur et sous le ciel gris de Cranwell pour un crunch d'aviateurs. Et à l'image de la troisième mi-temps des joueurs de ballon ovale, ces rencontres internationales sont à chaque fois des moments forts en émotions, où une fois la barrière de la langue franchie, nageurs, footballeurs, volleyeurs, handballeurs, coureurs, basketteurs, escrimeurs et autres judokas partagent leurs expériences, leurs valeurs militaires et leur même amour du sport. Ces rencontres annuelles permettent de tisser des liens entre les écoles mais surtout entre les élèves et cette année ce sera à Salon que viendront se confronter les équipes anglaises, néerlandaises et françaises, où certains se découvriront, d'autres se retrouveront.

L'autre grand rendez-vous sportif de l'année sera lui aussi sur notre sol, mais cette fois à Palaiseau pour le TGE. Attendu par tous, ce week-end est animé à la fois d'un fort esprit de camaraderie (puisque l'on retrouve d'anciens camarades de lycées militaires) et d'un esprit de compétition (car c'est là l'occasion de porter haut les couleurs du Piège face aux autres écoles d'officiers, entre lesquelles a toujours régné une certaine rivalité).

Des premiers jours de poussins jusqu'à nos derniers passés à Salon, dans le froid du mistral ou la chaleur d'été, dans la peine ou la bonne humeur, seul ou en équipe, c'est à travers ces heures d'effort que les notions de cohésion, dépassement de soi, lucidité, rigueur, courage ont pris tout leur



sens, ces valeurs qui seront celles qui animeront notre vie d'officier. Que ce soit par amour de la performance physique, pour l'excitation de la compétition ou pour tenter d'accéder à la perfection, cultivons corps et esprit, cultivons la beauté du sport.

En marge de la cérémonie des poignards

Julie Duplessis (promotion 2012)



... Un match de football quelque peu atypique : *Bienvenue Mesdames, Messieurs pour un spectacle mythique et bien plus encore...* La promotion 2012 défie la 92. Il n'y aura qu'un seul gagnant. Que le match commence! annonçait le commentateur. L'arbitre, accoutré en vache, sifflait le début de la première mi-temps. Les anciens menaient le match jusqu'à l'entracte. Les footballeurs gravitaient autour des collations, pendant qu'une démonstration de pyramide et d'acrobaties animait la pause. La bonne humeur était au rendez-vous, la foule en délire rythmait l'événement par des *ola* et encouragements à perdre la voix. Les 92 ont fait preuve d'une vitalité et d'une force surprenantes, surtout lors du tir à la corde, ultime épreuve départageant les deux équipes. Malgré nos efforts, la victoire est naturellement revenue à la promotion Majoureau : le surplus d'expérience a fait pencher la balance, mais nous prendrons notre revanche dans 20 ans.

Plus tard, la messe des poignards nous permit de méditer notre engagement, de nous remémorer les deux derniers mois déjà passés ensemble. Un lien spécial nous unissait tous désormais. La complicité intacte des 92 témoignait de l'aventure exceptionnelle que nous partagions.

Le soleil se couchait lorsqu'enfin, la cérémonie des poignards, présidée par le général Modéré, débuta. Sous l'œil bienveillant des anciens et des autorités de la base, un genou à terre, nous recevions un poignard,



symbole du commandement, de la main de nos *pères* tradis. Émus et fiers, nous entonnions *Race d'Aiglons* qui raisonnait entre les murs de la salle des marbres. Les traditions ont transformé un ensemble d'élèves empli d'idéaux et de rêves, de tous horizons, en une promotion monolithique et soudée. Cet instant fut magique!

Nous quittions nos anciens en espérant marcher dans leurs traces et embrasser, comme eux, des carrières toutes plus épanouissantes et enrichissantes les unes que les autres. Et loin d'être un adieu, le rendez-vous est pris dans 20 ans, avec les poussins de la promotion 2032...

Une année riche en émotions!

Nina Garçon (11-Dupérier)

La scolarité à l'École de l'air est ponctuée par de nombreux événements mythiques jalonnant notre quotidien et qui font que cette école n'est pas comme les autres...

Fidèle à la tradition, la famille Dassault a accueilli dans ses salons privés des Champs-Élysées la promotion "Colonel Dupérier" pour un cocktail qui restera longtemps gravé dans nos mémoires. Entre deux canapés et un verre de vin millésimé, nous avons pu approcher les ingénieurs du groupe et même parler à notre CEMAA, le général Paloméros. Le temps d'un dernier chant sur le perron de l'hôtel particulier, et nous étions déjà remontés dans les bus, le sourire encore aux lèvres...

Pour lancer la nouvelle année sous de sains auspices, en janvier, un



stage "préparation temps froid". Et quelle rude épreuve! Au programme: descentes folles de pistes enneigées, en ski pour les traditionalistes, en snowboard pour les plus audacieux. Pour lutter contre le climat si hostile, les repas se font riches: raclettes, fondues ou tartiflettes, le piégard ne recule devant aucun défi! Pour sûr, le mythique Perce-neige attend avec impatience notre retour l'année prochaine, pour enflammer encore une fois, le petit village d'Ancele...

Après huit mois d'intense préparation, 48h hors du temps: le Mur Promo reste incontestablement l'un des meilleurs souvenirs de notre année de poussin! Libre cours à toute notre imagination... tant et si bien que nous avons dû présenter nos excuses auprès de l'ensemble de la base, quatre mois plus tard. Après avoir redonné vie à une base encore endormie, nous sommes partis à l'aventure de la région provençale, avec canulars, après-midi en canoë et autres bouée tractée, action caritative et soirée dans la baie de Cannes, avec nos brigadiers encore tout émus de leur journée...

« *Élégance, prestance, officier de France!* »

À l'occasion du bal des Aiglons, le Mariott a, une fois de plus, accueilli ses piégards et leurs invités pour une soirée haute en couleurs. Revêtues de leurs plus belles robes, les demoiselles ne se sont pas fait prier pour

Place aux jeunes!



► danser. Les retrouvailles avec les camarades de prépa, entrés dans d'autres écoles militaires, avec des amis dans le civil, des frères et sœurs, sont toujours des moments appréciés et attendus. À quand le prochain gala ?

Apothéose de la première année: le défilé du 14 juillet. Nous avions fière allure, bombant le torse devant nos familles et amis. Certains avaient pu faire le déplacement, d'autres scrutaient attentivement leur téléviseur. Après une semaine de répétitions à Satory, nous étions fin prêts le jour J. La petite appréhension s'est vite dissipée après la revue des troupes par le Président, et nous avons tous pleinement profité de la remontée des Champs-Élysées; dix minutes qui nous marqueront à jamais.

Le gala AEA sur la traditionnelle péniche en quai de Seine est un passage incontournable de la vie d'un poussin. Il rencontre à cette occasion ses aînés, qui l'accueillent alors officiellement dans la grande famille qu'est l'Armée de l'air. Et quel accueil! Nous avons vogué au cœur de Paris, dépassant, une coupe à la main, les plus beaux monuments. Puis revenus à quai, la musique a entraîné les plus festifs qui se sont rendus sur le pont inférieur pour danser... jusqu'au bout de la nuit.

Symbole par excellence de notre entrée dans l'Armée de l'air, le baptême des promotions s'est déroulé le 6 juillet 2012. Au terme d'une longue journée de démonstrations aériennes, de visites de la base et d'une messe, le baptême s'est effectué place Pelletier d'Oisy à la nuit tombée. C'est avec beaucoup d'émotion que la promotion 2011 de l'École de l'air s'est vue baptisée du nom du colonel Dupérier, en présence de ses descendants, tout aussi émus.

A road less travelled

Juamg He Lim (11 - Dupérier)

L'auteur, cadet singapourien, suit la formation des EA 2011 afin d'obtenir le diplôme de l'École de l'air. Il nous raconte son expérience...

Noon. Beneath the skies of endless blue, BDE is a peaceful place. Its distinctive roof shimmers under the blazing sun, while the circular windows on its fore gazes silently over a string of terraces like a gentle giant.

Testart, Valin, Brocard. On that list, Brocard is the furthest and houses among its many inhabitants the promotion (cohort) of École de l'air (EA) 2011. Like their predecessors, the promotion – christened the name of its parrain, Colonel Dupérier – hosts from time to time a wide array of foreign cadets who have come to learn and exchange; but unlike them, one of their own does not bear the tricolore on his name tag: he hails from Singapore.

When I first arrived, there was no expectation to what being integrated into the EA instead of the Cours Spécial de l'École de l'Air (CSEA) would mean. It did not matter – neither offered much familiarity to my life experience fourteen thousand kilometres away –, nor was it important, because JIFICs took no prisoners. A year of French classes in Alliance Française back in Singapore would never have prepared for an onslaught of alien expressions littered with *poussins*, *stakher*, *bahuter*, and many more trucs. It was a place where the people, the sights, the smells, everything seems so foreign, but warming at the same time.

As the only foreign cadet in the EA, I walked a path, sometimes painstakingly, of numerous trials and tribulations. Moreover, unlike my fellow colleagues who attend other military academies which are based in English-speaking countries and already have a network of Singaporean alumni and seniors, I was a pioneer – and an embarrassed, unprepared one for that. Among the challenges, the academic regime was the most unforgiving, one which only a year of preparatory classes back home might have been too ambitious. The language gap was a Cheshire cat¹¹, the early days were often discouraging and frustrating. I tripped especially hard on mathematics, and even faced the fear of losing my place as a result of it. However, these experiences pushed me really hard to produce a strong level of persistence and determination, and I am glad my character grew stronger for it. Yet no man is an island: my French counterparts have been an exceptional influence on my life. From the halcyon days back in Ancelle to the hallucinating thrills of the Mur Promo, the punishing runs around the P.O. to the wednesday pizzas; it is the shoulders of my newfound friends that I see when I look to my side. The exchange of thoughts, ideas, and culture with these gifted individuals gave me a better sense of my world, and a sober realisation of how ignorant I was before. Indeed, when I reflect on this memorable chapter, the nostalgia is not about the sweat and effort I had put in, but the camaraderie and the spirit shared by these supportive peers, as well as a proud sense of belonging that transcends my mission here.

The school's motto, *Faire Face*, really strikes me as a summary of my experience thus far. There is so much learnt, and so much more to come; I am proud to be a Piégard.



« I am proud to be a piégard »





Être bricard à Salon-de-Provence en 2013

Geoffroy Didion (2000 - Auber)

Juillet 2012 : nouvelle relève à Souda en Crête pour l'opération Harmattan à laquelle je participe en tant que commandant d'escadrille et équipage. Depuis quelques mois, mon escadron est engagé, aux côtés de nombreuses unités françaises et otaniennes, sur le front du conflit libyen. Difficile de songer que dans quelques semaines je retrouve ma première base, Salon-de-Provence, point d'entrée de ma carrière dans l'Armée de l'air. Et malgré le "gap", à peine rentré de Souda après un mois de frappes et de vols intensifs, l'Armée de l'air me donne une nouvelle mission, un peu moins périlleuse à court terme, à savoir : participer à la formation de nos officiers de demain !

Aisance, adaptation... facile à dire ! Être bricard, qu'est ce que c'est ? Quel est l'objectif ? Dois-je reproduire ce que j'ai connu poussin il y a 11 ans ? Ce n'est pas aussi simple de répondre ! En effet, c'est mon expérience, courte mais dense, qui va me permettre de répondre à ces questions. Car le challenge est là : pendant deux ans, le commandant de promo, mes trois collègues bricards et moi-même allons accompagner et former une promo et la "livrer" aux forces. Indubitablement, nous allons la façonner, la modeler, lui tracer le chemin, chemin qui sera de toute façon différent d'un encadrement à l'autre. En effet, passé l'apprentissage de base du bon militaire attaché à toutes ses valeurs de discipline, de respect, d'honnêteté, notre tâche consiste à donner un maximum de clefs à nos jeunes élèves pour leur faire appréhender notre Armée de l'air, ancrée dans un monde complexe où contrainte rime avec souci de réussite et de "mission effectuée". Cette dernière rappelant le fameux "ME" de retour de mission que l'on inscrit le plus souvent au début de notre débriefing sur le cahier d'ordre. Là est justement ma tâche ! Permettre à mes poussins d'inscrire "ME" sur les missions qui leur seront confiées dans l'Armée de l'air.

Mes deux ans de brigadier sont ponctués par tous les événements que vivent les poussins puis les aspirants ; ils sont l'occasion de mieux les connaître et d'aller "au contact". C'est alors qu'on leur apprend à faire la part des choses, car il n'est pas toujours facile pour eux d'avoir un moment de détente en salle "cohèz" ou lors d'une dégageante et, le lendemain, de se voir notifier "une crante". La confiance est, pour moi, la valeur prépondérante dans ma relation avec mes aspis. Une fois ancrée, on peut tout attendre l'un de l'autre et, surtout, le meilleur ! Exemplarité... une autre notion propre à mon métier dans son ensemble, mais, qu'ici à Salon, il faut mettre en avant : de la tenue, à celui qui couchera les autres (en parfait gentleman), nos jeunes sont à l'affût et notent le moindre écart, car ils se projettent dans l'armée qu'on leur présente.

Des projets pleins les yeux... il n'y a pas de problème, on en a ! Surtout que l'encadrement vient d'origines différentes : un commandant de promo de la DA, deux brigadiers pilotes (l'un de *Mirage F1* et l'autre de *Transall*), une spécialiste des relations internationales parlant couramment le russe

et moi, navigateur officier système d'armes sur *Mirage 2000N*... la diversité est là ! Et elle ne peut être qu'enrichissante pour les élèves. En plus de cela, une très bonne ambiance entre bricards, toujours de mèches, fins limiers et pleins d'imagination pour les "ré-axages"... Tous les ingrédients sont rassemblés pour faire la meilleure promo depuis 13 ans (je suis EA2000 !). Mais il faut composer ; en effet, l'emploi du temps surchargé de nos élèves laisse peu de temps à notre investissement, mais rien ne nous abat : si de 8h à 18h ils sont intouchables, il nous

reste encore les soirées pour leur faire appréhender l'Armée de l'air. Ainsi nous intervenons à tour de rôle pour leur présenter nos métiers et en profitons pour faire venir nos "ptits khôs" de promo, mécanos, CPA10... Et pendant les vacances, s'ils sont fanas, ils ont l'opportunité d'aller visiter les unités opérationnelles de l'Armée de l'air et de "paxer".

Mais une chose est sûre : si le débriefing d'un vol se termine au bar autour d'une bière, ici il en est de même (si les demandes sont faites !)... En effet, une ambiance plus détendue et informelle est propice à de fructueux échanges et de temps en temps nous obtenons quelques secrets bien gardés dans la promo... toujours croustillants ! Lorsque l'aspi "trad" de la brigade me propose une "raclette brigade" en salle "cohèz" avant les vacances de Noël ou une "soirée costard", je me dis que le message est passé !

Mais il ne faut pas oublier les lendemains difficiles : être au rendez-vous... au point, à l'heure, au bon cap (comme disent les chasseurs lors de la rejointe du tanker) nécessite de l'entraînement et des échecs pour mieux rebondir. Et à Salon, c'est la stakhe le principal écueil qui risque de tout compromettre si le contrat n'est pas rempli ! Alors, il faut motiver les troupes... et de temps en temps... les planter : moyen de pression ancestral du bricard, cette arme est efficace et non létale ! Bien sûr, et malheureusement (!), les prisons sous le BDE sont hors d'usage ; ainsi les crantes se passent en chambre avec émargement à horaires réguliers... et, cerise sur le gâteau, contre-appels surprises.

Le challenge est à venir. En effet, une fois lâchés en unité, nos futurs officiers seront-ils à la hauteur ? Répondront-ils aux besoins de l'Armée de l'air ? Là sera l'évaluation de mon travail et de celui de mes collègues, les bases que nous leur donnons doivent être solides. Ainsi, je suis pressé de les revoir dans quelques années afin de savoir si je peux écrire ME. ■

11- *Cheshire cat* : Personnage des aventures d'*Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll. L'aspirant Lim fait un rapprochement entre ce personnage et ses difficultés à maîtriser notre langue.



Photos École de l'air



Pour une gestion dynamique des points d'appui de la France

Denis Mercier
(79 – Caroff de Kervezec)

Notre camarade, aujourd'hui chef d'état-major de l'Armée de l'air, préside aux réflexions de l'institution dans le cadre des travaux du Livre blanc. Sans préjuger des conclusions de ce dernier, il nous a communiqué les contributions de l'Armée de l'air à ces travaux. Aujourd'hui nous publions les réflexions relatives aux points d'appui dont dispose la France, qui sont autant d'outils indispensables à sa vocation d'acteur mondial.

Les évolutions géostratégiques et géopolitiques des courts, moyens ou longs termes, dont le GT 1¹ doit dresser le paysage, ne remettront pas fondamentalement en cause la vocation d'acteur mondial de la France. En effet cette dernière découle de la conjugaison de nombreux facteurs : culture de la responsabilité internationale, force nucléaire indépendante, rang occupé dans une économie mondialisée, multilatéralisme ancré de l'appareil diplomatique, réseau d'amitiés et d'alliances tissé dans le monde, étendue des départements et collectivités d'outre-mer et zones économiques exclusives (ZEE), etc. Et s'il appartient au GT 2 de préciser nos intérêts dont doivent légitimement découler nos ambitions, il n'en demeure pas moins que ces travaux portent davantage sur la question de la profondeur et l'intensité de l'action que la France entend mener à travers le monde pour peser sur le cours des événements, que sur la remise en cause d'une ambition mondiale.

Cependant l'évolution de nombreux facteurs, qu'ils soient économiques, diplomatiques, politiques, sociétaux, technologiques ou militaires nous impose de définir des options innovantes permettant à la France de répondre à sa vocation mondiale et portant sur de nouvelles stratégies d'accès. Elles doivent en même temps rester réalistes sur les moyens d'action à mettre en œuvre.

De nouvelles caractéristiques techniques...

À cet égard, la réflexion doit porter sur le moyen de diversifier les dispositifs permettant d'accroître la mobilité de nos forces. Elle doit par nature intégrer l'élongation que nous pouvons conférer à nos interventions, dépendant de nos capacités de projection, mais également des dispositifs mis en place pour en accroître aisément la portée. Cette réflexion est rendue d'autant plus nécessaire par l'arrivée de nouveaux vecteurs tels que l'*A400 M* dès 2013, puis le *MRTT* en 2017, qui apportent rapidité, allonge et capacité d'emport supérieure.

Non seulement leurs caractéristiques nouvelles faciliteront les interventions directement depuis la métropole, mais elles rendront également



A330 MRTT australien ravitaillé par un KC 135 français.

la visibilité de la France et la flexibilité de son action plus grandes encore. En effet, potentiellement, la France sera instantanément et significativement présente partout dans le monde. Qu'on y songe, alors qu'il faut trois jours à un *Transall* pour rejoindre la Réunion avec sept tonnes de fret, un *A400M* atteindra Saint-Denis avec trois fois plus de fret en 14 heures seulement. Sur Djibouti, c'est un aller-retour dans la journée qui sera possible. De même, si la France avait su s'associer à ses partenaires australiens lors de l'opération "Santal" au Timor oriental en 1999, la rapidité de son intervention et le volume de ce qu'elle y avait initialement déployé avaient été contraints par le rayon d'action et la capacité de nos *C130*, qui avaient alors rejoint Darwin en quatre jours. Dès 2013, dans un contexte similaire, la France pourra déployer deux à trois fois plus de matériel en moins de 24 heures.

...qui conduit à une dilatation de notre espace stratégique

Ainsi avec cette nouvelle capacité de transporter plus, plus loin et plus vite, on assiste à une véritable dilatation de notre espace stratégique. Cette dilatation donnera à notre diplomatie une portée plus grande encore. Elle liera non pas virtuellement, mais concrètement et de manière plus dynamique encore, la métropole aux antipodes. Aussi, complétant la présence de la France permise par les bâtiments de la Marine nationale, l'Armée de l'air pourra y ajouter l'instantanéité de son action directement depuis Paris. Elle renforcera notre crédibilité, mais surtout assiera davantage encore la présence française dans les nombreux forums régionaux au sein desquels la France siège légitimement du fait de l'étendue de ses ZEE, en particulier dans le Pacifique et l'océan Indien. À cet égard, les accords de défense comme les accords Franz, avec nos partenaires australiens et néozélandais, gagneront en substance.

Enfin, comme le rappellent fort justement les analyses d'Alain Boinet et Benoît Miribel sur l'action humanitaire dans les situations de crise et post-crise² : « L'armée assume un rôle important dans des situations de

catastrophe, notamment grâce à ses capacités de transport et de logistique. Elle peut aussi contribuer efficacement à l'évacuation de ressortissants français et autres dans des situations d'urgence (Liban, été 2007). Enfin, dans les situations nécessitant très rapidement des capacités chirurgicales et médicales, ses hôpitaux de campagne peuvent soigner des blessés et sauver des vies (Cachemire, automne 2005). » Ces nouvelles caractéristiques donneront également une plus grande capacité d'intervention qui, sur ce plan-là également, renforcera l'influence de la France et son rôle d'acteur incontournable et responsable de la scène internationale.

Pour une gestion dynamique de nos points d'appui...

Toutefois, le changement d'échelle qui va être conféré à l'action de la France ne sera possible qu'à la condition d'inscrire la nature et l'emploi de ces nouveaux moyens dans une perspective qui tire avantage de leurs qualités intrinsèques et qui sache aussi s'appuyer sur un dispositif novateur et dynamique de type *hub and spoke*³, permettant d'intervenir et de rayonner à moindre frais à partir de points d'appuis adaptés.

De fait, les conditions d'une intervention rapide de nos moyens reposent, entre autres, sur l'existence d'un dispositif s'appuyant sur un maillage suffisamment étoffé, ajoutant à nos points d'appuis traditionnels des solutions complémentaires, accroissant nos garanties d'accès. En effet, nos forces prépositionnées actuelles, qui contribuent de manière significative à la stabilité et à la sécurité mondiale, ne répondent qu'en partie à ces exigences futures. Il est nécessaire d'amplifier davantage encore la pertinence de ce réseau en développant, sur un mode "gagnant-gagnant", des partenariats particuliers dont l'objectif doit être de permettre le déploiement quasi-immédiat de dispositifs militaires ou de sécurité civile, depuis des escales aptes à monter rapidement en puissance. Ce dispositif, qui doit offrir une gradation de solutions, passe par la négociation préalable d'accords diplomatiques destinés à accélérer le déploiement de nos moyens d'intervention ou de ceux de nos alliés. Cette approche, non contraignante, s'adapte aisément à toute évolution géostratégique. Elle doit être complétée par le prépositionnement de matériels et la mise sur pied d'escales permanentes d'importance variable et judicieusement positionnées.

La France dispose à cet égard de nombreux atouts qui permettraient à moindre coût de répondre à cet objectif.

Ainsi, elle entretient des relations étroites avec nombre de pays placés à proximité de zones d'intérêts stratégiques dont nous pouvons davantage exploiter les potentialités. Dans cette perspective des pays tels que Singapour (dont la formation des pilotes se fait à Cazaux) et l'Inde sont des partenaires sur lesquels nous pourrions davantage nous appuyer. Au-delà d'une coopération opérationnelle fructueuse avec ces pays, la programmation d'exercices conjoints sur place doit contribuer à préparer et roder les procédures de montée en puissance de ces points d'appuis potentiels, voire mettre en place du matériel.

...qui doit jouer avec la complémentarité des réseaux alliés...

En outre, nos alliés britanniques et américains, également puissances aux ambitions mondiales, s'appuient sur un maillage potentiellement complémentaire au nôtre que nous pourrions éventuellement exploiter, en contrepartie de la mise à disposition de nos propres points d'appuis, ou d'une contribution dans le cadre d'un partage de leur coût d'utilisation. Les points d'appuis UK et surtout US ouvrent principalement la route du Sud-Est asiatique et sur le Pacifique. Ils permettent d'étendre, voire de faciliter, notre zone d'action vers de nouveaux centres d'intérêts. Au vu des zones traditionnelles d'engagement de la France, ils offrent des facilités ponctuelles de projection (déploiements ou appuis) et



Implantation des forces Air

permettent également d'envisager de nouvelles voies de coopération, notamment en matière de préparation opérationnelle.

Il en est de même pour nos partenaires du commandement du transport aérien européen (EATC) et du centre de coordination multimodal des transports en Europe (MCCE), avec qui nous partageons des problématiques communes en matière de projection de forces. Le développement concerté d'un réseau mondial doit constituer un axe de travail fort qui en outre contribuera à cimenter la construction de la défense européenne. Il y a une véritable stratégie à développer, tant en matière d'équipements que de déploiement. Elle sera génératrice d'économie de moyens et de concentration des efforts.

Par ailleurs, les réseaux de compagnies aériennes équipées d'*Airbus*, communauté à laquelle appartiendront nos *A400M* et *MRTT*, offrent des potentialités qui méritent d'être explorées. Sur la base d'intérêts communs évidents, des partenariats pourraient être envisagés contribuant à structurer un dispositif articulé autour de "hubs" élargissant notre couverture mondiale. Ils peuvent aussi permettre de partager nos pièces, nos moyens techniques, d'escale ou d'assistance à nos équipages, voire leurs renforts.

...et rend la France visible

Enfin, le développement et l'entretien d'un tel réseau fiabilisé, nourri d'échanges réguliers ou d'exercices conjoints avec les pays hôtes, contribuent au rayonnement et à l'influence internationale de la France. Ils nécessitent un effort diplomatique qu'il ne faut pas occulter et qui suppose de mettre en place des coopérations suffisamment consistantes.

En conclusion, les nouveaux vecteurs sur le point d'entrer en service induisent la dilatation de notre espace stratégique, permettent une quasi-instantanéité de nos réponses, et exigent une approche dynamique d'un réseau rénové de points d'appuis. Conjugué à la complémentarité du maillage dont disposent nos alliés américains et britanniques, c'est une nouvelle dimension qui est donnée à l'action de la France, la rendant encore plus visible, plus flexible et plus globale. ■

1- GT : Groupe de travail dont six ont été constitués dans le cadre des travaux du Livre blanc.

2- Rapport à M. Bernard Kouchner, ministre des Affaires étrangères et européennes « Analyses et propositions sur l'action humanitaire dans les situations de crise et post-crise » - mars 2010

3- N.D.L.R. : Se dit d'une méthode d'organisation du trafic aérien intercontinental dans laquelle un aéroport important sert de point d'appui à des plates-formes locales moindres.

Une histoire du présent

Michel Jameux (50 - Schloesing)

Notre camarade nous livre une “Histoire du présent” dans laquelle la formation des jeunes occupe une place centrale. Cet article donne beaucoup à réfléchir sur l'éducation, mais aussi sur l'économie, l'emploi... et les faiblesses des Français qui font si difficilement preuve d'unité pour s'adapter à l'évolution de la société.

Quand il s'agit de prendre parti sur un sujet ou un événement d'intérêt national, les Français se fient volontiers à des intuitions, transpositions toutes personnelles de “sensibilités” souvent contraires, là où d'autres peuples recherchent l'unanimité et souvent s'y tiennent. Ces “compréhensions”, plus ou moins diverses, s'alimentent aux idées du moment. Elles se passent presque toujours d'une analyse de causalité.

Pour Raymond Aron dont cette réflexion s'inspire, une explication causale procède par antécédents, « Elle est de nature historique ou sociologique; elle se rencontre dans des “régularités” (ce qui revient régulièrement) observées de l'extérieur. Elle est toujours opposable à l'intention des acteurs; on ne saurait penser son héros comme celui-ci se pensait lui-même. » Cette quête de régularités, ainsi définies, n'est que de bon sens. L'histoire du présent qui suit, en fait application. Centrée sur la crise trop vite occultée du Contrat Première Embauche (CPE) de mars 2006, elle s'efforce de mettre en perspective l'époque charnière qui va de mai 1968 à aujourd'hui.

L'émeute des banlieues de novembre 2005 évoquait les soubresauts de notre histoire sociale... Les manifestations contre le projet de CPE, qui en mars 2006 agitent nos universités, sont d'un genre tout différent: mouvements d'humeur relayés par la presse qui, par autocinétisme, s'éloigne de son objet – le chômage des jeunes – jusqu'à le faire oublier... Illusion de mouvement? Frustration typiquement française?

Il appartient à la jeunesse de ne pas se satisfaire d'une société imparfaite, de la médiocrité de la plupart des existences, mais ceci est vrai partout. Du “carnaval étudiant” de 68 à aujourd'hui, en passant par “l'affaire” du CPE de 2006, nos crises sociétales se succèdent et se ressemblent. Trois régularités vont successivement les traverser toutes. Sur l'instant, elles échappent à l'entendement des acteurs; par la suite, elles se perdent dans l'oubli d'un temps politique réglé sur l'élection. Chacune de ces régularités est pourtant de nature à faire obstacle à la possibilité qu'il puisse s'établir un jour des rapports harmonieux entre les forces vives du pays.

La première est dans une certaine intelligence du passé. La force d'entraînement héritée de nos révolutions s'est progressivement émoussée jusqu'à devenir après 1968 une “force de résistance”.

La deuxième régularité a pour champ la “panne d'entendement” d'une économie ouverte sur le monde: il n'y a jamais eu dans ce pays de goût très affirmé pour les réalités!

La troisième régularité, plus spécifique, contribue à pérenniser les deux premières. On observe que, d'une crise à l'autre, les “acteurs d'entraînement” sont toujours les mêmes: la communauté éphémère de ceux qui, parmi les jeunes, ont vocation à s'orienter vers les universités ou y sont déjà, à l'exclusion de tous les autres. L'institution universitaire y est évidemment pour quelque chose.

Un volcan s'éteint

Après l'émeute des sans-culottes du 12 Germinal An III, les grandes insurrections de février et de juin 1848 avaient fait entrer l'esprit révolutionnaire dans les mentalités: le pouvoir arrête le pouvoir, pas de réforme, une révolution! En mai 1968, des barricades ont pu faire illusion: contre-exemple puisque la police est restée à son poste, le juge à son siège, le gouvernement aux affaires. Les Français sont connus pour « leur culture de l'émeute, leur moralité du désordre, leur rêve d'une révolution dont le terme s'obscurcit au fur et à mesure que la transformation sociale



DR

Raymond Aron



DR

Lamartine, devant l'Hôtel de Ville de Paris le 25 février 1848, refuse le drapeau rouge. Tableau de Félix Philippoteaux (musée Carnavalet)

s'accélère à l'infini » (R. Aron). L'élévation continue du niveau de vie est si profitable à la "masse des égaux" que même les plus résolus en viennent à hésiter sur le prix à payer pour aller au bout de leurs illusions. Le volcan s'éteint... La France n'est plus qu'un pays changeant dont le peuple se débat dans d'étranges vicissitudes. Comme si notre destin était de battre éternellement la mer, l'opinion ne cesse plus de balancer entre une satisfaction querelleuse et l'agitation de la rue.

Changeant, Paris l'avait toujours été plus que la province qui réagissait souvent à l'inverse des troubles survenus dans la capitale. En 2006, des étudiants rennais ayant ouvert le prologue anti-CPE, les manifestations s'étendirent aussitôt jusqu'aux limites de l'hexagone. S'était-il trouvé à Rennes un élément de dopage? Qu'importe, le revirement de l'opinion s'entretint de lui-même. Qu'on en juge: en février, deux Français sur trois pensent que le chômage des moins de 26 ans est un sérieux problème et que le CPE qui vient d'être voté est « *plutôt une bonne mesure* ». En mars, deux sur trois exigent son retrait bien qu'aucun candidat, aucun parti, aucune "coordination" n'ait dans l'intervalle formulé la moindre contre-proposition. Que dire de ces étudiants dont les porte-parole donnaient à penser que le chômage qui s'abat sur d'autres qu'eux-mêmes est préférable à tout remède? Est-il besoin de rappeler que les étudiants ne sont pas un groupe permanent de la société. Que celle-ci puisse se ranger à leur foucade, ne doit pas nous étonner: « *Ce n'est jamais le peuple naissant qui dégénère!* » (Montesquieu).

Dans les années quatre-vingt-dix, cette dérive avait trouvé à se nourrir dans ce que le sociologue Bernard Cathelat avait appelé la "mentalité de recentrage", associant le déclin des solidarités et du sens social, et une demande paradoxale de prise en charge et d'assistance. À l'extérieur, cette attitude conduit à l'isolement; à l'intérieur, elle suscite des réflexes résolument conservateurs. Le fait que, dans l'affaire du CPE, l'opinion se soit ralliée au *statu quo*, comme la façon dont ce ralliement est intervenu, donnent à penser que cette mentalité était déjà majoritaire. Cette majorité vit désormais en contrariété avec son propre pays et avec le reste du monde.

En quoi ce mal-être diffère-t-il du besoin de remettre à plus tard que, dans l'incertitude, tout être possède naturellement? À cette question, sir Karl Popper, "l'ingénieur social", avait apporté une réponse: « *Le cours actuel de l'histoire illustre à la fois la puissance de la technique appliquée au milieu, et la résistance que la nature humaine et sociale oppose à ceux qui ont l'ambition de reconstruire un ordre dans la société.* » Le philosophe, mort en 1994, eut très tôt la vision d'un monde où, « *sous l'effet de la mondialisation à venir, les sociétés auraient à se reconstruire dans l'urgence, où l'instance économique prendrait le pas sur l'instance politique.* »

Renoncer à ce qui subjugue est une difficulté propre à toute époque charnière: « *A way to get people into trauma, to move forward!* » (dicton cherokee). Sous nos yeux, de grandes rotations sectorielles et régionales s'opèrent. De grands peuples intelligents et ne craignant pas l'effort tirent de ces bouleversements le meilleur parti possible... La Chine dont l'ambition est sans limite, avance dans la contradiction apparente des systèmes, "l'édredon chinois" absorbe toutes les vagues... L'Europe du nord, l'Allemagne, la Grande-Bretagne, ont acquis une manière "bipartisanne" de faire des réformes; les intervalles ouverts à la démagogie s'y réduisent... En France, les mêmes simplifications, les mêmes clivages, font obstacle à tout consensus durable. Une France active s'est



Mars 2006, les manifestation anti-CPE...



L'université Paris Dauphine

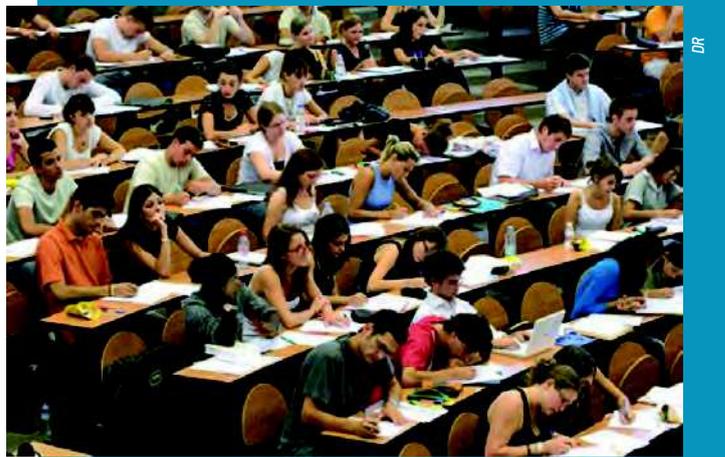
largement tournée vers l'extérieur; quinze des cent premières entreprises mondiales sont françaises. Une autre, populaire, compte bien défendre sur place son pré carré riche en aménités. Qu'en 2006, celle-ci, dans la rue, ait pu mettre en échec la représentation nationale, donne la mesure d'une résistance au changement plus militante en France que partout ailleurs. À cet égard, notre histoire syndicale, parce qu'elle est unique en son genre, semblait éligible pour une place de quatrième régularité; depuis 1920, cette histoire plus politique que syndicale a été celle d'un avachissement programmé de la représentation syndicale et du dialogue social. À y regarder de plus près, cette glissade est à la convergence des trois premières qui se suffisent ainsi à elles-mêmes.

L'économie, connais pas!

En France, l'opinion reconnaît rarement comme suffisante une explication qui s'appuie sur la connaissance économique; pour qui veut recueillir son assentiment, mieux vaut défendre un acquis qui perdure sans justification. Deux tiers des Français n'éprouvent aucune sympathie pour le système qui leur a procuré une prospérité jamais égalée dans l'histoire. À la base, l'offre et la demande qui légitiment le marché, ne sont pas reçues pour ce qu'elles sont, un "acquis biologique".

L'INSEE retient comme pauvre toute personne ayant, pour vivre, moins de 60% d'un salaire minimum dont le pouvoir d'achat n'a jamais cessé de progresser par "coups de pouce" plus vite que le PIB. Au regard de l'accroissement prodigieux des richesses produites pendant les 50

Une histoire du présent



► dernières années (2 % l'an en moyenne), on peut regretter que la fraction pauvre de la population ne se soit pas plus radicalement réduite. Sous les 10 % avant les crises, niveau quel que soit le moment du cycle difficile à tenir, cette fraction est depuis repartie à la hausse. La défiance des Français à l'égard de tout ce qui touche à l'économie, n'en est pas moins funeste ; cette défiance s'exerce au préjudice de ce que sa compréhension par le plus grand nombre pourrait procurer d'avantages.

Quelle en est l'origine ?

Au commencement, il y a l'école qui fait une impasse à peu près totale sur l'enseignement de l'économie, son vocabulaire, son histoire, ses théories et les leçons de l'expérience. En dehors de sections d'université et de grandes Écoles dédiées, les enseignements supérieurs ne combleront jamais cette lacune. Un exemple : au cours des (bien) longues études de médecine, une petite heure est consacrée à l'économie de la santé et au rôle d'ordonnateur de la dépense publique que tout médecin exerce de fait dans sa pratique journalière. Au passage, ne serait-il pas souhaitable que, dans le cursus de nos écoles militaires, l'économie de la défense reçoive la place qu'elle mérite ?

Dans les syndicats dont l'économie constitue le Meccano de base, son ignorance semble parfois délibérée et toujours paradoxale. Une pratique illustre ce paradoxe, la logique sans issue, l'aporie ! Au cours d'une émission *C dans l'air* (France 5), un syndicaliste éminent, pensant pouvoir contourner la nécessité et l'urgence pour l'université française d'avoir à s'adapter au marché du travail, expliqua (en substance), sans la moindre hésitation : « *Puisque des filières ne débouchent sur aucun emploi, commençons par les créer !* » Dans les partis politiques, si la démarche n'est pas aussi aporétique, l'esprit partisan fait que chacun s'arc-boute sur sa part de vérité et qu'à la fin tous ne s'entendent sur à peu près rien. Dans ce climat, ceux qui ont l'ambition de construire, ne trouveront sur leur chemin qu'incompréhension et résistance... « *Mehr Licht! Mehr Licht!* » (dernières paroles prêtées à Goethe pour : "plus de clarté intellectuelle, plus de savoir, plus de vérité" - in Larousse)

Quel meilleur exemple de réalités masquées que celui de notre modèle social, "le plus généreux du monde !" N'aurait-il d'effets pervers que celui de masquer la réalité économique sur laquelle il prospère, qu'on devrait s'en préoccuper. Plus de la moitié de la richesse nationale (PIB) est gérée en France par la puissance publique. Elle nous est en grande partie redistribuée à travers les organismes de "charité légale". Ceux-ci, paritaires et benoîtement atones, ne laissent à peu près rien paraître de leur gestion, au contraire des mutuelles ardentes à communiquer. On en est encore à attendre de leur part "l'avertissement sur résultat" que justifierait à longueur d'année l'état de leurs comptes.

Nous recevons successivement deux éducations : la première, familiale, de responsabilité individuelle (quand elle est dispensée !), la seconde sociétale qui dans ses pratiques contredit la première ; les gaspillages y deviennent un droit et « *le Trésor public, le patrimoine des particuliers, une dépouille* » (Montesquieu). Deux exemples :

- un étudiant qui entre en université n'acquiesce, au regard des coûts, qu'un droit d'inscription tout à fait symbolique. Il accède aux études de son choix sans obligation d'efforts, sans contrainte de temps. Il peut en changer à loisir pour n'en terminer aucune. Ces extraordinaires facilités entraînent toutes sortes de conséquences délétères ; inutile de rappeler ici le gaspillage humain et financier qui en résulte. La Grande-Bretagne qui a porté les *Tuition fees* à un niveau préfigurant la transparence des coûts (bourses et emprunts bonifiés rééquilibrant socialement le système) est un exemple à suivre ;

- s'agissant de la prescription de soins, l'opacité règne. Patients et professionnels de santé en connivence tacite s'abritent derrière l'apophtegme selon lequel la santé n'aurait pas de prix, mais l'absence de contrôle et de sanction a un coût. Pour peu qu'on s'y attelle, une approche qui mettrait à bas certaines combinaisons adroites et récompenserait la vertu, finirait par changer ces habitudes. Une communication sur les équilibres à tenir, rendez-vous permanent avec la profession et le public, finirait sans doute par communiquer à tous la saine angoisse des bilans.

Laisser un peuple s'installer dans les facilités que lui ouvre son incivisme et en amont son ignorance, est une corruption des gouvernants avant de l'être du peuple lui-même. « *C'est dans un gouvernement républicain qu'on a besoin de la toute puissance de l'éducation. C'est dans ce même gouvernement qu'on a le plus besoin du pouvoir de la vertu, renoncement à soi-même qui est toujours très pénible* » (Montesquieu). L'absence d'éducation du citoyen à l'*économie-in-being* mine l'esprit civique, entretient la méfiance, empoisonne l'air du temps : « *Malheureux peuple condamné à l'ignorance!* » (Michel Rocard, *Mes points sur les i*, 2012). Là, s'alimente notre excès de résistance au changement qu'anticipait Karl Popper. Cet excès en France, rappelle la fin laborieuse, au xv^e siècle, de notre Moyen Âge. Le môle en était déjà notre université qu'aujourd'hui quarante années de lent abaissement désignent sans hésitation au choix de troisième régularité.

Plutôt dénouer que trancher

En France, en dépit de l'intérêt qu'il suscite, il est un sujet sur lequel le non-dit est total, celui de l'enseignement supérieur, la plus enracinée des exceptions françaises.

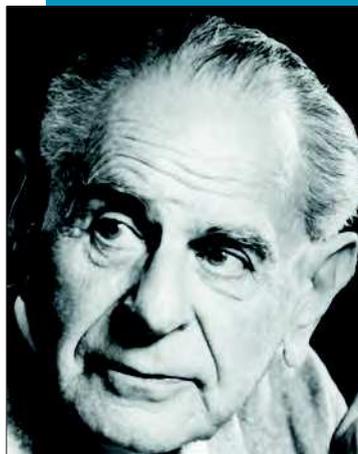
En 1950, 4,5 % de cette classe d'âge (vous lisez bien : 4,5 %) devenaient bacheliers. Avec peu d'étudiants, l'université gardait pour mission principale de répondre aux besoins en formation des futurs enseignants.

S'y ajoutait l'enseignement du droit et de la médecine. Des "grandes écoles" pourvoient aux besoins en formations "dédiées". Le public ignore que cette dichotomie des lieux du savoir est unique au monde; elle n'est pas sans inconvénients. Sans se limiter à des données admises avant toute expérience, 1968 aurait pu être l'occasion d'un *aggiornamento* des universités, non en supprimant les grandes écoles comme certains le préconisent, mais en les ramenant dans la compétition afin qu'elles offrent des "plateaux" plus conformes à l'intérêt général et à l'intérêt bien compris de l'étudiant. Il en sortit la création des I.U.T, très heureuse, mais pour les populations les plus nombreuses l'enseignement resta académique. Il est encore loin de suivre en temps réel les "accommodats" qui le rendraient simplement "utile". L'autonomie récemment acquise ouvre, si l'on s'y attelle, les champs du possible!

Entre-temps, le déplacement des plus grandes écoles vers des campus attrayants permit jusqu'au quadruplement de leurs promotions. Pour couvrir les disciplines du management et du commerce, de nouveaux établissements virent le jour. À l'exception de quelques rares pôles d'excellence (Dauphine), l'université française s'est tenue à l'écart de cette concurrence; les concours d'entrée aux Écoles, très sélectifs, laissent aux universités une population diminuée, bon an mal an, des meilleurs 5 à 10% de la ressource. Cette "fuite" est la cause réelle du virage manqué après 68 vers une recherche publique efficiente. Alors que pour les deux tiers, celle-ci se fait en leur sein, le nombre de brevets déposés reste relativement modeste. C'est peut-être faute d'émulation sur place que les meilleurs chercheurs universitaires vont volontiers exercer leurs talents à l'étranger! Pour mesurer la portée de ces remarques, on se souviendra qu'au cours des deux guerres mondiales 10% des pilotes de chasse remportèrent près de deux tiers des victoires. Dans son approximation, ce ratio traduit une sorte de loi naturelle à laquelle n'échappe aucune activité humaine.

On peut certes se désoler que notre université ne fournisse aujourd'hui que peu de cadres supérieurs à la Nation (un seul P-DG du CAC 40, Lakshmi Mittal, issu d'une université indienne). Là n'est pas l'essentiel! L'obstacle le plus massif, celui qui devrait finir par nous alarmer, reste devant nous: il est quantitatif. Depuis la fin des années quatre-vingt, le nombre de cadres, tous niveaux confondus, dont le pays a besoin ne connaît plus de variations sensibles. Des rotations s'opèrent entre secteurs d'activité, mais aucun débouché supplémentaire ne s'ouvre aux 80% d'une classe d'âge qui, bac en poche, peuvent aujourd'hui prétendre à des études supérieures. Quelle issue avantageuse offrir aux presque 500 000 étudiants en lettres et sciences sociales aujourd'hui aux études? Leurs parents croient à ces études, alors qu'elles ne débouchent trop souvent sur rien. Vaste impasse, vaste négligence, que les intéressés présentent sans en dénoncer l'injustice... Que ces étudiants-là, se trompant de cible, tiennent depuis 68 les premiers rangs de la contestation contre toute réforme, est révélateur de la longue incapacité du pays à se bien gouverner. En 1968, des étudiants issus de quartiers bourgeois se révoltèrent contre une société qui les avait choyés; en 2006, des étudiants majoritairement venus des banlieues risquent d'y être renvoyés au terme d'études incertaines... Notre monde est-il devenu plus désespérant que d'autres? Au xv^e siècle, à la fin d'un trop long Moyen Âge, la révolte grondait en Sorbonne où n'était enseignée que la seule théologie, à l'exclusion de toute science exacte. *Ejusdem farinae!*

Dans un monde où la puissance de la technologie presse le rythme du



DR

Karl Popper



DR

Mai 68. Devant le Rectorat de Paris...

changement, l'université française est à la peine. Entre le succès déjà ancien des IUT et l'orientation récente vers des masters professionnels, elle a longtemps dérivé à la manière d'un bateau ivre. Ne rêvons pas! Faute de capacités d'accueil créées en aval, une sélection à l'entrée des universités est aujourd'hui irréalisable.

Si mes réflexions sont justes, la crise du CPE n'aura servi à rien. Après comme avant, les ignorances et les non-dits gardent leur potentiel d'incivisme, et l'humeur le pas sur les réalités. Une certaine jeunesse passe de l'extrémité de la fougue à l'extrémité de la faiblesse. Au fur et à mesure que la science de l'intérêt général se dérobe au plus grand nombre, l'opinion flotte désemparée. Ne prospèrent plus que le microsocial, autrement dit les corporatismes et les lobbies... Et pourtant, il faudra bien qu'un jour les Français vivent avec leur temps, qu'ils aient un rapport privilégié avec le réel et, si possible, qu'ils se prennent à aimer la vertu. L'enseignement supérieur aura-t-il été refondé sur "l'utilité publique" de ce qu'on y enseigne? Orientation, sélection, formation continue, aucun de ces thèmes ne devra avoir été éludé. Plus encore, l'économie aura-t-elle été prise et enseignée pour ce qu'elle est: « *La discipline où tout se combine* »... « *Il n'y a pas de plus grande gloire que de préparer aux générations futures une éducation digne de la liberté.* » (phrase finale du plus célèbre discours de Danton devant la Convention)

La recherche de régularités se révèle riche en évidences abandonnées aux bons soins de la providence depuis quarante ans. "L'histoire du présent" ramène à l'essentiel: les citoyens. En république, aucune décision, aucune loi ne devrait être promulguée sans que leur aient été donnés les moyens d'y souscrire. Rien ne changera si les mentalités n'y sont pas préparées. Chemin difficile que celui de l'éducation: c'est pourtant ce difficile chemin qui est le vrai chemin. ■



Enjeux et limites de la sophistication des équipements militaires

Frédéric Gonzales (96-de Saxcé¹)

Recherche de la supériorité militaire par la technologie, mais complexité des équipements et coûts en constante augmentation : l'auteur aborde ici un sujet difficile.

Si la stratégie répond à des principes, ses modes opératoires peuvent être remis en cause par la science et la technologie. Multiplicatrices de forces, celles-ci justifient un niveau élevé d'investissement industriel étatique et privé. Cependant, la "Recherche et Développement" (R&D) dans le domaine de l'armement conduit à une sophistication des systèmes d'armes de plus en plus prégnante pour les armées, tant dans la réalisation des programmes d'armement avec des coûts en constante progression que par la maîtrise des systèmes. Se pose ainsi la question de la pérennité du maintien à un haut niveau de compétitivité d'un complexe militaro-industriel national et européen dans un contexte économique défavorable. Comment et pour quels objectifs est-il encore nécessaire de concilier l'intégration de systèmes de plus en plus complexes et le véritable besoin des armées ? Jusqu'où et comment peut-on encourager la R&D en France et en Europe ?

La technologie : un facteur de succès militaire

L'analyse des conflits qui ont émaillé l'histoire met en évidence un certain nombre d'invariants qu'il convient de considérer comme des principes fondamentaux de la stratégie. De la surprise à l'économie des forces, ces principes, parfois opposés lorsqu'ils sont considérés isolément, ne peuvent aboutir à une efficacité stratégique que par une subtile combinaison souvent dictée par l'intuition du chef militaire. « *L'art de la guerre est un art simple et tout d'exécution* » (Napoléon Bonaparte). Cependant, l'émergence des technologies bouscule, si ce n'est ces axiomes fondamentaux de la stratégie, du moins la façon de les appliquer. En effet, les nouvelles technologies ont profondément révolutionné certaines techniques du combat et contraint les responsables militaires à prendre en compte leur existence, leur évolution, et leur capacité à modifier la nature du champ de bataille.

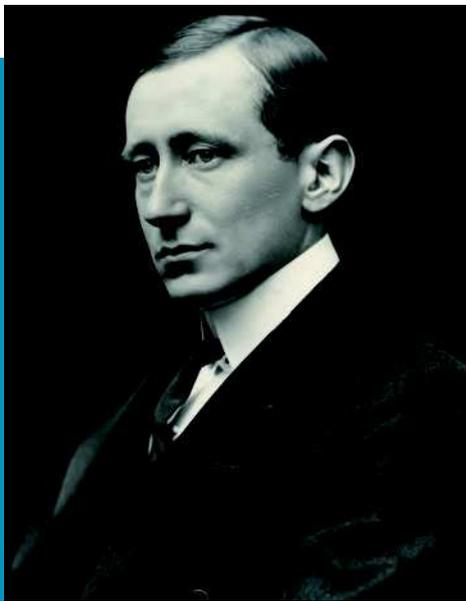
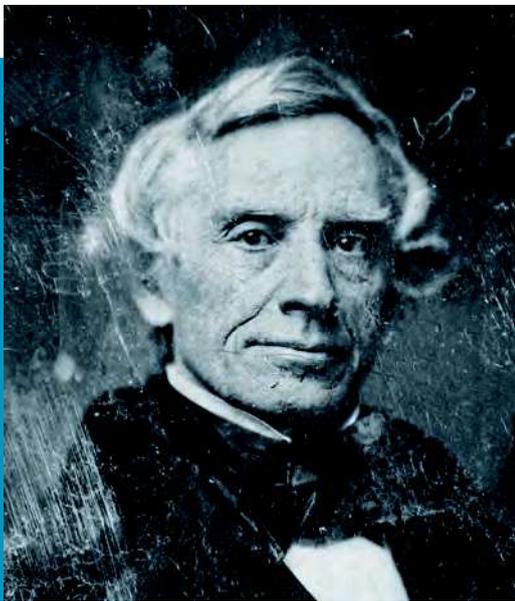
Cette influence des technologies sur l'art de conduire la guerre est relativement récente. Jusqu'au Moyen Âge, le principe du choc se caractérisait notamment par la maîtrise du "fer" au cœur de la conception des armements et des batailles dont le combat rapproché ou de "mêlée" était

l'expression la plus aboutie. Il faut attendre l'ère du feu et surtout les premières véritables applications de la poudre avec le fusil et le canon pour mesurer l'influence de la technologie dans l'outil de combat.

Mais c'est surtout à partir de l'ère industrielle de la seconde moitié du XIX^e siècle que la technologie va influencer considérablement et continûment la représentation du champ de bataille. Les canons et les fusils vont alors gagner en puissance, allonge, cadence, précision et donc en efficacité. La mobilité, troisième mode fondamental d'action avec le choc et le feu, subira également de fortes évolutions dues au progrès technique, le cheval et la voile s'effaçant progressivement au profit de la machine à vapeur, puis du moteur à explosion et du turbocompresseur. La fin du XIX^e siècle verra l'émergence du sous-marin, des blindés, jusqu'à la maîtrise de la troisième dimension avec l'apparition de l'avion. Puis les sciences et techniques du XX^e siècle modifieront profondément les stratégies avec l'avènement du nucléaire et de l'espace. Enfin, il est également nécessaire d'associer au choc, au feu et à la manœuvre, la gestion de l'information dans le champ de bataille. Le XX^e siècle marque le début de "l'âge des



Fleurus 1794 : premier emploi de l'arme aérienne.



Samuel Morse
et Guglielmo Marconi.

ondes”. Des premières applications du télégraphe de Samuel Morse jusqu’à l’intérêt porté par les militaires aux travaux de l’Italien Marconi sur les transmissions “sans fil”, les nouvelles technologies des télécommunications constituent, par la rapidité des transmissions des données et de leur traitement, un véritable multiplicateur de forces tant dans les domaines de la surveillance et de la détection, que du renseignement et de la conduite des opérations. Avec les cybertechnologies, elles occupent aujourd’hui une place cruciale.

Investir pour ne pas perdre !

De par leurs capacités à façonner non seulement les schémas tactiques traditionnels (apport des chars dans la *Blitzkrieg* allemande) mais également les schémas stratégiques (dissuasion nucléaire), les mutations techniques exigent donc qu’on y porte un intérêt premier.

Cette approche “étatique” de la recherche et de l’innovation pour le « *Succès des armes de la France* » s’illustre dès 1792 avec la création par le Comité de Salut Public de la “Commission des épreuves”¹ chargée de l’application de la science aux intérêts de l’État. C’est bien dans le but d’assurer la défense de la Nation et de la République que ce qui, jusqu’ici, était resté de simples curiosités scientifiques deviendront des outils militaires (ballons des frères Montgolfier, canon de Monge et premiers télégraphes de l’abbé Chappe).

Mais ce sont surtout les conséquences de la Seconde Guerre mondiale et la vision stratégique du général de Gaulle à la recherche d’une indépendance nationale qui vont marquer la volonté de la France de se doter de technologies “souveraines” par la mise sur pied d’une industrie de défense de haut niveau. Cette impulsion donnera lieu à la création du CEA, à celle de nombreuses industries étatiques ainsi qu’à un investissement significatif de l’État dans les industries du secteur privé. Cette base industrielle de R&D permettra à la France d’atteindre en 1964 le clan fermé des nations disposant de l’arme nucléaire qu’illustre la mise en service opérationnelle du triptyque : ravitailleur *CI35*, *Mirage IV*, bombe AN11. Avec l’atome, la France retrouve alors les attributs de la puissance et son rang sur la scène internationale tout en ayant, au passage, reconstruit une industrie décimée 20 ans plus tôt.

Ce succès de la dissuasion nucléaire française illustre non seulement l’importance de l’investissement public mais également de la coordination en matière de R&D orientés vers la défense. Cette volonté se manifestera dès 1961 avec la création de la Délégation ministérielle pour l’armement qui deviendra par la suite la Délégation (puis Direction) générale de l’armement. Au titre de sa mission de veille technologique, cet organisme encourage le développement de technologies clés susceptibles d’intéresser notre défense en finançant et coordonnant des études amont dans le cadre du plan prospectif à 30 ans en partenariat

avec les industriels. Dès lors, le rôle de l’État consiste également à soutenir le développement et le maintien d’une puissante industrie de défense dont les innovations dans les technologies de pointe bénéficient à l’industrie civile.

Afin de ne pas subir une surprise stratégique d’ordre “technique” et de maintenir son rang au sens de la défense militaire et économique, la prise en compte de l’influence des technologies est donc devenue une impérieuse nécessité. Cependant, l’État est passé progressivement d’une structure de production industrielle militaire à une organisation consacrée à la maîtrise d’ouvrage des opérations d’armement en confiant le développement et la production au secteur privé (ex : création de GIAT, DCNS, etc.). Dans un contexte marqué par la mondialisation, la crise de la dette des pays occidentaux et l’émergence de nouveaux acteurs internationaux dans l’industrie de défense, cette réorientation des responsabilités pose de nombreuses difficultés et amène à s’interroger sur le devenir de l’organisation de l’industrie de défense française.

Vers la fin d’un système à la française ?

En effet, la dynamique d’une recherche de l’innovation technique appliquée à la défense conduit à une hypersophistication des systèmes d’armes qui devient contre-productive au regard des bénéfices attendus.

La première difficulté est liée à l’augmentation continue des coûts de développement et de production des équipements militaires. Indépendamment des contraintes budgétaires des pays occidentaux et de la crise financière, les technologies de l’armement souffrent d’une pathologie chronique : leur prix évolue plus vite que l’inflation³. De même, le maintien en condition opérationnel (MCO) est devenu un enjeu financier considérable. Conséquence de la complexité technologique, le coût de l’entretien programmé des matériels (EPM) est également en constante progression alors que l’activité opérationnelle et l’entraînement diminuent. Mais ce coût du MCO est également le résultat d’une stratégie des industriels qui faute d’une production industrielle soutenue s’appuient plus qu’auparavant sur le marché du soutien militaire. Cette orientation prise par les industriels est d’autant plus exploitée que cette sophistication induit une spécialisation accrue des techniciens des armées qui mettent en œuvre et entretiennent des équipements avec pour conséquence des coûts supplémentaires de formation sur des technologies difficiles à maîtriser. ▶

1- Stagiaire à l’École de guerre, promotion Général de la Fayette

2- Colonel Régis Chamagne, *L’art de la guerre aérienne*, collection « Stratégie&Défense », 2004.

3- Martial Foucault, interview de Jean-Dominique Merchet du 14 mai 2012 sur les dépenses militaires de la France.

Enjeux et limites de la sophistication des équipements militaires



Cybertechnologies.



L'A400M, complexe et européen.

► Aussi, les coûts croissants des programmes d'armement amènent les puissances occidentales à réduire quantitativement leurs achats, quitte à remettre en cause certaines capacités en privilégiant ainsi le maintien d'une capacité d'investissement et d'innovation. Ce constat donne raison aux théories de Norman Augustine. Cet ancien PDG de *Lockheed-Martin* concluait, sur la base du quadruplement du prix d'un avion de chasse tous les 10 ans, que le budget de la défense américaine ne permettrait d'acheter qu'un seul avion en 2050.

La sophistication à outrance des matériels militaires pose également la question de l'adaptabilité des équipements aux besoins et aux évolutions des armées. Cette problématique résulte en premier lieu de la durée de réalisation des opérations d'armement. En effet, celle-ci s'inscrit dans un temps long de plus en plus incompatible avec des besoins militaires qui sont, à l'image de la situation des conflits et crises mondiales, en constante évolution. En outre, le niveau de complexité de ces systèmes est devenu tel qu'il devient particulièrement difficile et onéreux de les faire évoluer. En particulier, le temps d'application des modifications (*retrofit*) induit des indisponibilités supplémentaires des matériels altérant d'autant les capacités des armées. De plus, cette sophistication s'accompagne d'une construction bien trop "fermée" des systèmes d'armes. Trop propriétaires, leur conception réduit les capacités des centres d'expertise technique du ministère de la Défense (de la DGA, et des armées) à intervenir rapidement et avec autonomie sur les équipements notamment lors des *urgentes opérations*. Notre dépendance industrielle est donc de plus en plus marquée.

Malgré tout, le risque d'une rupture stratégique due à la technologie n'est pas à écarter. Les travaux menés dans les domaines de l'intégration des systèmes, de communication, d'observation, de la détection sous-marine, de l'intelligence artificielle et de son corollaire la robotisation, ainsi que les technologies du laser et plus largement des armes à énergie dirigée, imposent de poursuivre l'effort et de maintenir la plus grande vigilance au travers une organisation plus adaptée.

Un avenir national par une synergie européenne

La prise en compte des besoins militaires et le développement de véritables capacités tant industrielles qu'étatiques dans les domaines de la R&D ne peuvent trouver un juste équilibre qu'au travers une organisation plus adaptée tant au niveau national qu'euro-péen.

Tout d'abord, les matériels militaires, même complexes dans leur conception, doivent satisfaire à des exigences fondamentales : fiabilité, simplicité d'utilisation et adaptabilité. Le militaire est avant tout un opérateur dont l'objectif premier est le combat dans un environnement complexe et difficile qui s'accommode mal du travail d'ingénierie. Tout le défi, et le devoir, des industriels est donc de concevoir des matériels "KISS" (*keep it simple and stupid*) c'est-à-dire fiables, robustes et faciles à utiliser. L'adaptabilité, et par voie de conséquence l'autonomie, nécessitent alors des technologies capables de fournir des systèmes plus "ouverts", ou "semi-ouverts", afin de permettre aux équipes d'expertise des armées d'assurer elles-mêmes des évolutions "système" notamment dans le but de répondre aux *urgentes opérations*. Les futurs systèmes d'armes doivent pouvoir disposer de fenêtres dans lesquelles les utilisateurs disposent d'une liberté d'action en matière d'évolution. Il s'agit là d'un domaine nouveau à développer et dans lequel militaires et industriels doivent, demain, pouvoir trouver des intérêts communs.

Mais cet objectif doit s'inscrire dans un but plus large de renouveau de nos programmes d'armement. Un soutien mieux intégré est un pré-requis. Le concept de "soutien logistique intégré" porté par la DGA il y a 20 ans doit être parachevé en incitant les industriels à mieux globaliser les marchés de développement et les marchés de soutien encore trop souvent hermétiques. Malheureusement, les mécanismes budgétaires de l'État, fondés sur une segmentation des lignes de crédits, créent un cloisonnement persistant entre les coûts consacrés au développement (programme) et ceux au soutien (MCO). Une intégration encore plus poussée des équipes chargées du suivi de développement avec celles chargées

du soutien permettrait de mieux anticiper. Cette voie est d'autant plus à privilégier que les systèmes d'armes mettent en jeu des technologies si complexes qu'elles désignent *de facto* le concepteur comme fournisseur de soutien. La lutte contre ces marchés dits "captifs" impose dès lors des contreponds. Pour l'aéronautique militaire, le Service Industriel de l'Aéronautique (SIAé) est aujourd'hui, sous réserve de prises de compétences, une alternative crédible. En outre, ces industries étatiques sont en mesure de conserver des compétences pendant plusieurs décennies sur des technologies que les industries privées ne peuvent maintenir à très longs termes ou alors au prix fort.

Enfin, la préservation indispensable de nos capacités de R&D réside dans la coopération internationale et le partage des technologies. L'Europe de la défense a un rôle premier à jouer en favorisant les synergies. Les dernières déclarations des ministres des Affaires étrangères et des ministres de la Défense d'Allemagne, d'Espagne, de France, d'Italie et de Pologne du 15 novembre dernier (*photo ci-contre*) vont exactement dans ce sens. Cependant, même si ces déclarations sont encourageantes, le danger serait de considérer que la recherche de synergies par la base industrielle et technologique de défense européenne (BITDE) puisse constituer une source supplémentaire de réduction des budgets. Reste donc à l'Europe à prendre véritablement conscience de ces nécessités pour sa défense en s'engageant concrètement dans les mois à venir, notamment lors du Conseil européen de 2013. L'Agence européenne de défense (AED) devra alors retrouver, par cette volonté politique, le rôle qui lui est dû. Elle doit contribuer à la sauvegarde d'une souveraineté techno-

logique nationale par un maintien de niveau européen de la R&D. Mais la constitution d'une BITDE crédible et performante réside dans une meilleure intégration des acteurs industriels souvent trop ignorés et dont les objectifs parfois concurrentiels ne sont pas toujours en adéquation avec les stratégies nationales de défense. Il s'agit donc non seulement de susciter les coopérations entre nations européennes (notamment via le développement des technologies duales) mais d'intégrer au mieux et en amont les besoins afin d'aligner des enjeux industriels et politiques souvent éloignés. Ces nouvelles coopérations devront privilégier la voie des technologies duales en s'appuyant sur des transferts de technologie pour maintenir l'avance technologique européenne sur les pays émergents.

Derrière la sophistication des matériels militaires se cache donc un double enjeu stratégique : la recherche de l'efficacité opérationnelle et le maintien d'un complexe militaro-industriel qui s'inscrivent dans un objectif plus large « *d'une stratégie qui ne cherche pas à livrer bataille mais à user l'autre – industriellement, techniquement, financièrement – par le déclassement de ses matériels et le surclassement de ses performances* ».

Dans ce but, l'organisation des programmes d'armement nécessite aujourd'hui d'être profondément revue en lui adjoignant une dimension politico-industrielle de R&D de niveau européen qui concilierait intérêts privés et nationaux. ■

4- Jean-Paul Hebert, *Stratégie française et Industrie d'armement*, Fondation pour les études de défense nationale (FEDN), 1991, cité par Philippe Hayez, « Le nerf de la Guerre », *Pouvoirs* n° 125, *L'Armée française* (avril 2008), p. 29 – 42.

Le charbon, heur et malheur¹

Charles Mainguy (49 – de Seynes)

Le charbon, énergie primaire qui a permis l'essor industriel de l'Occident, sera encore l'énergie primaire dominante pour quelques décennies.

Selon le rapport de l'Agence internationale pour l'énergie (AIE), publié le 13 décembre 2011, avec le doublement de la consommation d'électricité, la consommation mondiale de charbon a augmenté de 70 % au cours des dix dernières années et elle devrait encore augmenter de 18 % jusqu'en 2016. L'Asie serait responsable de cette évolution pour les 2/3 et les deux principaux responsables seraient la Chine avec une croissance de 18 % de sa consommation, et l'Inde avec une croissance de 40 %. La consommation resterait stable dans les pays de l'OCDE. Le président Poutine a annoncé le 26 janvier 2012, une série de mesures qui permettront d'augmenter la production de la Russie de 30 % d'ici 2020 : de 360, actuellement, à 430 millions de tonnes. La quantité de dioxyde de carbone (CO₂) générée serait d'un milliard de tonnes. En 2025, la quantité d'énergie fournie par la production de charbon pourrait dépasser celle fournie par le pétrole.

Le charbon est abondant, les réserves connues garantiraient plus de 200 ans de consommation au rythme actuel. Si la Chine vient derrière les États-Unis en matière de ressources prouvées avec 13,6 % des réserves mondiales, elle pourrait redevenir la première, grâce à la découverte récente d'un gisement très important à la frontière de la Mongolie. Le charbon est assez bien réparti dans le monde et moins cher que les

autres sources d'énergie. Mais il est le plus mal placé en matière de pollution et de menace pour l'évolution du climat. Pour la même quantité d'énergie produite, la combustion du charbon émet 35 % de CO₂ de plus que le pétrole et au moins 50 % de plus que le gaz naturel ; de surcroît, dans les zones d'exploitation il émet aussi des particules toxiques. La Chine et l'Inde, en marche accélérée vers plus de prospérité, sont les premières responsables de cette situation et ne sont pas disposées à changer de priorité.

La Chine est le premier producteur de charbon au monde, avec plus de trois milliards de tonnes extraites en 2008, soit 42 % du total mondial et largement trois fois plus que les USA qui viennent en second. En 2010, elle devient le premier importateur, devant le Japon qui ne dispose que de faibles ressources énergétiques, de plus en plus limitées depuis le drame de Fukushima. Selon le cabinet de consultants Mac Kinsey, en 2030 la Chine consommera 4,4 milliards de tonnes de charbon par an. Les 4/5^e de l'énergie électrique chinoise sont fournis par des centrales au charbon et les émissions de CO₂ sont passées de 6,8 milliards de tonnes en ►

1- Article publié dans le bulletin n°90 de février 2013 du CERD, Cercle d'études et de réflexion sur la défense dont l'auteur est le président



Le charbon, heur et malheur



Photos DR

Mine de charbon en Afrique du Sud.

- 2005 à 15 milliards en 2010. Malgré des efforts réels en matière de diversification et de protection de l'environnement, les conséquences sont graves dans certaines régions du pays, en ce qui concerne la pollution de l'air et de l'eau des nappes phréatiques, la santé de la population, et la stérilisation des sols. Cependant, la Chine est aussi de loin le premier producteur mondial d'énergie hydraulique et elle a en commande plus de centrales nucléaires que le reste du monde (26 centrales pour 2020, dont 2 centrales EPR fournies par Areva). Quant aux mesures de traitement du charbon, destinées à réduire la pollution par le CO₂ et le SO₂, elles sont difficiles à prendre en compte dans ce pays où le charbon est extrait par un très grand nombre de petites exploitations et aussi compte tenu des difficultés rencontrées dans la mise au point des techniques étudiées actuellement.

L'Inde, troisième consommateur mondial, a des réserves de charbon abondantes, sinon de première qualité : les cinquièmes du monde. 70 % de son électricité est fournie par des centrales au charbon. Elle a entrepris l'électrification du pays assez récemment et il reste encore 300 millions de personnes à connecter, sur une population d'un milliard 200 millions d'habitants. De surcroît, l'Inde souffre d'une pénurie d'électricité estimée à 10 % des besoins actuels et la plupart des grandes entreprises ont leurs propres générateurs alimentés au charbon, souvent importé au prix de coûts de production plus élevés. Les émissions indiennes de CO₂, environ 6 milliards de tonnes/an aujourd'hui, pourraient être multipliées par 2,5 en 2030. Pour l'avenir à long terme, elle compte sur l'énergie nucléaire.

Contrairement à la Chine qui n'a pas interrompu son programme nucléaire après la catastrophe de Fukushima, les autres régions de l'Asie se retournent d'avantage vers le charbon. Le gaz apportera un complément, mais ne le remplacera pas.

Les États-Unis consomment à peine un milliard de tonnes de charbon par an ; leur consommation est en légère réduction depuis 2007. L'exploitation du gaz, abondant et peu cher, a permis de passer la part du charbon dans la production d'électricité de 52 % en 2000 à 44 % en 2011 et à moins de 40 % en fin 2012. Les travaux de recherche en cours, pour réduire la production de CO₂, ou pour le capter et le stocker, ne sembleraient pas devoir aboutir avant une dizaine d'années. Les États-Unis compensent la situation financière critique de leurs mines de charbon en l'exportant en plus grande quantité, principalement vers la Chine.

Le Moyen-Orient a aussi des réserves de charbon, particulièrement exploitées en Arabie Saoudite, où il fournit la moitié de la production d'électricité. Deuxième exportateur mondial de pétrole avec une surcapacité appréciée des marchés, l'Arabie Saoudite devient aussi un gros consommateur d'énergie. Par habitant, elle est au même niveau que les États-Unis.

L'Union européenne à 27, consomme 6,6 % du total mondial. Ses réserves de houille prouvées ne comptaient en 2007 que pour 1,2 % du total mondial. Ses réserves de lignite, encore plus polluant, sont en revanche relativement élevées : 13 %. Les trois plus gros producteurs (75 % du total européen) et consommateurs (50 %), sont l'Allemagne (qui se précipite sur le charbon et le lignite face à la fermeture programmée de ses centrales nucléaires, en attendant l'avènement des énergies renouvelables), la Pologne et la Tchéquie-Slovaquie. Le lignite a une part importante dans la production d'électricité d'un certain nombre de pays européens : 25 % en Allemagne, 35 % en Pologne, 40 % en Bulgarie et en Roumanie, plus de 50 % en Grèce et en Tchéquie.

La France a divisé par près de trois sa consommation de charbon depuis 1973. Elle a fermé ses dernières mines en 2004 et importe actuellement une vingtaine de millions de tonnes de charbon par an. Le charbon ne représente plus que 4,2 % de la consommation totale d'énergie primaire dans notre pays. Ce serait pour 30 %, une conséquence de la dégradation de notre industrie sidérurgique. L'Europe qui se donne volontiers comme championne de la politique environnementale, voit aussi sa production d'électricité d'origine charbonnière croître, grâce à la baisse du coût du charbon américain (d'un tiers entre août 2011 et août 2012), au prix très élevé du gaz russe et à 69 nouvelles centrales au charbon programmées avec une puissance totale de 69 Gigawatts, voisine de la capacité des 58 réacteurs français.

Rappelons que si les nuages contribuent pour 60 % à l'effet de serre, le CO₂ n'y participe que pour 1 ou 2 % en volume et n'est pas toxique, mais il serait responsable du changement climatique d'origine humaine. Le méthane est au moins 20 fois plus puissant que le CO₂ comme gaz à effet de serre, mais il est moins persistant. Actuellement, seul le recours au gaz de schistes bitumineux et à l'énergie nucléaire, pourrait améliorer la situation relativement rapidement, mais l'opposition des écologistes qui ne semblent guère préoccupés de l'aggravation de la pollution en Asie, empêche l'Europe de progresser, malgré le lourd handicap de la crise financière. Rappelons les prix de revient du Kwh publiés par le CERD dans le bulletin n° 88 : 0,04 € pour les centrales nucléaires classiques fonctionnant 7 000 heures par an ; 0,07 à 0,095 € pour les centrales thermiques classiques fonctionnant 2000 à 3000 heures par an ; 0,07 € pour les centrales hydrauliques fonctionnant au fil de l'eau et 0,045 à 0,07 € pour les centrales hydrauliques à réservoir.

Enfin, toujours selon l'AIE, le plafond visé par le protocole de Kyoto, d'une augmentation des émissions limitée à 2 % pendant le siècle en cours, devrait déjà être atteint dès 2017. ■



Centrale au charbon en Allemagne.



Chine : le XVIII^e Congrès du PCC (8-15 décembre 2012) : faits et enjeux¹

Michel Jan (59 – Estienne)

Pendant la phase de préparation du congrès, la classe politique chinoise a été soumise à de fortes pressions, l'enjeu étant des réformes politiques, indispensables pour certains, dangereuses pour d'autres. La réponse des nouveaux dirigeants, « *Poursuivre le développement et l'ouverture* », a confirmé le maintien du monopole du PCC.

La nouvelle équipe dirigeante : le Comité permanent du Bureau politique (CPBP)

Le Congrès a nommé une nouvelle direction conservatrice. Ramené à sept membres (au lieu de neuf), le CPBP compte une majorité de “fils de princes” dont son président Xi Jinping, et deux membres de la faction de la “Ligue de la jeunesse communiste”. L'unité au sommet, la stabilité de la société, la poursuite du développement économique, l'extension de la puissance de la Chine à l'étranger, sont les principaux objectifs annoncés.

Résultat d'un consensus, toute réforme politique authentique est exclue, si ce n'est à l'intérieur du parti et sur des points limités, administratifs et de pure forme. Confondue avec les intérêts de l'oligarchie, la préservation du régime reste la priorité. Si réformes il y a, elles seront économiques.

La lutte contre la corruption, thème récurrent dans le patrimoine culturel et outil courant de gesticulation politique, a été déclarée prioritaire. Elle servira comme dans le passé à éliminer des opposants ou des sous-fifres.

Quelques personnalités favorables à une certaine libéralisation politique, mais non retenues pour le Comité permanent (CP), s'opposent à une majorité de partisans d'un pouvoir de nature léniniste, oligarchique, centralisé et arbitraire (mais parfois qualifié à l'étranger de méritocratie).

Le projet de réduction des pouvoirs monopolistiques des grandes entreprises d'État sera la première véritable mise à l'épreuve du gouvernement désigné en mars prochain. D'authentiques mesures dans ce sens menaceraient les intérêts des “fils de princes”, force dominante à la fois dans la politique et les affaires.²

Les relations de la Chine avec l'étranger étant devenues plus intenses et complexes, on s'attendait à la nomination au sein du CP d'une personnalité chargée des affaires étrangères, comme le fut Zhou Enlai en son temps. S'il se confirme que Wang Huning, diplomate nommé au BP,



Photos DR

Le Congrès du Parti.



Le nouveau Comité permanent.

devient vice-Premier ministre et ministre des affaires étrangères, la diplomatie s'en trouverait mieux coordonnée. ▶

1- Suite des articles concernant le 18^e Congrès dans les *Piège* n° 210 page 35 et 211 page 47

2- En 2011, elles représentaient 35 % des activités et 43 % des profits, lesquels vont très peu vers le budget de l'État et restent dans les entreprises. Dans de nombreux cas, elles dégagent des profits car elles reçoivent des subventions ou ne paient pas le foncier... et occupent des positions oligopolistiques sur le marché.



Chine : le XVIII^e Congrès du PCC (8-15 décembre 2012) : faits et enjeux

Le rapport du XVIII^e Congrès

Résultat d'un consensus, ce rapport annonce des réformes économiques, la poursuite du développement (PIB doublé entre 2010 et 2020, croissance annuelle d'environ 7,5%)³ et des mesures destinées à renforcer le pouvoir du parti unique. Les objectifs fixés dans le cadre du "renouveau de la nation chinoise" pourraient être atteints lors du centenaire de la République Populaire en 2049.

Les différents domaines ou secteurs devant contribuer à la montée en puissance sont :

- l'économie, jusqu'ici dominée par une politique d'exportations massives, en encourageant désormais la consommation intérieure, le marché intérieur et les services ;
- les structures du gouvernement, de l'administration et du parti, et lutte contre la corruption ;
- la culture, en étendant son influence au niveau mondial ;
- les services sociaux, avec des programmes pour éliminer les causes de l'instabilité sociale ;
- l'environnement, pour améliorer la qualité du cadre de vie ;
- la défense, en élevant les capacités au combat des militaires ;
- le renforcement des facteurs devant faciliter l'unification finale avec Taiwan.

Une place inhabituelle est accordée aux relations internationales, domaine sensible subordonné aux questions intérieures. Du rapport ressort une certaine crainte des réactions américaines dans les prochaines années, quand le niveau de l'économie chinoise atteindra celui des États-Unis. Les diplomates chinois s'efforceront de modifier l'ordre mondial, de rechercher l'appui des pays en voie de développement et de consolider les relations de la Chine avec les autres pays d'Asie. Pékin défendra un ensemble grandissant d'intérêts (sécurité, souveraineté et développement), ce qui implique des budgets de la défense élevés. Pour la première fois, la Chine se définit comme une puissance maritime⁴.

Le renouvellement de la Commission militaire centrale (CMC)

L'un des événements parmi les plus remarquables survenus lors du Congrès a été la nomination de Xi Jinping à la présidence de la CMC, immédiatement après celle de secrétaire général du parti⁵.

Les enjeux de sécurité et de défense sont doubles :

- les uns relèvent de la politique intérieure, la CMC décidant des grandes orientations de la politique de défense et de sécurité, y compris de la sécurité intérieure ;
- les autres concernent la poursuite de la modernisation de l'armée et de possibles opérations extérieures. Le secret des relations entre le parti et l'armée étant le mieux gardé, il est impossible de mesurer le prix payé par le pouvoir politique pour s'assurer de l'allégeance des militaires.

Dans la nouvelle Commission, qui compte onze membres, l'Armée de l'air et la Marine sont bien représentées pour la première fois. Le seul commissaire politique, Zhang Yang, a été préféré à plusieurs autres commissaires politiques qui s'étaient signalés par des déclarations favorables à la démocratisation ou dénonçant la corruption⁶.

Tout indique que Pékin confirmera ses ambitions et ses revendications. Dans le domaine de la défense et de la sécurité, si l'avenir pouvait être projeté d'une manière linéaire – comme peut l'être la poursuite du



Chasseurs J 15 sur le porte-avions Liaoning.

développement économique – en tenant compte de l'augmentation du budget de la défense, des déclarations et ambitions des chefs militaires, de la modernisation des forces, des progrès de l'industrie de défense, des doctrines d'emploi, des revendications territoriales, des relations sino-américaines, la trajectoire mènerait assurément à des incidents avec certains pays voisins de la Chine et finalement avec les États-Unis.

La Chine sur la voie de quelle modernisation ?

La personnalité de Xi Jinping reste indéchiffrable, même après sa nomination en novembre 2012. « Institutionnellement et dans les faits, la direction du parti est cernée. Si elle ne peut assurer une bonne croissance, la légitimité du système est menacée. Si elle ne veut pas tenir compte des intérêts engagés et des réseaux des élites qui l'entourent, elle sera aussitôt attaquée. De la droite ou de la gauche, de devant ou de derrière, elle est dans une situation étonnamment incertaine. »⁷

Les dirigeants auront à concilier la survie du parti, les aspirations et les intérêts de la société, le développement économique, la modernisation de l'armée, sans inquiéter ses voisins asiatiques ou les autres pays du Pacifique, tout en remettant en cause certaines règles des relations internationales. Touchés par "l'autisme des grands États" (Edward Luttwak)⁸ les dirigeants chinois sont davantage attentifs à l'ampleur des problèmes intérieurs et des rivalités au sommet qu'aux affaires extérieures.

La cohésion intérieure a recours à la fibre nationaliste : « ... l'actuel renouveau de la nation chinoise est le rêve le plus important qu'elle ait connu dans les temps modernes » (Xi Jinping). "Renouveau" ou "montée en puissance", les objectifs seront les mêmes. Les recommandations de prudence de Deng Xiaoping seront-elles encore entendues ?

Utilisant à bon escient et à titre d'avertissement l'actualité internationale, le quotidien *Global Times*⁹, émanation du PCC, conclut : « Le progrès social que la Chine a accompli par des réformes est bien plus palpable que ce qu'ont apporté les révolutions à bien d'autres pays, la Chine ayant payé le prix le plus bas. Nous devrions en être fiers et l'apprécier. Le soulèvement en Égypte doit servir de leçon gratuite à la Chine ».

Contrairement à une croyance largement répandue selon laquelle "les Chinois ont le temps" ou "prennent leur temps", les dirigeants chinois se sont toujours montrés impatients dans leur course au développement et à la modernisation. Les raccourcis de Mao Zedong (cf. *Grand bond en avant*) furent aussi audacieux que suicidaires. Les plus récents succès économiques ont été réalisés au prix d'impasses (comme l'environnement) et de déséquilibres sociaux et démographiques qu'il faudra un jour payer.

Au centre de la problématique sur l'avenir se pose depuis longtemps l'interrogation sur l'évolution politique interne. Résultat d'illusions, de malentendus ou de complicités, il n'existe pas de plus grande divergence que celle qui sépare les interprétations et les attentes chinoises et occidentales. Pour les Chinois, fidèles à la ligne fixée par Deng, "l'ouverture" permet une forte croissance économique, pour assurer la stabilité du pays et renforcer la légitimité et le rôle du parti communiste, poursuivre ses ambitions de grande puissance. Certains Occidentaux, politiciens ou hommes d'affaires, persistent à croire que le développement économique



conduira au pluralisme politique et à la démocratisation et écartera les tentations expansionnistes. Plus simplement, les uns ont poursuivi leur objectif, le renforcement du PC chinois, et les autres misent toujours sur la possibilité de l'évolution ou l'effacement du système.

La crise mondiale, financière et économique, ayant déstabilisé plusieurs grands clients et investisseurs étrangers de la Chine, comment envisager la poursuite de la croissance chinoise ? Le commissaire européen Michel Barnier a admis la naïveté de l'Europe dans les accords commerciaux avec certains pays comme la Chine en jouant "le jeu de l'idéologie ultra-libérale" : « *Dans ce grand vent ultra-libéral, on a cru que nous pouvions ouvrir toutes nos portes et nos fenêtres, sans que les autres fassent la même chose.* » De son côté, Henry M. Paulson Jr, ancien dirigeant de Goldman Sachs, ancien secrétaire au Trésor qui mena avec beaucoup de complaisance envers la Chine et les milieux financiers américains l'une des trois politiques chinoises de Washington¹⁰, persistait : « *La prospérité mondiale dépend de la capacité de la Chine à rester le moteur de la croissance. Nous avons tous besoin d'une Chine qui réinvente son modèle économique.* »

Dans un certain sens, États-Unis et Chine se sont lancés depuis trois décennies, dans le domaine économique, dans une compétition comparable à celle qui opposa les États-Unis et l'Union soviétique pendant la Guerre froide dans une course à la technologie et aux armements, et dont l'ampleur entraîne irrésistiblement tous les pays.

« *Nous avons transformé le monde entier en un champ de bataille [...]. Il est désormais impossible d'assurer la sécurité d'un état et de garantir des intérêts nationaux de cet ordre en comptant seulement sur une armée et des armes militaires*¹¹ ». La Chine n'a pas fini d'utiliser l'arme économique et financière, tout en en percevant ses limites. Progressivement, les armes des militaires viennent augmenter la pression. La "puissance douce" (le *soft power*) est tout autant mobilisée, en espérant que le modèle chinois actuel soit en mesure de séduire, comme il en fut en Europe avant le XIX^e siècle d'une civilisation chinoise mal connue.

De plus en plus assurés, les dirigeants chinois sont emportés par « *une foi inébranlable dans la sagesse stratégique véhiculée par les textes anciens*¹² », sans en avoir toujours suivi les enseignements. Décisions, démonstrations médiatisées, mesures diplomatiques se sont succédé durant le dernier trimestre 2012 en privilégiant l'arsenal militaire. Les tensions autour d'îlots et d'espaces maritimes disputés, des démonstrations de souveraineté nationale, déclenchent inévitablement de nombreuses réactions régionales. Formelles ou informelles, des amorces d'alliances s'esquissent (Australie, Japon, Philippines, Vietnam, Singapour, Inde et États-Unis). Mais la tendance vers un alignement des forces est bien freinée par les intérêts économiques des pays en difficulté et voisins de la Chine, le court terme prenant toujours le pas sur les considérations et intérêts géostratégiques à plus long terme au bénéfice de Pékin.

Pékin reste dans une conception historique et hiérarchisée des relations internationales, celle d'un empire et de ses vassaux, incompatible avec la situation internationale établie depuis plusieurs siècles hors d'une Chine recluse. Les recours possibles, inexistantes jusqu'au XVIII^e siècle, modifient les rapports des forces politiques, économiques, militaires.

États-Unis et Chine sont rivaux dans tous les domaines. De l'état de leurs relations dépendra l'évolution de la situation dans cette partie du monde et au-delà. Pékin revendique un partage du pouvoir et Washington celui des responsabilités, selon des règles internationales communes que chaque camp comprend et interprète différemment. Cela alors que Chine et États-Unis connaissent l'un et l'autre de graves difficultés ou problèmes intérieurs.

La Chine a des capacités difficiles à estimer. Ses intentions sont incertaines, si ce n'est de maintenir à tout prix le régime en place, y compris par une mobilisation nationaliste contre une "menace étrangère". Elle bénéficie d'un statut de quasi-grande puissance, mais suscite des inquiétudes.

Pour poursuivre sa montée en puissance et pour réduire son retard avec son rival américain, elle compte sur d'importantes capacités et ressources, réelles ou surestimées. Des facteurs politiques internes, environnementaux et sociaux, peuvent considérablement entraver son futur développement. Pourra-t-elle transformer son potentiel en une réalité ? Le contrôle intérieur de l'information poursuit un double objectif : repousser les demandes de réformes politiques qui permettraient la poursuite du développement au rythme élevé des dernières décennies, et détourner vers l'étranger l'impatience et la colère de la population.

Dans une situation internationale instable favorable à de grands changements, la Chine n'a pas encore su trouver une solution à la difficile intégration stratégique simultanée de l'économie, de la défense et de la diplomatie. Elle préconise le multilatéralisme sans l'avoir pratiqué au cours de son histoire, sauf pour exploiter les divisions et les antagonismes.

La région Asie-Pacifique est devenue l'épicentre mondial des rapports des forces économiques et militaires. ■

3- Selon la Banque mondiale, en 2016, la Chine pourrait devenir la première puissance économique, devant les États-Unis, en mesurant le PIB en parité de pouvoir d'achat.

4- À partir du texte intégral du rapport présenté par Hu Jintao au XVII^e Congrès national du PCC (fr.cntv.cn du 19.11.2012).

5- Jiang Zemin avait pu s'y maintenir deux ans. Hu Jintao aurait été contraint de quitter la présidence de la CMC dès le 18^e Congrès sous la pression de Jiang Zemin et de Xi Jinping, suite à un scandale.

6- Ce fut le cas notamment de Liu Yuan, commissaire politique du Département général logistique, de Liu Xiaojing, commissaire politique de la Marine, Liu Yazhou, commissaire politique de l'Université de la défense nationale (Sans liens familiaux malgré le même patronyme).

7- SCMP du 23.11.2012, Kerry Brown, professeur de politique chinoise à l'Université de Sydney.

8- Edward Luttwak, *La montée en puissance de la Chine et la logique de la stratégie*, Odile Jacob, 2012.

9- Du 7-12-2012

10- Selon E. Luttwak (op. cit.) : Washington n'a pas simplement une politique chinoise, mais trois – dont deux vont dans des directions diamétralement opposées : celle du Trésor américain, et celles du département de la Défense dans son ensemble et des forces armées qui soutiennent très activement la politique d'endiguement prônée par le Département d'État

11- Qiao Liang, Wang Xiangsui, *La guerre hors limites*, Rivages, 2003

12- A. Luttwak, op. cit.



La pollution dans une grande ville.

Quelques mots entre nous pour ceux qui aiment notre pays

Alexandre Lalanne-Berdouticq¹ (Saint-Cyr 72)

L'auteur a écrit de nombreux articles de géopolitique et réfléchi aux questions de philosophie politique et militaire, en s'appuyant sur un certain vécu. Selon l'appréciation du lecteur, il soulève ici des problèmes inquiétants ou annonce des vérités déjà connues, avec d'autant plus de force que ces sujets sont souvent escamotés par la presse officielle. Après cette lecture, prévoir une période de réflexion.

A lors que l'on détourne notre attention des vrais problèmes qui se posent aujourd'hui, je voudrais avec franc-parler remettre quelques notions à leur place et ouvrir des pistes de réflexion à ceux qui ne sont pas prisonniers des emballements médiatiques, à ceux pour lesquels le temps long, cher à Fernand Braudel, est plus important que le "court-termisme" à la mode aujourd'hui.

Que ceux qui croient que « *penser c'est commencer à désobéir* » ne lisent pas ces lignes, car ils sont probablement mal outillés pour voir les choses telles qu'elles sont. En effet :

Le monde est complexe et dangereux, il est loin des "blocs" que nous avons connus des décennies durant, aussi bien que de la "fin de l'histoire" que l'on nous annonçait voici vingt ans et, encore plus loin de la "paix définitive" qui aurait permis « *d'engranger les dividendes de la paix* » chers à des hommes à la courte vue.

Ce monde, notre monde, reste dangereux. Comme les prophètes que personne n'écoutait dans les années trente, je ne cesse de dire que le décuplement des dépenses militaires en Extrême-Orient depuis dix ans devrait nous inciter à mieux surveiller les diminutions insensées que subissent les nôtres. Dans l'Histoire, en effet, les mêmes causes produisent les mêmes effets et il y a donc tout à craindre des abandons que nous consentons chez nous. Mais encore faudrait-il voir le monde comme il est et non comme les faiseurs d'opinion voudraient qu'il soit.

Méfions-nous du "prêt à penser", il est presque toujours faux et ordonné à des fins peu recommandables.

Non, le Kosovo n'est pas meilleur après la campagne qu'y ont conduits les Alliés en 1999, montée suite à une guerre d'intoxication médiatique diabolisant les Serbes et présentant les Albanophones comme des anges persécutés... Il en résulta la fondation d'un tout petit pays² du continent européen, à forte activité mafieuse, dont la population originelle, serbe, a été sans pitié chassée de chez elle dans le silence des médias ; ses monastères détruits et ses maisons incendiées.

Non, l'Afrique d'aujourd'hui ne vit pas mieux que du temps de la colonisation, à commencer parce que l'esclavage – personne ne le dit – et



Église en flammes au Kosovo.

les massacres ethniques sont repartis de plus belle et que bien des États officiellement constitués sont en faillite aussi bien financière que politique.

Non, la Libye d'aujourd'hui n'est pas meilleure que celle d'hier, puisqu'au demeurant elle n'existe tout simplement plus et que son tyran a été remplacé par d'autres, en plus grand nombre.

Non, la démocratie occidentale n'est pas applicable à tous les continents et à tous les pays. D'abord parce que ce n'est pas un système unique (voyez comme la nôtre est différente de celle des États-Unis ou d'Israël, ou bien encore de Grande-Bretagne), ensuite parce que ce système politique ne peut s'épanouir qu'au sein de peuples voyant la personne comme un individu et non comme une partie d'un tout (société personnalistes contre sociétés holistiques)...

Dans les grandes questions du monde, n'oublions jamais de considérer le paramètre démographique. Il est capital et le silence des médias et des analystes sur ces sujets en dit long sur l'aveuglement qui ne peut qu'être volontaire de nos élites autoproclamées.



«...Non, l'Afrique d'aujourd'hui ne vit pas mieux que du temps de la colonisation»



Ainsi, quel est l'avenir de l'Allemagne qui aura perdu sept millions d'habitants en 2030 et se verra peuplée en grande partie de ressortissants d'origine turque donc musulmane? Sera-t-elle-la même? Or, on sait que l'islam confond la sphère publique et la sphère religieuse en refusant absolument de distinguer "Dieu" de "César"? Or cette distinction est à la base même des systèmes démocratiques.

Enfin, oublie-t-on qu'une population peut être chassée de chez elle, ou se voir remplacée par une autre, les autochtones se retrouvant alors comme étrangers sur leur propre sol?

Sans remonter à la diaspora juive du premier siècle, pensons aux coptes d'Égypte, aux chrétiens de Turquie d'Asie (20% de la population en 1900 alors qu'ils sont aujourd'hui 0,02 %, soit mille fois moins) ou bien encore aux Serbes du Kosovo, déjà cités (90% de la population en 1900 et moins de 10% aujourd'hui)!

Hors les idéologues, qui peut être assuré que la France est à l'abri de tels phénomènes?

Refuser d'examiner la question sous couvert de mots en "-isme" est singulièrement irresponsable. Or, entendons-nous que l'on se soucie de cette question? Non. Elle est pourtant cardinale!

Considérons aussi l'incroyable effondrement démographique de nos voisins, Italiens et Espagnols, et tentons d'imaginer ces deux pays dans trente ans! « *Il n'est de richesse que d'hommes* », dit le proverbe.

Que sera donc la civilisation occidentale si, dans trois siècles, des touristes visitent nos cathédrales sans que personne ne puisse leur expliquer le sens d'un *Christus pantocrator* dont ils contempleront la sculpture sur le tympan, ainsi que cela se passe pour les églises de Cappadoce, alors que plus aucun chrétien ne vit aux alentours?

Rien n'est définitif dans l'histoire des hommes, pas plus le tracé des frontières que les peuples qui s'abandonnent et doutent d'eux-mêmes.

Ensuite cessons de nous croire à l'abri des menaces militaires au motif que nous possédons d'admirables sous-marins nucléaires. Ils sont indispensables, mais ne peuvent constituer à eux seuls une défense. La guerre est bien de retour et le fracas des combats des Balkans, maintenant assourdi, nous rappelle qu'elle peut s'inviter dans des contrées européennes très proches, et pourquoi pas chez nous³? Qui peut ignorer que si tout le monde (tout le monde, sauf nous!) réarme sur la planète, c'est bien pour quelque raison!

Et l'Europe, direz-vous !

Fort bien, mais l'Europe n'est sur le plan militaire qu'une addition de faiblesses. Ajouter des faiblesses à d'autres faiblesses n'a jamais constitué une force mais bien une faiblesse plus grande encore⁴!

Comme le disait, je crois, Roosevelt au moment de la Grande dépression, puis du début de l'engagement américain dans la Seconde guerre

mondiale: « *Ce que nous devons craindre le plus au monde, c'est la peur elle-même* ». Or l'histoire nous enseigne que les populations qui ont peur de la mort sont celles qui disparaissent de la surface du globe. Notre manière "d'évacuer" la mort de la vie sociale est effrayante en soi, car un jour ou l'autre nous devons combattre pour notre vie, et donc la risquer. Ne pas s'y préparer c'est nous assurer de perdre cette vie à coup sûr.

Cela s'appelle la lâcheté. Elle n'a jamais attendri aucun adversaire déterminé; jamais, bien au contraire.

Rappelons-nous avec honte que certaines erreurs peuvent être commises puis recommencées: la République naissante déclara la guerre illégale en 1791 et se trouva en conflit avec l'ensemble de ses voisins deux ans plus tard. En 1928, à la Société des Nations, cet ancêtre de l'ONU, le "Pacte Briand-Kellog" déclara la guerre "criminelle" à la face du monde. Onze ans plus tard aussi bien la France que la Grande-Bretagne étaient acculées à une mobilisation générale dans des conditions désastreuses, pour aboutir à ce que l'on sait: l'occupation de toute l'Europe continentale, sauf la Suisse, et aussi les camps de concentration. Nous n'avions pas voulu lire *Mein Kampf*, non plus que méditer les pensées de Lénine et voir les camps soviétiques, qui mèneraient l'un à Katyn et l'autre à Treblinka ou Sobibor.

« *Le droit sans la force n'est rien, la force sans le droit c'est la tyrannie* » disait à peu près Pascal.

Souvenons-nous-en.

Enfin, je voudrais insister sur le sens des mots. Discutant avec plusieurs personnes de bonne volonté, j'ai une nouvelle fois constaté que les mots n'avaient souvent pas le même sens pour l'un et pour l'autre. Je pense à un échange récent sur le mot *République* dont mon partenaire me disait que « Pour lui la République c'était... ».

Or, là est le danger: nous n'avons pas à dire que « Pour nous... » un mot veut dire telle chose; nous devons au contraire nous référer à sa définition exacte, sinon plus aucun échange n'est possible. Reprenant l'exemple de la République, je lui disais que celle-ci se définit par trois critères et seulement trois: Un gouvernement collégial qui obéit à des lois et dont le mode de succession n'est pas dynastique. Un point c'est tout.

La République romaine était-elle démocratique? Non, mais c'était tout de même une république.

Donc, ne confondons pas les mots les uns avec les autres. Ainsi de la ►

1- Général de brigade, légionnaire, ancien cadre du Collège Interarmées de Défense

2- Grand comme un département de chez nous: 10 000 km² et 1,5 millions d'habitants...

3- Qui aurait pu imaginer le siège de Sarajevo alors que s'y déroulaient les paisibles jeux olympiques d'hiver de 1984?

4- Dix estropiés au départ d'un cent mètres olympique ne feront pas un champion!

Quelques mots entre nous pour ceux qui aiment notre pays

► démocratie⁵, qui peut parfaitement trouver sa place dans un système monarchique comme en Grande-Bretagne, et ainsi de suite.

À notre époque où le *dialogue* semble érigé à la hauteur de vertu et de principe central des relations sociales, travaillons donc à ce qu'il soit possible au travers de mots employés dans leur juste sens. Nous aurons alors fait un grand pas vers la clarté et de saines relations interpersonnelles.

J'insiste : cette question de la précision du vocabulaire est essentielle si l'on y réfléchit bien.

En conclusion

Il nous faut chasser l'idéologie, quelle qu'elle soit ; de "droite" ou de "gauche". C'est une maladie mortelle de l'esprit, car elle fait voir la réalité au travers de systèmes d'idées qui sont autant de lunettes déformantes.

À l'idéologie, il faut opposer le principe de réalité qui veut que les choses soient ce qu'elles sont, que cela nous plaise ou non. Alors on peut agir en espérant ne pas trop se tromper.

Il n'y a pas de camps de concentration (cubains, nord-coréens, chinois) dont on ne parle jamais, et de mauvais, les nazis, dont il faut sans cesse se souvenir. Il y a eu et il y a des camps de concentration où des innocents sont morts et meurent encore dans des conditions atroces.

Il n'y a pas l'antisémitisme, évidemment condamnable, des "néonazis", et sa variété excusable, celle des "islamistes" qui est passé sous silence. Il y a l'antisémitisme (qui d'ailleurs est un antijudaïsme), un point c'est tout.

Au nom de quoi devrait-on condamner "l'islamophobie" si on ne le fait pas de la "papophobie" ou de la "christianophobie" ? A-t-on vu un Chaldéen chrétien ou un Melchite se faire sauter dans une mosquée d'Irak ? Un seul ? Dès lors, comment mettre sur le même pied "les" intégrismes ?

Il existe quand même une différence de nature entre un zéléateur d'Al Qaeda et un Mormon, me semble-t-il.

Distinguer souverainement le bien du mal, ne pas mettre à égalité le bon et le mauvais s'appelle aussi : Liberté.

Il nous faut être convaincus que la France est et reste une grande puissance. Du moins si elle continue de le décider.

Aujourd'hui, combien de pays ont-ils une représentation diplomatique dans le monde comparable à la nôtre ? Un seul.

Combien de pays disposent-ils de sous-marins lanceurs d'engins totalement conçus, fabriqués, équipés, maîtrisés par leur gouvernement national dans le monde ? Trois, et pas la Grande-Bretagne.

Combien de pays disposent-ils de porte-avions de premier rang à catapulte avec une flotte aérienne adaptée, moderne et entraînée ? Deux. Combien de pays disposent-ils d'avions de combat totalement conçus et fabriqués chez eux, cellule, moteurs et système d'armes ? Trois ou quatre.

La France est au premier rang de toutes les grandes négociations mondiales, elle dispose d'un siège de membre permanent au Conseil de sécurité de l'ONU, ses avions volent dans tous les cieux de la planète. Elle est au premier rang de la technique, de l'art, de la littérature.

Elle est au premier rang des pays possédant un patrimoine multiséculaire, admirable et entretenu.

Elle est au premier rang de certains travaux de recherche, elle inonde une partie du monde de son rayonnement culturel, artistique, commercial, d'influence, et ce depuis neuf siècles sans discontinuer !

Quand la France parle, on l'écoute, parfois on la jalouse et on la brocarde, mais on l'écoute et son message est souvent reçu.

C'est un fait.



Bouvines (1214) : "... La France unie est victorieuse..."

Cependant... restons modestes et cessons de donner des leçons au monde entier car, comme d'autres, nous n'avons pas que des qualités. Le blanc de notre drapeau n'est hélas pas immaculé. Nous avons aussi de graves défauts : nous sommes souvent arrogants, légers, hâbleurs, désunis, insupportables. Nous voulons répandre les Droits de l'Homme sur le monde, mais nous avons inventé le génocide sous le terme de *populicide*, puis mis en œuvre en Vendée en 1793. Nous sommes (avec raison) pour la tolérance religieuse, mais... des Dragonnades de Louis XIV⁶ aux "baptêmes républicains" de Carrier à Nantes⁷ nous savons aussi persécuter nos concitoyens pour leurs convictions religieuses...

Cependant et tout bien considéré, soyons fiers de ce que nous sommes, mais avec mesure.

Soyons fiers de notre héritage multiséculaire, en ayant conscience de ce que nous sommes les "débiteurs insolubles" des richesses léguées par nos ancêtres. Nous ne pourrons jamais rembourser cette dette, qui nous oblige.

Mais soyons aussi convaincus que cet héritage est fragile et peut s'effondrer en quelques années, voire quelques mois si des événements dramatiques venaient à se produire et auxquels nous n'aurions pas fait face à cause de notre inconscience, de notre inconsistance ou de notre imprévoyance.

Voyez comme s'est écroulé l'Ancien régime en quelques semaines⁸, ou encore le tsarisme, la Vienne impériale, le communisme, sans parler des empires romain, moghol, khmer ou aztèque...

Ce formidable patrimoine, notre patrimoine (matériel et immatériel) est fragile et se trouve entre nos mains.

Alors restons vigilants et combattons les idées dangereuses pour l'avenir, tout en travaillant d'arrache-pied à l'unité de notre nation qui en a de jour en jour plus besoin.

Nous savons de mémoire séculaire, depuis Bouvines pour le moins, que la France unie est victorieuse des défis.

Désunie elle se dissout et, qui sait, pourrait disparaître.

Cela ne se doit pas. ■

5- Dont la caractéristique essentielle est que le siège de la souveraineté se tient « dans la personne du peuple », qui délègue ou non son autorité à des mandataires (démocratie indirecte ou directe).

6- Contre les protestants

7- Contre les catholiques

8- En 1789 il a succombé à des crises multiples et simultanées : économique avec des dettes abyssales et une fiscalité inopérante et injuste, une défiance du peuple dans ses élites qui ne le représentaient plus, l'incapacité du système à se réformer et un pouvoir impuissant qui refusait de voir la réalité.



Mali : les raisons du succès français¹

Jean-Patrick Gaviard (71-Blanckaert)

Surprise et rapidité sont les deux facteurs clefs du succès militaire français. La sortie de crise, elle, reste à définir.

Quelles sont les raisons, à ce stade de l'opération Serval, du succès des forces françaises au Mali ?

Cette première phase de l'opération repose sur deux éléments importants.

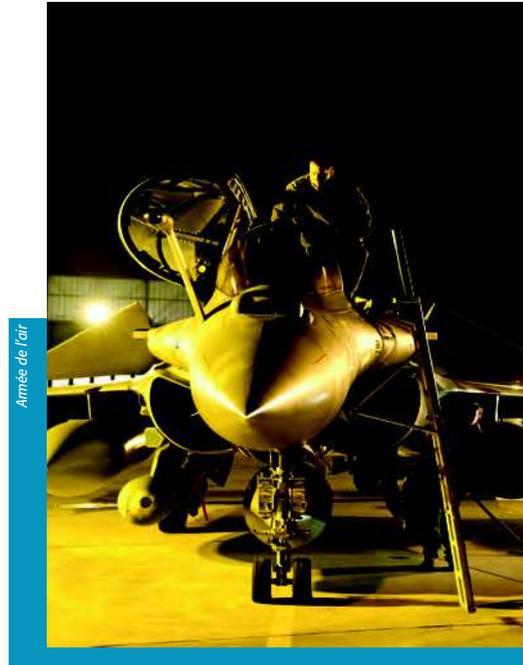
Premier facteur : l'importance de la capacité "d'entrée en premier". Les djihadistes pensaient défaire l'armée malienne, très affaiblie, par une attaque de type classique. Mais ils ont manifestement sous-estimé la capacité de réaction de l'armée française qui a stoppé leur progression dans le cadre d'un combat symétrique où elle a l'avantage. La surprise et la rapidité sont des fondamentaux des conflits armés. Cette capacité d'entrée en premier, rare en Europe, nécessite d'importants moyens de renseignement, de projection de puissance et de forces. Certes, nos armées frisent parfois la rupture, en particulier dans le domaine des avions ravitailleurs ou de transport tactique, comme ce fut le cas d'ailleurs en Libye et aujourd'hui au Mali. Mais cette capacité d'entrée en premier, liée aux obligations d'un membre permanent du conseil de sécurité des Nations unies, repose avant tout sur un entraînement de qualité qu'il conviendra de conserver.

Deuxième facteur, un processus décisionnel unique, qui permet au Président de la République, chef des armées, de prendre très rapidement des décisions opérationnelles. Ce processus repose sur la possibilité de réunir, dès qu'il le souhaite, un conseil de défense. Dans cette instance, lui sont exposés la situation et les moyens d'action qu'il pourrait engager ainsi que les risques liés à cet engagement. Les ministres des Affaires étrangères, de la Défense et de l'Intérieur (dans le cadre de la menace intérieure) sont présents, ainsi que le chef d'état-major des armées, lequel est le responsable de l'emploi des forces sous l'autorité du Président de la République. Cette lourde responsabilité est liée de façon étroite au prix du sang des soldats sous ses ordres.

Quelle est la prochaine phase ?

Il faut penser, dès aujourd'hui, la "sortie de crise" en privilégiant une "approche globale". Cela suppose de laisser les forces africaines prendre rapidement le relais des Français – le ministre des Affaires étrangères, Laurent Fabius, l'a souligné à juste titre – afin d'éviter un enlèvement ou plutôt un ensablement long, coûteux, voire dangereux, comme l'a démontré l'expérience afghane.

Il était d'abord nécessaire de débloquer les moyens financiers au profit des forces de la CEDEAO (Communauté économique des États de l'Afrique de l'Ouest), qui devront réaliser cette mission de stabilisation. La réunion de l'Union africaine à Addis-Abeba, le 29 janvier, a permis



Armée de l'air

Un Rafale, élément de la capacité "d'entrée en premier".

de lever les fonds nécessaires. Au plan militaire, ce passage de flambeau ne devrait pas poser de problème même si aujourd'hui la situation devient plus difficile. Dans ce cadre, il convient de noter l'arrivée en force, aux côtés des forces de la CEDEAO, des militaires tchadiens dont la réputation opérationnelle est largement reconnue. Par ailleurs, nos soldats connaissent bien les forces africaines qui vont les relayer, puisque ce sont les mêmes qui sont aujourd'hui en Côte d'Ivoire au côté du dispositif Licorne. Le retrait des soldats français pourrait ainsi s'effectuer avant la saison des pluies, au début de mai. En cas d'urgence, une force de réaction rapide (quelques compagnies de l'Armée de terre, des hélicoptères et des avions de combat) devra être positionnée judicieusement en réserve sur le théâtre.

Parallèlement, il faut aider au rétablissement de l'armée malienne. L'Union européenne s'y emploie puisque la mission intitulée EUTM² dirigée par François Lecointre, un général français, est en cours de déploiement.

Il faudra aussi participer à la reconstruction de l'État malien. Les Européens peuvent y contribuer, à l'instar de ce qui se fait aujourd'hui au Niger, où une force dénommée EUCAP³/Niger, financée par l'Union européenne, forme des policiers et des gendarmes. Il conviendrait de proposer à l'UE de s'engager également dans les domaines régaliens (police, justice...), ce qui permettrait d'aider à la stabilisation du Mali et peut-être d'éviter des actes de vengeance, toujours prêts à ressurgir, comme on peut le constater dans certaines zones reconquises par les militaires maliens. ■

1- De larges extraits de cet article ont été recueillis par Romain Rosso et publiés dans *L'Express* les 22 et 31 janvier 2013

2- European Union Training Mission

3- European Conference Antennas Propagation



Les 65 ans de la "Saint-Ex" - 17 et 18 octobre 2012

Michel Forget (46 – Saint-Exupéry)

La Saint-Ex (promo 1946) a commémoré en octobre dernier ses 65 ans... avec un an de retard. Cela n'a rien enlevé au caractère chaleureux de cette rencontre qui s'est déroulée à Salon même, selon une tradition solidement établie dans la promo. Nous étions au total vingt-quatre, dont onze parmi les anciens "poussins" qui intégrèrent le Piège fin octobre 1946, onze sur les dix-sept encore de ce monde, onze sur les soixante et un que comptait au départ la promotion. Sur ces onze, cinq étaient accompagnés de leur épouse tandis que huit épouses de camarades disparus s'étaient jointes à nous.

Le programme simple était adapté aux performances locomotrices parfois limitées de certains d'entre nous. Après un dîner de retrouvailles le 17 octobre, la journée du lendemain a débuté par la messe à la chapelle Notre-Dame-des-Ailes de la base, suivie d'une rencontre avec le général Modéré, commandant les Écoles d'officiers de l'Armée de l'air, et de la visite traditionnelle du BDE avant le déjeuner au mess officiers. L'après-midi, un petit convoi de voitures personnelles (les transports par car militaire sont désormais limités)



permettait aux volontaires d'aller aux Baux pour une visite de la "carrière de lumières" (Van Gogh et Gauguin).

Le dîner dans le chaud décor du "Mas du Soleil" et avec un menu qui ne l'était pas moins, a été le moment fort de cette rencontre ainsi magnifiquement clôturée. ■

La promo 53 en voyage

Maurice Durand (53 – Brunshwig)

Comme chaque année, et pour la deuxième fois, la promo 53 s'est bien amicalement réunie pour un voyage sympa à l'initiative de Jacques Bourillet (dit Boubou pour les intimes), Denis Lanzarini étant l'organisateur et Michel Descroix assurant la liaison avec les participants – de plus en plus nombreux chaque année – ainsi que le reportage photos.

C'est un voyage au pays "vert et bleu" dans le Haut-Doubs, à proximité immédiate de la Suisse. Donc trois journées bien remplies comme nous allons le voir ci-après :

- Le Haut-Doubs, tout d'abord avec le château de Joux ;
- Besançon et sa citadelle ;
- la Suisse enfin avec Neuchâtel et le musée de l'horlogerie à La Chaux-de-Fonds.

En partant de Villers-le-Lac, notre lieu de résidence, nous visitons tout d'abord le château de Joux. Impressionnant château construit sur

un éperon rocheux à l'entrée de la cluse de Pontarlier. Il domine de plus de 100 mètres le niveau du Doubs. Sa position stratégique lui a forgé un destin exceptionnel depuis le Moyen Âge, avec ses trois premières enceintes, un fossé impressionnant et son pont-levis toujours en état. Vauban y a ajouté de nouveaux remparts et toute une partie enterrée pour mieux résister aux canons adverses. Ce qui nous a donné le plaisir de descendre un escalier en colimaçon de 220 marches au son d'une *Marseillaise* chantée (non en breton mais en savoyard). Ce château fut également fréquenté par des prisonniers célèbres comme le comte de Mirabeau et Toussaint Louverture, chantre de l'abolition de l'esclavage.

Cette journée s'est continuée par une bien agréable croisière sur le Doubs, soleil aidant, puis excursion jusqu'au saut du Doubs qui, par exception, probablement en notre honneur, était à plein débit ! Fin de journée chez "Papy Gaby"

et dégustation de la fameuse saucisse de Morteau.

Besançon et la citadelle.

Une heure de car dans les très beaux paysages de la Franche-Comté et nous arrivons à Besançon : le Doubs fait une boucle et encercle presque complètement la ville : la promenade en bateau nous réserve la surprise d'emprunter un grand tunnel pour bateau (330 mètres de long).

La citadelle, chef-d'œuvre de Vauban, surplombe la ville de plus de 110 mètres. Elle fut édifiée de 1668 à 1683. Pour y accéder, certains d'entre nous, grands sportifs, montent à pied ; les autres prennent de petits cars qui leur permettent en fin de parcours d'admirer une très belle statue de Vauban. Un très bon déjeuner nous attend. Ensuite, c'est la visite de la citadelle : nous sommes récompensés de nos efforts, car le circuit sur le haut de remparts nous fait découvrir un panorama à couper le souffle. Puis, de nombreux musées, tous passionnants, sont



à visiter. Une mention spéciale pour le musée de la Résistance et de la Déportation. D'autres musées intéressants ou amusants comme l'aquarium avec ses gros poissons multicolores et le jardin zoologique.

La Suisse, Neuchâtel, La-Chaux-de-Fonds.

Troisième jour, et toujours par beau temps, nous rejoignons Neuchâtel où un petit train touristique nous attend. Circuit dans la ville et ses quartiers médiévaux pour arriver au château qui est toujours administrativement en activité, avec ses salles réservées aux votations ou au tribunal cantonal, nous arrivons même dans une très belle salle à manger où le petit-déjeuner est préparé : mais ce n'est pas pour nous !

Après le déjeuner, direction La-Chaux-de-Fonds en passant par la route des Alpes pour admirer le panorama du mont Blanc à la Jungfrau : visite du musée international d'horlogerie dont la création remonte à 1902, sans parler de l'Astrorium de Giaroni Tangui !

En conclusion, ce voyage laisse de merveilleux souvenirs, le château de Joux, Besançon, sa citadelle, La-Chaux-de-Fonds et son musée



Photos promo 53

d'horlogerie, également le plaisir de sympathiques retrouvailles de copains qui, certes un peu changés physiquement mais toujours aussi amis et intellectuellement alertes.

Merci aux organisateurs, et particulièrement à Denis, le régional de l'étape, qui a su proposer le bon choix des sites et un gîte bien placé où la nourriture était excellente. ■

Les déjeuners de la Blériot

Pierre Warmé (58 – Blériot)



Photos promo 58

Il y a longtemps déjà, Dominique Vermersch eut la très bonne idée de réunir les Blériotins d'Ile-de-France pour des déjeuners "régionaux" suivis, dans l'après-midi, d'une activité culturelle. Cette initiative fut couronnée de succès puisqu'elle réunit d'ordinaire une trentaine de convives chaque fois et se perpétuera sans difficulté.

En juin 2010, l'idée fut relancée en élargissant la formule à tout le territoire. Jean-Claude Barrillon prit la main pour un déjeuner en septembre à Rians, en PACA. Lors de la dernière grande réunion promo à Vannes, en mai 2011, cinq organisateurs potentiels, sollicités sur le champ, relèveront bientôt le défi :

Jean-Robert Arnaud au château de Compiègne (Picardie), Domnine Lemarchal

à l'abbaye de Saint-Maximin la Sainte-Baume (PACA), Jean-Claude Pigot à Mérignac (Aquitaine), Jacques Buttet à Carhaix, célèbre village breton et Jacques de Lardemelle qui clôtura la saison, à Paris, avec une visite du couvent des Bernardins récemment rouvert au public. Ces cinq réunions remportèrent un beau succès avec une centaine de participants au total.

L'année 2012 confirmera cette bonne tendance avec quatre manifestations organisées par Jacques de Lardemelle au parc floral de Vincennes suivie d'une visite du château, Bernard Pierlot à Pelissanne, Jacques Berthonneau sur le bassin d'Arcachon et Max Simon à Paris avec un parcours découverte de l'Opéra Garnier.

Ces rassemblements s'avèrent relativement faciles à organiser. Ils ne nécessitent ni grands, ni longs déplacements des participants et sont donc accessibles au plus grand nombre. Ils ont permis à des camarades qui ne s'étaient pas revus depuis le Piège de se retrouver avec plaisir et même émotion, tout un chacun s'empressant de demander : « *À quand la prochaine réunion ?* » La photo accompagnant cet article illustre bien le caractère convivial de ces

rencontres, le maintien des traditions pour les choses essentielles (!), sans négliger le goût prononcé de la promo pour les connaissances et les arts.

D'autres photos sont publiées sur les sites Internet Promo (en accès restreint) :

<http://ea58.free.fr/promo-58@yahoogroupes.fr> ;

Elles permettent à tous de se revoir et de... se reconnaître.

Pour 2013 les prochains déjeuners seront organisés par Patrick de Lauzanne pour l'Ile-de-France (le 18 avril prochain à Fontainebleau) et par Gilbert Debarre en PACA. La promo pourra en outre se réunir plus largement pendant quelques jours à Bordeaux, du 26 au 28 septembre, selon un programme qu'élaborent avec soin Jacques Deroche, Jean Bongiraud et Jacques Berthonneau pour faire découvrir ou plutôt redécouvrir le patrimoine réhabilité et les évolutions récentes de cette grande capitale régionale. Les informations correspondantes seront prochainement publiées sur les sites précédents et sur :

promo-58-communications@yahoogroupes.fr

Les inscriptions sont d'ores et déjà ouvertes auprès de Jacques Deroche : derochej@neuf.fr ou par tout autre moyen de communications figurant dans l'annuaire du Piège. ■



21 septembre 2012 : la promo 62 "Martin" a fêté son cinquantenaire

Alain du Beaudiez (62 – Martin)

Le dernier week-end de septembre était depuis longtemps dans tous nos agendas. Comment aurait-il pu en être autrement, alors même que notre G.O. Hugues Danis, nous matraquait de relances depuis des mois ? « *Ils sont venus, ils sont tous là, dès qu'ils ont entendus ce cri...* » aurait chanté Charles Aznavour, s'il avait fait partie de notre promo. Mais nous n'avons pas besoin d'Aznavour, on a Pierre Péron, notre poète en vers et contre tous, qui nous a mitonné ce petit joyau :

*« Certains croyaient au Ciel, d'autres n'y croyaient pas.
Beaucoup étaient venus, certains n'étaient pas là...
De promo homogène éclatée par la vie
D'aucuns ont pris la peine et même ont eu l'envie
De refaire ce tout qui fut si grand atout.*

*Les absents l'ont été du fait de contingences
Dont la variété, comme leurs exigences
Est le reflet exact des aleas d'un pacte.
Les uns s'en fichent, en fait, comme de l'an quarante
D'accord, mais là les gars, ça fait dans les cinquante...*

*D'autres ont tiré un trait sur toutes les ripailles
Car des jeux trop risqués les ont mis sur la paille.
Enfin, c'est moins heureux, des usés, dans leur bulle,
Tangent sur leurs moyeux, grincent sur leurs rotules.
Ils étaient donc absents, mais ils sont bien des nôtres.
Et, tout compatissants, jouons les bons apôtres.
Portons-leur la parole, sur ce qui se passa...*

C'est, ainsi, que 107 d'entre nous, épouses comprises, convergèrent vers Salon, en ce début d'automne, pour un anniversaire qui a, tout de même, remué beaucoup de monde dans le Landerneau de la 62. Dès le jeudi, en fin d'après-midi, les retrouvailles avaient commencé par petits groupes, chez nos camarades habitant Salon et ses environs, ou bien dans les restaurants de la ville. Moments privilégiés où nous reprenions, de façon intime, des conversations, souvent interrompues depuis plus de 20 ans... Mais le moment fort, c'était, dès 9 h, le vendredi 28 septembre, le rendez-vous que nous avions, à l'école, avec nos souvenirs. Au programme :

- messe à la chapelle ;
- dépôt de gerbes, dans le hall du BDE, en

mémoire de nos morts ;

- briefing du général Modéré en amphi Marin-La-Meslée ;
- démonstration de l'équipe de voltige aérienne ;
- déjeuner au mess.

À partir de ce programme d'anniversaire, disons standard et bien huilé, chacun d'entre nous a pu réagir en fonction de sa sensibilité et de ce qu'il était venu chercher. Pour ma part, ce qui m'a frappé, c'est le contraste entre ces pierres immuables qui conservent à notre école le décor de notre jeunesse et tout ce qui se déroule à l'intérieur, qu'il a bien fallu couler dans le moule du temps. Nous étions un peu comme des fidèles qui, ayant vécu au XVII^e siècle, reviendraient, aujourd'hui, prier dans une vieille église !

Pour être nostalgique, ma pensée n'est pas critique, car je fais toute confiance à ces jeunes magnifiques pour perpétuer les valeurs du beau métier d'officier aviateur. Mais, pour nous, ce BDE, désormais sans local "à gros" où nous allions dormir en portant notre matelas sur le dos, courbés en avant contre le mistral ; ce Brocard et ce Testard où nous dormions, entre mâles, par chambrées de 14, désormais organisé en accueillantes chambrettes individuelles, tout confort, pour promotions mixtes, cela interpelle, tout de même !

Cependant, nous avons bien compris que dans cette académie militaire dotée de tous les équipements scientifiques et sportifs possibles, étaient formés des hommes et des femmes d'un niveau auquel, de notre temps, nous n'aurions même pas pu songer. Aussi, partageons-nous sans réserve, la légitime fierté du général Modéré qui, avec talent, nous en a vanté les mérites.

Dès l'après-midi, nous nous sommes mis en route pour la seconde partie du week-end que nous avaient concocté les Danis : une virée à Porquerolles. Là, loin de la pompe militaire, nous nous sommes retrouvés entre nous.

Première étape : Hyères. Dans un petit hôtel réservé à notre usage, nous avons pu vivre la séquence nostalgie du week-end. Après un dîner simple mais sympathique, une salle au format de théâtre, nous attendait :

- « *Hugues Danis, le magicien, fit revivre en nos mémoires et notre affection, via un sublime*



Photos promo 62

diaporama teinté de Bach, les visages des 29 qui avaient lâché la rampe. » (Pierre Péron dans le texte) ;

• Hugues Danis, moins magicien, voulant passer le diaporama que j'avais réalisé sur la promo pour le 40^e anniversaire, mais dont, au beau milieu, l'ordinateur tomba en panne de courant !

• Hugues Danis, redevenu magicien, distribuant, des T-shirts à la taille de chacun et siglés pour la circonstance, qu'il avait fait confectionner afin que nous ne puissions pas passer inaperçus, le lendemain.

Le lendemain, précisément, nous nous embarquions à Giens, dès potron-minet, pour l'île de Porquerolles. C'est une constante : dans toutes les rencontres organisées par notre ami Hugues, il faut prendre un bateau, à moins qu'elles ne se déroulent elles-mêmes sur un bateau, ce qui, souvenez-vous, s'est déjà vu ! Le temps n'était pas de la partie et la mer était mauvaise. Je fais partie de ceux qui arrivèrent un peu barbouillés sur l'île. Mais, parvenus sur la terre ferme, nous fûmes bientôt remis pour découvrir les richesses et les possibilités offertes par le lieu.

Je laisse à chacun le souvenir des moments passés ensemble, par petits groupes, sur notre lieu de villégiature, à la plage ou sur le port, en regrettant, peut-être, que des affinités anciennes, aussitôt regroupées, ne nous aient pas toujours permis de nous parler un peu plus à tous.

L'apothéose était, bien sûr, le dîner de gala organisé par Laurence et Hugues, le samedi soir : belle salle, jolies tables, bon repas : tous les ingrédients étaient là pour une fête réussie. Une fête agrémentée par les classiques numéros de nos artistes préférés :

- Les chanteurs, d'abord, avec Péron, Dortomb et Demotes-Maynard qui, après avoir participé à l'évocation collective de succès de notre époque, y alla, ensuite, de son traditionnel concert d'airs d'opéra *a capella* ;
- Le célèbre orchestre de la 62, ensuite : Jojo

au piano, le Fratz au saxo et Buck à la trompette, remémora à tous les concerts donnés au Piège il y a 50 ans et, depuis, à chaque occasion de rencontre entre nous.

Un intermède imprévu ne manqua pas de vivement nous surprendre, avant de carrément nous saisir d'admiration : de la table où se trouvaient nos fidèles brigadiers, Paul Clariond et Jacques Bourrillet – qui ont rarement manqué un de nos rendez-vous, on vit Boubou se lever et saisir le micro. Je vous laisse juges de trouver si, à la manière de Giscard racontant la manière dont il avait séduit une princesse, notre éternel Capitaine nous a réellement livré un conte autobiographique :

« C'était, il y a quelque temps, au bal de la Nuit-Saint Georges, j'ai rencontré la petite Julienas, une fille drôlement Gigondas, un sacré beau Meursault, bien charpentée et sous sa robe vermillon, un grand cru classé.

Nous avons dansé Anjou contre Anjou sur un Sylvaner à la mode et plus tard, comme elle ne voulait pas aller dans des lieux Médoc, je lui ai proposé de l'emmener dans mon Châteauneuf-

du-Pape. Elle est alors devenue toute Croze-Ermitage.

Le temps d'aller chercher un Chablis au vestiaire, de mettre un petit Corton dans ses cheveux, nous sommes montés dans ma Banyuls et nous avons roulé vers la Côte du Rhône jusqu'au matin. Nous nous sommes baladés Entre Deux Mers, il faisait beau, nous avons Vacqueyras les pieds dans l'eau Clairette, et croqué quelques Pomerol. Et puis, comme le Mercurey montait sérieusement, nous commençons à avoir les Côtes-Rôties, nous avons décidé de rentrer.

Mais voilà, en partant nous nous sommes retrouvés coincés dans les embouteillages, enfin les bouchons. Je commençais à Minervois sérieusement et là, Juliénas et moi nous avons commencé à nous crêper le Chinon : d'un seul coup, elle a claqué la Corbière de la Banyuls et elle est partie la mine Graves.

Je me suis retrouvé comme Mâcon. Quoi, me suis-je dit, elle s'est déjà Sauvignon avant même d'avoir eu le temps de la Sauternes ! Mais je vous Jurançon, je l'avais dans la Pauillac : j'étais tellement Tokai d'elle que je lui ai couru après

dans Lalande et le Chardonmay pour la rattraper.

Quand nous nous sommes retrouvés et que je l'ai vue devant moi en Gros-Plant, je lui ai dit : ne t'en vas plus Gamay !

En pleurant elle Madiran : « Ne m'en veux pas, je voulais simplement être sûre que ton Saint-Amour était vraiment Sancerre. »

Depuis nous ne nous sommes pas cuités ! ».

C'est vrai qu'il nous a sciés, notre brigadier ! Mais tous nous nous sommes dit que si, issu d'une promo plus ancienne que la nôtre de neuf ans, il avait encore les ferrites si affûtées, cela nous laissait quelque espoir pour la suite...

Le lendemain, nous avons encore flâné par petits groupes et, avant de nous rembarquer sur le port, nous nous sommes fait nos adieux. Ou plutôt, nous nous sommes dit au revoir, car nous comptons, bien sûr, sur les Danis pour nous organiser un week-end qui, comme toujours, sera aussi réussi que celui-là. Mais, ne traînez pas trop, quand même, parce que le temps passe ! Et puis, tant pis si vous n'arrivez pas à trouver de bateau... On s'y fera. ■

Quarantièmes provençaux

Philippe Leheup (72 – Madon)



À l'image de quelques promotions précédentes, nous avons célébré les 40 ans de la promotion 72 - Général Madon aux côtés des plus jeunes, le jour de la remise des poignards, le 25 octobre 2012.

Après les rencontres précédentes, à Paris et à Bordeaux notamment, nous avons décidé de nous réunir en Provence. Préparée par des camarades provençaux et parisiens, la rencontre a permis à de nombreux camarades et certaines veuves de redécouvrir l'École de l'air et Marseille.

La première journée a été consacrée, entre autres, à la visite du Testard et à une conférence du général Modéré qui a évoqué les orientations actuelles de l'enseignement militaire, scientifique et culturel des officiers de l'Armée de l'air. Auparavant, certains avaient pu s'entretenir avec

des poussins lors d'un déjeuner et découvrir des jeunes pleins d'enthousiasme et de conviction dans leur futur métier.

Le rituel immuable de la cérémonie des poignards, en particulier l'intervention de l'aspirant qui parraine la promotion 2012, nous a tous rajeunis, en nous rappelant les fondements symboliques de cette "arme". Une rencontre œcuménique avait précédé cet événement, le pasteur et le prêtre nous ont fait partager leur foi, accompagnés d'une chorale d'élèves. Certains se sont alors souvenus que la participation à cette cérémonie culturelle n'était pas toujours naturelle...

Le soir, sous les plafonds de la "salle du général" du mess des officiers, les petits groupes se sont formés pour évoquer le lointain passé, l'actualité récente et l'avenir proche, les uns évoquant leur travail "pénible" dans l'industrie ou les services, les autres leurs activités de loisirs, sur terre ou en haute mer, les troisièmes leurs petits-enfants ou leurs actions de bénévolat...

Le lendemain en dépit d'une météo incertaine, la promotion est partie vers Marseille pour aller se placer sous la protection de la Bonne Mère, à l'instar des sportifs de la Ville. La visite fut, pour un nombre important d'entre nous, une découverte, car les guides passionnées nous ont fait découvrir les symboles de la basilique. La matinée s'est poursuivie par un

aperçu des nouveaux aménagements au port de la Joliette, en particulier la rénovation des docks et de bâtiments devant abriter le musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée.

Après le repas, pris sur un bateau dans le Vieux Port, nos pas nous ont guidés dans le vieux Marseille, à l'arrière de la mairie ; ce quartier demeure en rénovation, comme l'ancien hôpital, et propose de petites places qui permettent d'apprécier le calme à quelques pas de l'activité fébrile de la Canebière. Après une courte visite des Grands Carmes, nous nous sommes retrouvés sur le Vieux Port devant les bâtiments construits après la guerre, classés désormais au patrimoine mondial de l'humanité. Un repas animé à Pélissanne a permis de poursuivre les discussions avant, pour certains, une virée chez des camarades provençaux.

Malgré les perturbations occasionnées par une n-ième grève de la SNCF, certains camarades n'ayant pu nous rejoindre, l'ambiance a été chaleureuse et amicale, les débats toujours animés et constructifs. Après avoir chaleureusement remercié les organisateurs, nous n'avons pas fixé de prochaine échéance, mais il est vraisemblable que nous n'attendrons pas cinq ans pour nous revoir.

Au cours de cette rencontre, l'association des anciens élèves de l'École de l'air a été largement évoquée, la promotion a fait un don à l'AEA. ■



Géographie et histoire de l'Afrique du Sud

Bernard Delcamp (66 – Audemard d'Alençon)

Qui n'a jamais entendu parler pendant les leçons de géographie du Cap de Bonne Espérance? Probablement personne, car tous les camarades de la promotion le connaissait et c'est ainsi que 26 voyageurs ont voulu se rendre sur place du 15 au 26 octobre 2012; pour un périple de Cape Town à Johannesburg en passant par le royaume du Swaziland. Certains d'entre nous poursuivant au Zambèze.

La première surprise fut d'apprendre que nos manuels scolaires étaient obsolètes car les géographes ont aujourd'hui déterminé que c'était le Cap des Aiguilles qui sépare les océans Indien et Atlantique. À proximité, à Hout Bay, nous avons embarqué pour une croisière vers l'île aux phoques (en réalité des otaries). La mer était formée pour nous faire vivre les sensations des navigateurs. En poursuivant le long du littoral nous avons atteint Simon's Town et la plage des manchots, une réserve naturelle.

La province du Cap nous a réservé une autre surprise: la ville du Cap est la première ville où les Huguenots français, à la suite de la révocation de l'Édit de Nantes, ont débarqué. Ils fondèrent une colonie: Franschhoek en développant l'agriculture et en particulier la vigne. Le dernier souvenir des Français au Cap est moins flatteur...

Envol pour Durban,

point de départ d'un circuit en autocar dont la première étape fut Skakaland, village Zoulou où le déjeuner fut suivi par les danses traditionnelles et la visite du village! Arrivée de nuit, non sans mal, à la réserve Hluhluwe pour un safari en 4x4 le lendemain. Chacun est aux aguets pour découvrir quelques spécimens des cinq grands: éléphants, buffles, rhinocéros, lions, guépards.

Continuation vers le Swaziland, la Suisse africaine où nous découvrons le village swazi de Matsamo, moment fort de notre voyage le parc Kruger véritable royaume des animaux sauvages; comme le disait notre guide ce parc n'est pas un zoo, les animaux, il faut les mériter car les espaces sont très vastes et les animaux disséminés, ce qui n'a pas empêché les uns et les autres de compléter leur collection de photos. Le lendemain matin, excursion dans la région du Blyde River Canyon, mais surprise, le Nord de l'Afrique du Sud est montagneux, avec des plateaux élevés bordant le canyon. Les températures et la visibilité furent surprenantes (froid et brouillard). Ainsi il ne faisait pas chaud à la "fenêtre de Dieu" et lors de la visite de Pilgrim's Rest, ancienne ville de chercheurs d'or. Nous reprenons la route pour visiter des cases traditionnelles Ndebele, peuple ancien qui a résisté aux Boers. Pour terminer la journée, visite de la mine de diamants Cullinan, ancienne mine à ciel ouvert où a été trouvé le plus gros diamant naturel au monde (3106 carats).

Enfin revenus à la civilisation avec les visites des villes de Pretoria, capitale administrative, et Johannesburg, ville de l'or. Lors de ces deux visites, nous avons repris le cours de

l'histoire depuis l'arrivée des Huguenots, suivie de l'épopée des Afrikaners qui ont effectué un long trek pour échapper à la mainmise des Britanniques, jusqu'à l'indépendance de l'Afrique du Sud, abimée par la création de l'apartheid, puis ressuscitée par son abolition grâce à deux hommes: Frederik de Klerk et Nelson Mandela. Cette histoire est retracée par plusieurs sites que nous avons visités:

- le Vortre Khers: bâtiment dédié aux pionniers du Grand Trek;
- l'Union Building, siège du gouvernement où, suivant la tradition, Nelson Mandela a été proclamé Président;
- Le musée de l'apartheid, retraçant la partie de l'histoire que les Sud-Africains auraient préféré oublier.

Notre périple s'est achevé à l'aéroport, mais nous garderons un souvenir rémanent de l'Afrique du Sud: formidable pays qui possède tous les atouts pour se développer et résorber sa pauvreté encore visible par les townships.

Le Zambèze

Pendant cette dernière journée, des camarades au nombre de dix, quittèrent l'Afrique du Sud pour le Zambèze, à la découverte des chutes Victoria. Leur hébergement se situait dans un hôtel somptueux, au pied des chutes, entouré d'animaux sauvages. Ils ont gardé un souvenir inoubliable d'une croisière sur le Zambèze au coucher du soleil. Le lendemain après la visite du village Mkuni, certains n'ont pas résisté au survol des chutes en hélicoptère. ■

PS; pour l'album du voyage consulter le site: www.promo66.aea.free.fr



La 74 honore les Rois mages, le dernier des Mohicans et son dernier roi

Stanislas de Lauriston (74 – Brunaud)

Samedi 19 janvier 2013. La neige s'est abattue sur la capitale. Moment historique, diraient les journalistes pour qui tout est historique du moment que cela fait sensation, que

ce soit la petite phrase d'un homme politique, n'importe quel match de foot ou encore quelques centimètres de neige sur la route. Cette fois, pas de journaliste pour se tromper sur la véritable

portée historique de l'événement, car ce samedi 19 janvier est bel et bien historique, pas pour les cinq centimètres de neige qui recouvrent les trottoirs du Cardinal Lemoine, mais pour la





meilleure promotion de l'École de l'air.

Il y a deux mille ans, l'étoile du berger avait guidé les Rois mages pendant un long voyage de leurs lointains pays jusqu'à l'instant tant attendu de leur émerveillement. Les temps ont passé jusqu'à ce 6 novembre 2012 où apparut dans le firmament parisien une nouvelle étoile

scintillante qui, disait-on, allait se poser à côté de quatre autres sur la manche de Joël Martel.

Avertie en songe électronique (c'est à ce genre de détail que l'on mesure les 2000 ans passés), la promo des cracks, conduite par son chef de promo et le brigadier de sa meilleure brigade, se mettait en marche vers Paris pour son épiphanie et pour honorer à son tour son héros, en ce 19 janvier 2013. Son héros, il l'est à plus d'un titre aujourd'hui. Après Jean-Pierre Martin qui nous avait offert notre premier général cinq étoiles, voici que Joël nous renouvelle cet honneur, portant ainsi notre promotion au rang des rares qui auront tant brillé de mille feux (mille, faut peut-être pas exagérer, mais ça sonne bien).

Son deuxième titre de gloire aujourd'hui est

d'être le dernier membre de la promotion encore en activité. Alors, une promotion dont la totalité des membres en activité a 5 étoiles, vous en connaissez beaucoup, vous? Grâce à lui, la promotion EA74 est aujourd'hui fière, très fière. Le dernier en activité: alors, le dernier des Mohicans? Assurément non, puisque vous avez compris qu'en l'occurrence ce n'est pas précisément d'un indien qu'il s'agit, tout sioux qu'il est. Un grand chef, plutôt.

Alors, le dernier roi? Voyez la photo qui ne laisse aucun doute sur le caractère royal de l'événement. A-t-on souvent vu autant de reines entourer quelqu'un, si ce n'est un roi?

Il fallait bien faire la fête et se réjouir tous ensemble, «pour ce que rire est le propre de l'homme», disait Rabelais présentant ainsi à son époque la physionomie de la promotion EA74. ■

Les 20 ans de la 92, l'occasion d'une belle rencontre

Jacques Raout (92 – Majoureau)

La vie n'est pas qu'un sprint. C'est avant tout un relais. Après un tour de piste de 20 ans, la remise des poignards à la promotion 2012 a été pour la 92 l'occasion de transmettre un flambeau, celui de l'engagement et de la camaraderie. Retour sur une journée festive et émouvante.

L'avant : la mobilisation générale

La mobilisation de la promo pour que le plus grand nombre puisse participer à cet événement illustre l'importance que nous lui accordions et le pressentiment que nous avions de la charge émotionnelle qui allait accompagner non seulement nos retrouvailles mais également la rencontre avec les nouveaux membres de notre famille.

Malgré les années, l'éloignement, nos activités respectives, une simple étincelle, celle d'un mail de notre représentant de promotion, avait suffi à raviver notre réseau d'amitié et les souvenirs des bons moments partagés au Piège. La préparation qui prit la forme de nombreux échanges de mails fut également l'occasion de prendre conscience de la diversité des postes aujourd'hui occupés et de la richesse des parcours professionnels qu'offre notre institution.

Une journée inoubliable

L'accueil depuis l'entrée base jusqu'à notre hébergement, parfaitement organisé, fut notre premier contact avec la 2012 et le premier gage de réussite de cette journée.

Quel plaisir ensuite de percevoir dans le discours du général commandant les EOAA que le maintien de nos traditions s'accompagne d'une ouverture au monde universitaire, à celui de la recherche, à l'étranger et d'une féminisation

toujours plus grande de notre belle école! Quel plaisir également, pour les "anciens", de se retrouver autour d'une table pour échanger et se convaincre que, finalement, on n'a pas tant vieilli que cela!

Le match de football allait d'ailleurs nous donner l'occasion de le démontrer. Il faut dire que les libertés prises avec le règlement nous facilitèrent grandement la tâche. Impossible de donner les détails de ce grand moment de convivialité sans prendre le risque de priver celles et ceux qui le découvriront à l'avenir d'une réelle surprise... Mais une chose est sûre: la créativité, l'imagination de cette nouvelle génération est sans limite. Cette rencontre sportive allait ainsi achever de faire tomber les dernières barrières!

Après ce dynamisme et cet enthousiasme, la 2012 allait nous dévoiler ses autres facettes: celles de la rigueur et de l'émotion à l'occasion de la messe de bénédiction des poignards et bien sûr de la cérémonie de remise avec comme point d'orgue le chant des aiglons interprété de façon particulièrement mélodieuse et émouvante. Nous les observions, comme passés de l'autre côté d'un miroir, témoins de leur engagement, entourés par celles et ceux qui nous ont précédés et quittés trop tôt.

Films, chants, danses, échanges et d'autres surprises allaient ensuite ponctuer la fin de journée.

Parmi les nombreux souvenirs de cette journée, nous conserverons également très précieusement en mémoire la prise, vue du ciel, d'une photographie des deux promotions unies pour adresser un message d'unité. Impossible d'y distinguer les poussins de leurs aînés... Tout un



École de l'air

symbole, un de plus et un bien joli message!

La fin? Non, le commencement

Comment dire merci pour cette formidable cure de jouvence? Comment célébrer ce lien naissant? C'est la visite du Testard qui allait nous donner une première réponse. Nous y avons réalisé à quel point la salle de cohésion est au cœur de la vie de chaque brigade. Nous avons également pu constater que les élèves officiers de la "4" qui font renaître leur brigade après sa mise en sommeil manquent cruellement de photos, posters, maquettes, objets de tradition pour la décorer...

Profitant de la mise en réseau offerte par l'AEA, un message vous a ainsi été adressé afin que soit envoyé au représentant brigade tout ce que vous jugerez bon pour donner une âme à ce lieu de convivialité.

Même si l'urgence concerne la "4", chacun aura sans doute à cœur de faire un geste vers sa brigade d'origine.

La passion de ces jeunes, gage de réussite dans le difficile mais exaltant parcours qui sera le leur, est en train de s'incarner. Nous devons les y aider à travers cette initiative et d'autres à venir, aux côtés de leur encadrement. Ils sont notre avenir et nous en sommes très fiers. ■



Conférence sur le maréchal duc de Richelieu, gouverneur de Guyenne

Daniel Bastien (71 – Blanckaert)

Le 12 novembre 2012, plus de 70 membres, conjoints et amis de l'AEA résidant en Aquitaine ont assisté à une conférence donnée par Gérard Bertrand, ex-ingénieur de la société Dassault, sur le maréchal duc de Richelieu (à ne pas confondre avec son illustre arrière-grand-oncle le cardinal duc de Richelieu) qui peut s'honorer de certaines réussites militaires et administratives. Né en 1696 et mort à 92 ans en 1788, notre homme, né Louis François Armand de Vignerot du Plessis duc de Fronsac, aura traversé le XVIII^e siècle en se montrant bon diplomate, bon administrateur, homme de guerre habile et aussi grand amateur de femmes. À 19 ans, à la mort de son père, il devient duc de Richelieu. Bien que sachant à peine l'orthographe, il est élu à l'Académie française à l'âge de 24 ans.

Ce n'est certes pas l'aspect le plus connu du personnage, mais son action diplomatique s'est exprimée avec bonheur à deux reprises. En 1725, il a tout juste 29 ans lorsqu'il est nommé ambassadeur à Vienne. Expert avisé de la "diplomatie d'alcôve", c'est la plupart du temps sur l'oreiller qu'il recueille, auprès de maîtresses viennoises, des informations de première importance (fort appréciées à Versailles) sur les intentions réelles de l'empereur d'Autriche envers le Royaume de France. Il enchaîne comme ambassadeur à Dresde à partir de 1729, où, dit-on, il fait preuve de la même ardeur au service du Royaume.

En 1743, il est nommé Premier Gentilhomme de la Chambre et, en 1750, gouverneur du Languedoc, fonction qu'il assumera jusqu'en 1753. En 1755, gouverneur (à vie) de Guyenne¹, il confirme son goût pour les vins de Bordeaux (ceux de Fronsac notamment – à l'époque plus connus que les autres), qu'il introduit à la cour de Versailles, et dont les membres, jusqu'alors, se "contentaient" de vins de Bourgogne ou de



Champagne. En tant que gouverneur, le duc de Richelieu, qui eut essentiellement pour mission d'obtenir la paix à la fois entre catholiques et protestants et entre le clergé et le Parlement, a fait montre de réels talents de négociateur.

Homme de guerre valeureux, entre 1733 et 1758, en parallèle à ses diverses activités, il participe à de nombreuses campagnes, prenant notamment une part décisive, en 1745, à la victoire de Fontenoy, alors que le maréchal de Saxe lui-même s'était quasiment résolu à engager une retraite. En 1747, la République de Gênes ayant demandé le secours du roi de France, Louis XV le désigne pour en chasser l'armée autrichienne, mission qu'il assume avec succès. Le roi, fort satisfait de sa conduite, lui accorde en 1748 le bâton de maréchal de France. La troisième action d'éclat du désormais maréchal duc de Richelieu a pour cadre les Baléares où, en 1756, il force le général anglais responsable de Port Mahon, sur l'île de Minorque, à se rendre².

Par ailleurs, c'est au maréchal duc de Richelieu, alors gouverneur de Guyenne, que les Bordelais doivent de posséder l'un des plus beaux théâtres de France. Ce n'est pas sans difficulté qu'il réussit à imposer à la fois le lieu, le

financement, le style et le tempo de la construction de ce superbe ensemble néoclassique du XVIII^e siècle unique en France.

S'agissant de ses conquêtes féminines (innombrables, dit-on) c'est plusieurs conférences qu'il faudrait y consacrer. On se contentera de retenir qu'il épousa d'abord, alors âgé de 15 ans, Anne de Noailles (qui mourut cinq ans plus tard sans enfants) ; il se remaria à l'âge de 38 ans avec Élisabeth de Lorraine-Harcourt (qui mourut six ans plus tard après lui avoir donné deux enfants) ; enfin, à 84 ans, il épousa Jeanne de Lavaulx alors âgée de 20 ans. Outre ses nombreuses conquêtes à Vienne ou ailleurs, on lui prête des liaisons avec la marquise de Duras, la duchesse de Villeroy, Mademoiselle de Charolais, la duchesse de Modène, Madame de Flamarens, Madame d'Anceny, Madame de Tencin, la comtesse de Caraman, Madame de Mauconseil, la duchesse de Lauraguais, Madame du Châtelet... et bien d'autres. On notera que pour cet homme qui fut ami du roi Louis XV, complice de Voltaire, militaire compétent, gouverneur habile et le véritable "père" du Grand Théâtre de Bordeaux, la multiplication des conquêtes amoureuses ne diminua pas avec l'âge.

Lorsque ce séducteur à tous crins mourut, le 8 août 1788, sa dépouille fut déposée à la Sorbonne aux pieds de feu son arrière-grand-oncle le cardinal. Sa jeune femme déclara alors, devant la tombe où son mari venait d'être inhumé : « *Au moins, maintenant, je sais où il passe ses nuits!* ». ■

1- Nom populaire de l'Aquitaine du XIII^e au XVIII^e siècle

2- C'est à cette occasion, devant Port Mahon, que le cuisinier du Duc lui aurait servi une délicieuse sauce à base d'œufs et d'huile, nommée sauce "mahonnaise", laquelle, à la suite d'une erreur de transcription, serait devenue sauce "mayonnaise"... mais d'autres explications circulent quant à son origine exacte.



Visite du Centre d'essais moteurs de la Croix d'Hins

Daniel Bastien (71 – Blanckaert)

Le 24 octobre 2012, lors d'une activité commune AEA-CNISF, une trentaine de personnes ont visité le Centre d'essais moteurs de la Croix d'Hins, sur la commune de Cestas, en banlieue bordelaise.

La visite a commencé par un exposé sur le Service industriel de l'aéronautique, un service de soutien créé en 2008 et relevant désormais de l'Armée de l'air, à vocation interarmées, qui regroupe les moyens de maintenance aéronautique du ministère de la Défense, et qui dispose de cinq AIA (Ateliers industriels de l'aéronautique), dont celui de Bordeaux-Floirac. Ce dernier est chargé de la maintenance des moteurs de la plupart des avions d'État (les trois armées, la Gendarmerie nationale, la Sécurité civile...).

Le site visité, le Centre d'essais moteurs de la Croix d'Hins, est chargé d'assurer les essais de réception et de mise au point, à l'aide d'une dizaine de bancs d'essais, des moteurs ayant subi des opérations de maintenance à l'AIA de Bordeaux-Floirac dont il dépend. Les visiteurs ont pu assister à l'essai d'un moteur Larzac équipant les *Alphajet*, ainsi que celui d'un moteur M 53 qui équipe les *Mirage 2000* (avec passage de la postcombustion).

Actuellement, ce sont de l'ordre de 500 moteurs révisés ou réparés qui sont testés par an sur le site de la Croix d'Hins. Il s'agit de moteurs de l'Armée de l'air à hauteur de 83% (principalement les moteurs Larzac des *Alphajet* français et belges, mais aussi les moteurs ATAR 9 K50 des *Mirage F1* – jusque 2014 en principe –



SAE/AIA de Bordeaux

les M 53 des *Mirage 2000* et les moteurs T56 des *Hercules* français), 16% de la Marine nationale (essentiellement les moteurs des *Super Étendards* modernisés, des *Atlantic 2* et des *Hawkeye*) et 1% de l'Armée de Terre (des moteurs d'hélicoptères, dont le *Tigre*).

À noter que, par conception, le moteur M 88 du *Rafale*, après réparation ou révision, n'a pas besoin de passer au banc d'essais. Pour vérifier son bon fonctionnement après intervention, il suffit de lui faire subir une simple "ventilation" sur un banc de mise en rotation. Le réacteur est ensuite remonté sur avion et ses systèmes, via un logiciel de maintenance intégré, sont validés par un mécanicien installé dans le cockpit.

Le site visité s'apprête à voir deux de ses bancs d'essais modifiés afin, d'ici fin 2013, d'être en mesure, de vérifier le bon fonctionnement, après révision, des moteurs TP 400 de l'*A 400M* (d'une puissance de 11 000 CV chacun) et, d'ici 2014, de celui des moteurs MTR "améliorés" de l'hélicoptère *Tigre*.

Une visite de découverte pour les ingénieurs du CNISF, mais aussi pour une majorité des ex-piégeards présents qui, du fait de leur spécialité ou de leurs affectations, n'avaient jamais eu l'occasion, lorsqu'ils étaient en activité, de visiter des bancs d'essais réacteurs en fonctionnement sur les bases de l'Armée de l'air qui en étaient dotées. ■



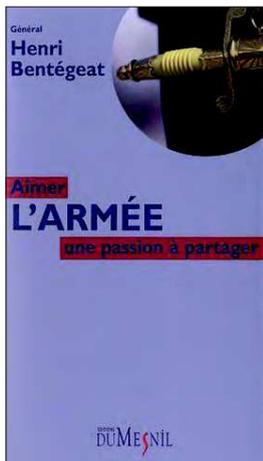
Aimer l'armée, une passion à partager

Henri Bentégeat

Éditions du Mesnil – 14,50 euros
C'est François de Vaissière (69-Tariel) qui nous recommande chaudement cette belle réflexion sur le ressenti militaire.

Aimer servir, aimer la solitude, aimer l'honneur, aimer l'attente, aimer l'effort, aimer le jeu... L'armée au quotidien c'est beaucoup plus qu'aimer l'ordre et l'uniforme.

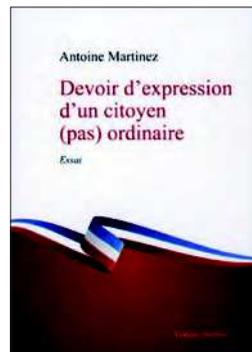
Ce livre d'une grande justesse sur le métier des armes, écrit par un officier qui a exercé les plus hautes responsabilités (commandant du RICM, directeur adjoint de la Délégation aux affaires stratégiques, chef d'état-major du Président de la République, chef d'état-major des armées et président du comité militaire de l'Union européenne) n'est ni un recueil de souvenirs ni un ouvrage de stratégie militaire comme en écrivent nombre d'officiers. C'est une très belle réflexion sur les raisons qui font le bonheur d'être militaire. Hommes, femmes, terriens, marins, aviateurs, officiers, sous-officiers, hommes du rang, nous partageons tous la même passion.



Devoir d'expression d'un citoyen (pas) ordinaire

Antoine Martinez

Éditions Amalthée - 240 pages - 19,80 euros



L'unité de la nation française est mise en sérieux danger en raison de la fracture identitaire qui ronge insidieusement le peuple français. Pour l'auteur, trois facteurs interagissent depuis plusieurs décennies : le manque de clairvoyance, de lucidité et de courage des responsables politiques ; le règne du politiquement correct qui terrorise notre liberté d'expression et la mondialisation qui a mis à mal le sens du collectif. C'est pourquoi l'avenir de notre société est menacé. Cette situation désastreuse – amplifiée par une immigration extra-européenne massive dont les cultures et les religions invalident tout espoir d'intégration – est aggravée par des mesures sociales insensées adoptées ces dernières années, par la politique contestable de l'Éducation nationale depuis plusieurs décennies et par la suspension du service militaire non remplacé. Les citoyens attachés à leurs racines, aux valeurs qui ont fait de la France une grande nation, héritiers d'une histoire et d'une culture, ne peuvent plus rester silencieux face à l'imprévoyance et au laxisme de leurs responsables politiques.

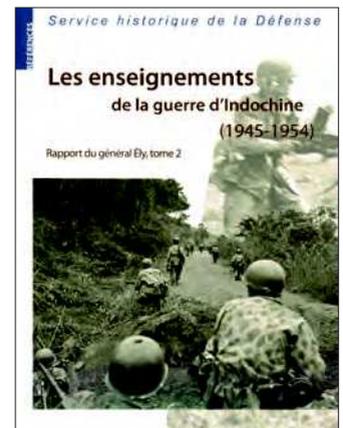
Les enseignements de la guerre d'Indochine (1945-1954)

Rapport du général Ély, tome II
Service historique de la Défense
19,3x26 cm, 164 pages, 21 euros
Diffusion

dpv@shd.defense.gouv.fr

Le général Ély a publié deux fascicules pour tirer un maximum d'enseignements de la guerre d'Indochine. Un premier étudie les différentes formes de guerre qui ont caractérisé la campagne, ainsi que l'adaptation des armes et des services présents sur le théâtre d'opérations indochinois. Un second fascicule, objet de ce tome II, répond plus directement au contexte de la guerre froide, en présentant les procédés de combat propres à la guerre révolutionnaire, ainsi que les améliorations à apporter dans l'emploi tactique des armes dans l'hypothèse d'un conflit contre un adversaire communiste.

Ce livre a un intérêt historique car il analyse, dans tous les domaines, les inadaptations et insuffisances



qui, dans ce premier conflit non conventionnel d'après-guerre, ont conduit la France au désastre de Diên Biên Phu. Un désastre qui annoncera l'ère que nous connaissons, celle des guerres révolutionnaires, insurrectionnelles et psychologiques faites d'actions de guérilla et de menées subversives. Un livre qui reste d'actualité, même si les enseignements ne valent pas tous pour les conflits qui suivront tant le terrain, les populations et les différents soutiens extérieurs, militaires et politiques, changent la donne.

Recensement

Dans le cadre de la mise à jour de son fichier des anciens, l'**escadron de chasse 3/3 Ardennes** invite toutes les personnes ayant appartenu à l'unité à se manifester auprès de l'officier des traditions.



Pour plus de détails, merci de vous rendre sur le site Internet de l'escadron : www.ec3-3ardennes.com, rubrique news, ou sur le site Internet de la base aérienne 133 Nancy-Ochey : www.ba133.air.defense.gouv.fr

carnet

Élévations-Promotions-Nominations

Sont élevés ou promus dans la 1^{re} section

A/c du 28 novembre 2012

- GCA Antoine **CREUX** (79) nommé major général de l'Armée de l'air

A/c du 1^{er} janvier 2013

- GDA Serge **SOULET** (80)
- GDA Dominique **de BERNES de LONGVILLIERS** (82)
- GDA Grégoire **BLAIRE** (79)

A/c du 1^{er} mars 2013

- GBA Richard **REBOUL** (83)

L'AEA leur adresse ses félicitations.

Naissances

- Lomig, née le 25 novembre 2012, fille de M. et M^{me} Didier **AGAISSE**, petite-fille du général Joël **AGAISSE** (66)
- Alice, née le 29 novembre 2012, fille de M^{me} et M. Antoine **FOURNIER**, petite-fille du lieutenant-colonel Jacques **FOURNIER** (67)
- Guilhem, né le 29 novembre 2012, fils du lieutenant de vaisseau et M^{me} Quentin Soleille, petit fils du colonel (R) et M^{me} Emmanuel **STOREZ** (78),
- Naël, né le 15 décembre 2012, fils de M. et M^{me} Guillaume **DURAND-DASTES**, arrière-petit-fils du colonel Jean **DURAND-DASTES** (51)
- Charlotte, née le 16 janvier 2013, fille d'Aurélien et Benjamin **DELEDALLE**, petite-fille du général François **KOSCHER** (63, décédé)

L'AEA adresse ses félicitations aux heureux parents, grands-parents et arrière-grands-parents.

Mariage

- Clotilde, fille du colonel (R) et M^{me} Emmanuel **STOREZ** (78) avec M. Antoine Meugniot, le 7 juillet 2012

L'AEA adresse tous ses vœux de bonheur aux jeunes mariés.

Décès

- Colonel Pierre-Yves **SELLIN** (70) le 25 mai 2012
- Général François **GUENIOT** (63) le 12 décembre 2012
- Colonel Jean-Pierre **GILLET** (62) le 15 décembre 2012
- Général Jean-Louis **REIX** (60) le 16 décembre 2012
- Colonel Maurice **LEUREUX** (53) le 3 janvier 2013
- Général Jacques **SOUVIAT** (38) le 11 janvier 2013
- Lieutenant-colonel Pierre **CACHARD** (55) le 24 janvier 2013
- Lieutenant-colonel Guy **VOOGDEN** (67) le 27 janvier 2013
- Lieutenant Gérard **CHAUVALLON** (53) le 1^{er} février 2013
- Lieutenant-colonel Gérard **KOESSLER** (56) le 1^{er} février 2013
- Colonel Gilles **CLEMENT** (47) le 6 février 2013



Général Jean **SAULNIER** (49), ancien chef d'état-major des Armées, le 25 février 2013

L'AEA se joint à la peine des familles et les assure de son soutien amical.

Solution des mots croisés de la page 23

Horizontalement : I - Vingt-trois. II - Itinéraire. III - Nemo - Items. IV - Greuze. V - Tés - Out - Pi. VI - Tr - Rosario. VII - Biset - Mn. VIII - Ours - Sages. IX - Igues - Non. X - Sènescents. Verticalement : 1 - Vingt-Trois. 2 - Itérer - Uge (gué). 3 - Nimes - Brun. 4 - Gnou - Risée. 5 - Te - Zoos - SS. 6 - Triuses. 7 - Rat - Tatane. 8 - Oies - Gon. 9 - IRM - Piment. 10 - Sessions.



Gala AEA - AEMA 2013

Bulletin d'inscription

à renvoyer avant le 24 mai à : AEA-AEMA 5bis av. de la Porte de Sèvres – 75509 Paris Cedex 15,
accompagné du règlement à l'ordre de l'AEA

Nom	<input type="text"/>	Prénom	<input type="text"/>
Grade	<input type="text"/>	Promotion	<input type="text"/>
Téléphone	<input type="text"/>	e-mail	<input type="text"/>

1 - Tarifs et calcul de la somme due

	Prix unitaire	Nombre	Prix total
Général , colonels et leur premier invité	80 €		€
Lieutenants-colonels à capitaine et leur premier invité	65 €		€
Lieutenants à aspirants et leur premier invité	50 €		€
Civils en activité et leur premier invité	80 €		€
Retraités et leur premier invité	65 €		€
Veuves de nos camarades disparus	Invitées par AEA-AEMA		sans objet
Autres invités	Jeunes filles participant à la vente de la plaquette	40 €	€
	Premier invité des poussins et des aspirants	40 €	€
	Premier invité des veuves	60 €	€
	Invités au-delà du premier	90 €	€
TOTAL à reporter ci-dessous			€

2 - Autres renseignements et récapitulatif

Cochez les cases utiles et renseignez les éléments associés

Invité par une entreprise, je tiens à manifester ma solidarité par un don de :

€

Ne pouvant venir, je tiens à manifester ma solidarité par un don de :

€

Commande des plaquettes (nombre) x 35 € :

€

TOTAL

€

Adresse d'envoi des
invitations et plaquettes



Accès :

Haras de Jardy,
Boulevard de Jardy
92430 Marnes la Coquette

- Accès par l'autoroute de Normandie A13 (E5) :
- Sortie 5
- Suivre "Haras de Jardy - Tennis Golf", puis fléchage vers le parking

- De Versailles : direction Paris - Vaucresson par la rue du G^{al} Pershing (D182)
- Suivre "Haras de Jardy - Tennis Golf"

NB : ne pas prendre la direction "Centre équestre"





Programme de la soirée :

Accueil à partir de 19h30

Spectacle équestre à 20h45

Cocktail dînatoire à 21h30

Résultat de la tombola à 23h30

Soirée dansante jusqu'à 03h00



Gala 2013 au Haras de Jardy

*Vendredi 7 juin 2013
Boulevard de Jardy
92430 MARNES LA COQUETTE*



Montage AASM sur *Rafale*
Saint Dizier 12 janvier



Rafale sur le Niger



C 130 - Bamako 18 janvier

Opération Serval



Le 17^e RGP saute
sur Tombouctou
28 janvier



Sévaré - 18 janvier



Mirage F1CR - Bamako 14 janvier

